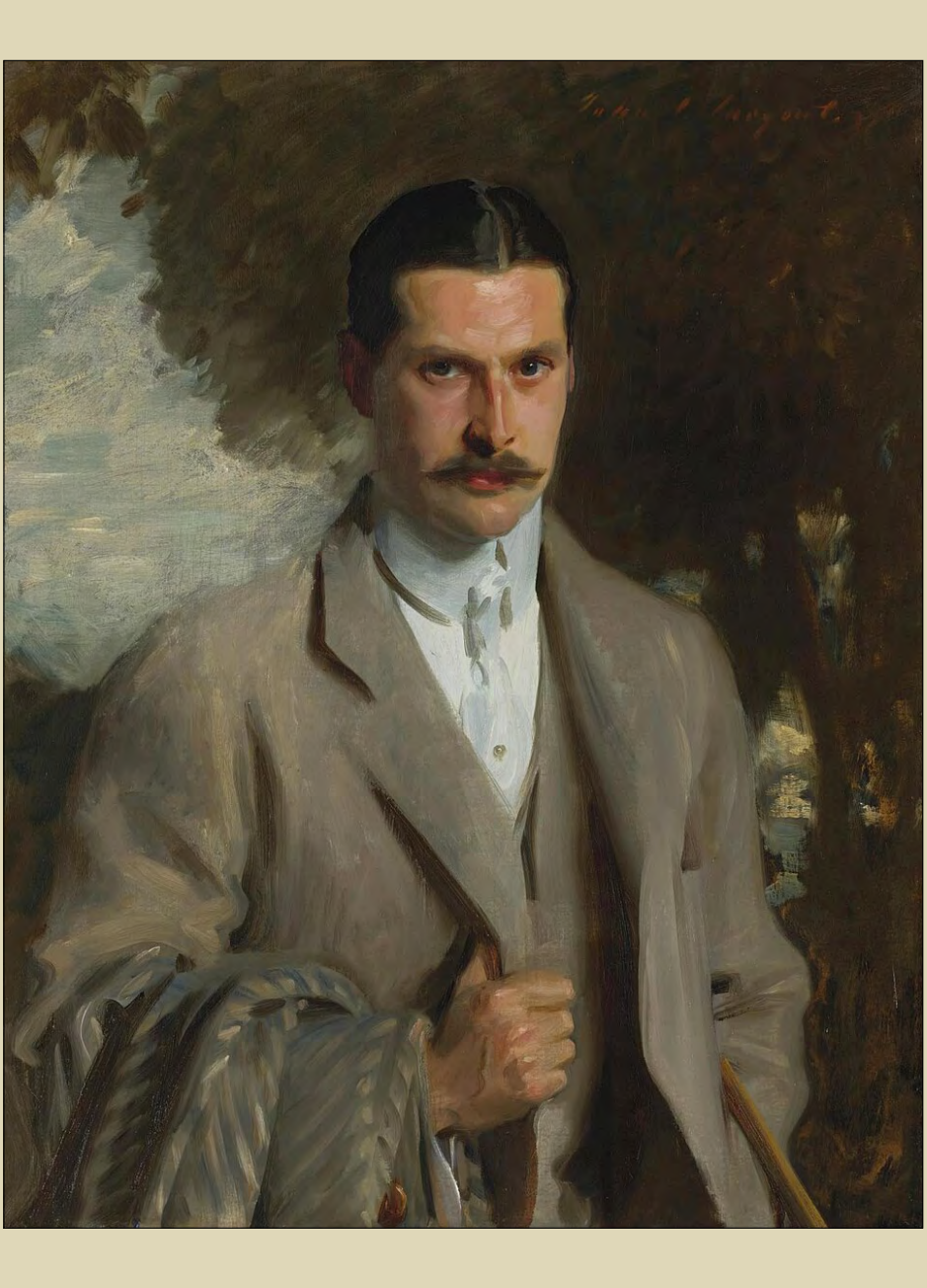
Jean-Charles Harvey

# Marcel Faure



Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

John Singer Sargent (1856–1925), *Portrait of John Ridgeley Carter* (1901), colllection particulière.

Jean-Charles Harvey (1891-1967).

# MARCEL FAURE

ROMAN

*À ma bien-aimée*

## EN CHEMIN DE FER

— Est-il vrai, Marcel, que des poètes portent le deuil des omnibus ?

— Oui, petite Claire. Beaucoup d'entre eux font mauvais ménage avec le présent et l'avenir. Leur souffle flotte sur le passé. Les vers ont une prédilection pour les choses mortes.

— Les vers ? ... Tu es affreux ! dit la jeune fille en riant.

— Vois-tu ce paquebot blanc, là, vis-à-vis le phare de gauche ?

— Oui. C'est un grand cygne décapité.

— Il porte deux cents voyageurs. Partis ce matin de Montréal, ils seront à Québec dans trois heures, juste le temps de faire un beau rêve, entre deux azurs, de contempler les villages qui dentellent les deux rives, et dont les églises, se détachant sur les hauteurs, sont comme des tableaux fixés par les clous de leur croix à une muraille de clartés.

— Marcel, c'est très beau, ce que tu dis ; mais tu n'es pas logique : tu viens de railler les poètes et te voilà lancé en pleine poésie !

— C'est différent : il s'agit ici d'un fait vivant et palpable... Je voulais te rappeler qu'il fut un jour où nos pères faisaient ce trajet en canot d'écorce. C'était pénible et interminable. Combien de gerçures ont rendu leurs mains rugueuses, au contact de la rame ! Mais, parce qu'ils étaient Français – les Français chantent toujours – leur voix mâle glissait joyeuse sur le flot dur :

*Allons de l'avant !*
*Nos gars, Allons de l'avant !*

C'est surtout la chanson qui est devenue l'idée fixe du poète des tombeaux. Il a la nostalgie des syllabes qui, jadis, mordaient crânement dans la souffrance. Je les aime quand même, ces troubadours. L'illusion généreuse, le tourment du beau...

— Regarde, Marcel ! Est-ce assez féerique ? Cette ville, ces clochers, cette rivière, ces usines dressées comme des citadelles...

Le train vient de stopper sur une éminence. Au bas, s'étend Bonséjour, une cité fraîche en couleurs comme une fille saine. Ses maisons, alignées à la moderne, présentent de longues barres de nuances gaies, entrecoupées de rangées d'érables et de jardinets. Au milieu, très calme, très paresseuse, une rivière large d'un arpent déroule ses eaux bleues. Parmi les joncs flexibles et les nénuphars, elle s'est fait un lit de douceur et de rêve, et ses membres ondoyants s'y allongent langoureusement au soleil. On dirait une élastique bête neptunienne à queue de couleuvre se vautrant dans sa limpide somnolence.

Quinze ans de vie ont suffi à Bonséjour pour enfanter, abriter, allaiter et vêtir vingt mille habitants. Tant de fois engrossée en si peu d'années, elle a gardé imperturbablement sa physionomie de bon accueil, le sourire des bonheurs inassouvis et pleins de promesses, que voilent à peine les rideaux ajourés des fenêtres chantantes. On se plaît à la regarder longtemps, pendant ces mois parfumés, où, selon l'expression de Balzac « l'amour bat des ailes à plein ciel ». Parfois baignée dans la lumière des beaux crépuscules, parfois frissonnante sous les « nordais » rudes et sauvages, parfois calme, sous une blanche robe de brume immobile, comme une femme qui s'est endormie le cœur et la chair satisfaits, il fait bon s'y attarder : elle réconcilie avec la vie.

— Sais-tu qui a fait Bonséjour ? dit Marcel.

— Je l'ignore ; mais il avait du goût à revendre, car il a enfanté un chef-d'œuvre.

— Voici l'histoire telle qu'on me l'a racontée : il y a dix-huit ans, un jeune Américain, John Warren, vint se reposer dans un chalet bâti au milieu des arbres, au bord de la rivière que tu vois d'ici. *Sportsman* de naissance et chasseur convaincu, il parcourut toutes les forêts voisines ; il parvint même à poser sa botte entre les deux bois d'un chevreuil, que des guides avaient eu la délicatesse de tuer au profit de sa vanité. Cependant, l'Américain s'éprit de notre terre et de nos gens. Il s'attacha à la forêt, qu'il voulut exploiter, et à l'une de nos petites Canadiennes, qu'il voulut épouser. Millionnaire et don Juan, il s'empara de ces deux amours et engendra Bonséjour. Ces immenses pulperies sont à lui ; elles alimentent les imprimeries de la Nouvelle-Angleterre et font vivre cinq mille familles.

— Ce jeune Warren était un phénomène.

— Il est meilleur chasseur que nous tous.

La locomotive halète. On démarre pour entrer dans la vaste campagne. Claire, appuyée sur l'épaule de son compagnon, regarde passer les fermes blanches. Elle se repaît des paysages que font danser les trépidations du rapide. Ce jour de juillet, bleu et léger, lui inspire une volupté virginale et confuse. Le sol est dardé de rayons tièdes et lavés. De la terre montent les vibrations de la chaleur silencieuse. Pas un nuage, pas une buée au-dessus des rives, et la lumière parfaite exagère les détails des panoramas qui dévalent dans le galop des wagons noirs.

Marcel Faure songe encore à Bonséjour. L'histoire du *Yankee*, se taillant une ville dans l'étoffe de la province française, lui crée un problème qu'il s'efforce de résoudre.

« Warren a du génie, se dit-il, mais il est un envahisseur, tout de même. Il nous colonise. On nous colonise depuis deux cents ans. Nous sommes l'objet de dépossessions que nous ne pourrions empêcher sans nous affamer. En fait, l'invasion du capital étranger nous est profitable : elle nous permet d'exister. Au sens brut du mot, exister est humiliant : vivre est mieux. Vivre exempts de tout servage, en puisant au fond de nous-mêmes notre impérissable vigueur de Français, vivre, professeurs de bon sens, d'activité et d'invention, en donnant des leçons aux autres, qui ne nous valent pas, pourquoi ne pas viser à cela, nous qui mentirions à notre sang, si nous ne savions pas être originaux ? Quelqu'un a dit : Au vingtième siècle, nous ne verrons plus de champs sans maîtres. Celui qui ne bêchera pas son patrimoine sera dépossédé.

Au fil de ces réflexions, le cœur de Marcel s'orientait. Une vision venait de le terrasser ; le sens de sa mission lui apparaissait plus nettement. Son âme, naturellement compatissante s'ouvrait à toutes les pitiés ; mais il n'avait que vingt-quatre ans, et la vie, jusque-là, ne lui était connue que par fragments. Il n'avait toujours cru qu'en l'action. L'action, pourvu qu'elle eût un but pratique, avait été son seul idéal philosophique. L'idée de bienfaisance n'était nullement entrée dans son programme d'avenir. C'est pourquoi il avait fait deux parts de son temps : le travail et la joie. Il s'était livré à l'ivresse de vivre, à l'haleine ardente du printemps qui lui brûlait les veines. Sa grande intelligence était emportée dans un torrent d'optimisme, et sa chair saine était assez forte pour résister à l'intensité de sa pensée et à la véhémence de ses passions.

Il était imprégné de génie français. L'atavisme agissait en lui. En vain le Québec a voulu, pendant plus trois siècles, inoculer le sérum de ses hivers aux colons venus de France : il n'a pu dompter l'immortelle gaîté gauloise ; toutes ses glaces réunies n'ont pas figé ce sourire mieux réussi, plus intelligent, plus immatériel, qui a le don de pérennité. Il résiste aux épreuves définitives. Comme il devient beau et pénétrant, quand la première fleur blanche boutonne, au printemps, et que les bourgeons crèvent sur les branches où les oiseaux vont s'aimer. Alors, le long des flancs de notre race, remonte la sève de la France, la chanson, l'amour, la joie. Le type français ne meurt pas.

Mais Faure était aussi Saxon, par sa mère, ce qui expliquait l'empire qu'il exerçait sur lui-même, les volte-face soudaines qui étonnaient ses camarades de plaisir, peu habitués à la complexité du tempérament franco-anglo-saxon. Son endurance au travail, la sérénité, la méthode, l'esprit d'ordre, le côté pratique et froid de son être, qui se développait concurremment avec ses tendances idéalistes et exubérantes, tout cela déroutait les psychologues les plus futés. Les contradictions de son esprit et de son cœur se matérialisaient sur son corps en signes brusques. Il avait hérité, des races du nord, la chevelure et le teint, qui étaient blonds, mais non le regard : ses yeux noirs brûlaient son visage clair. Son nez était ironiquement arqué. Sa bouche spirituelle avait des lèvres faites pour mordre au plaisir ; mais cette concession de la bouche à la volupté était violemment corrigée par le menton qui s'allongeait et se raidissait sur des mâchoires énergiques et dures. Cet ensemble de force et de douceur plaisait, parce que sa douceur apparaissait mâle autant que sa force. Sa taille haute et ses épaules larges, qui accusaient la vigueur de ses muscles, s'alliaient à une grâce virile et à une souplesse naturelle qui le rendaient sympathique à quiconque l'approchait. Par la fixité dominatrice de ses prunelles, il semblait l'organisateur-né et le meneur d'hommes, et par sa beauté forte et magnétique, il était sûr de subjuguer la femme qui passerait dans le rayon de son génie.

Claire s'était maintenant endormie. Faure se sentait heureux de porter cette charmante tête, qui l'inondait de son or ; à côté de cette délicieuse faiblesse qui rêvait sur son épaule, il eut conscience de sa force et de son rôle de protecteur. Il sourit à la bouche qui lui soufflait doucement au visage.

Puis, il reprit le cours de sa songerie. Au fond de son être se dressait une volonté impérative qui courbait ses résistances et le poussait vers l'œuvre nouvelle. Sa vocation lui était révélée, et, à cette heure où l'inspiration du bien le foudroyait, il était prophète.

## LA MAISON FABIEN FAURE

Comme Marcel était à l'âge des grandioses témérités, il songeait à couler sa race dans un moule neuf, plus conforme à la tradition et plus propre à la grandir.

« Depuis cinquante ans, se disait-il, les Français d'Amérique se sont cristallisés. Contents de la « médiocrité dorée » dont parlait Horace, ils ont laissé les autres penser pour eux, agir pour eux, s'enrichir pour eux et par eux. Notre littérature, en général, a une allure de pensum, quand elle ne patauge pas dans une originalité de mauvais goût ; en peinture, en sculpture et en architecture, nous sommes, à de rares exceptions près, des primitifs ; nos laboratoires de science sont encore à naître ; en commerce et en industrie, nous sommes en tutelle, et nous acceptons le joug économique comme un bienfait, sans songer que cette domination nous prépare, petit à petit, une armée de renégats.

« Et combien de déracinés ! Plus de deux millions d'anciens agriculteurs, de race et de langue française, peuplent les fabriques et les filatures de la Nouvelle-Angleterre, où ils perdent insensiblement et fatalement leur parler, leurs croyances, leur tempérament, jusqu'au souvenir de l'ancienne patrie ; nombre d'entre eux, rougissant de leur origine, défigurent leur nom, deviennent polichinelles ou mardi-gras, pour effacer de leur être le sceau qu'y a incrusté une hérédité de plusieurs siècles.

« Le sentiment patriotique ne se rencontre guère parmi les Franco-Canadiens. Ils conçoivent difficilement qu'on puisse sacrifier sa vie, son repos, sa famille même, pour cette chose sacrée qu'on appelle le pays natal. L'hymne national ne vibre pas, chez nous, comme « La Marseillaise », en France, et quand nos foules entonnent « Ô Canada ! », les notes n'éclatent pas, elles ratent comme des fusées sans poudre, elles traînent dans un souffle de tiédeur, au lieu de rugir dans des poitrines embrasées ; nous ne sentons pas, à l'entendre, le grand frisson surhumain que communiquent les émotions populaires. Un jour, après une cérémonie patriotique, l'orchestre fit résonner l'hymne national canadien : sur trois mille personnes, dix se levèrent.

« La servilité est le tombeau du patriotisme. » Savamment, poliment, avec des mots doux et des caresses, l'âme anglaise a fasciné notre nature de Gaulois. Grâce à son don d'ubiquité, attribut divin qu'elle semble avoir acheté du créateur, elle nous a constamment obsédés, après nous avoir conquis. Elle a fini par démoraliser l'âme nationale, qui a perdu confiance en elle-même et a conçu une admiration sans bornes pour ses maîtres. Le dernier hoquet de fierté a râlé en mil huit cent trente-sept, après l'éclair de Louis-Joseph Papineau ; mais les combats de Saint-Charles et de Saint-Denis n'étaient que des réveils momentanés d'une léthargie déjà commencée. À partir de ce jour, nous ne nous appartenions plus : nous n'étions que le chien de chasse faisant lever le gibier pour le seigneur. Des étrangers nous possédaient : ils eurent notre main-d'œuvre pour agrandir leur commerce et leur industrie ; ils eurent nos capitaux par centaines de millions pour abreuver leurs institutions financières et les armer contre nous ; ils eurent nos forêts, nos montagnes, nos rivières, tout, jusqu'à l'intégrité de notre langue, jusqu'à notre avenir.

« Au fond, l'histoire de notre race est une aventure. C'est le génie d'aventure, qui, au dix-septième siècle, poussa quelques milliers de Français vers le mystère sauvage du continent vierge. Paysans de la Normandie, de la Beauce, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine, de la Saintonge, du Poitier, de l'Aunis et de l'Angoumois, ils avaient la soif des mondes ténébreux et infinis, et leur âme était remplie de ces curiosités tragiques qui entraînent vers les perfides inconnus. Au nombre de quelques milliers à peine, ils avaient parcouru, en moins d'un siècle, les larges solitudes qui s'étendent de la baie des Chaleurs à la tête des Grands Lacs. Ils avaient bu à toutes les sources des fleuves, franchi le Mississippi, atteint la Louisiane. Leurs yeux profonds s'ouvraient avec volupté sur l'effroi des dangers héroïques, et leurs corps de Titans frissonnaient sans cesse dans l'attente des déchirures et des saignées. Ce qu'on appelle la mort violente était pour eux la plus naturelle, et, comme le disait si bien un moraliste, « leur dernière douleur était aussi leur dernière curiosité ».

« Ainsi se continua l'aventure, glorieuse et brutale, jusqu'à l'épopée de Montcalm et de Lévis. Sous la domination anglaise, la race était plongée dans une amertume sans fond ; mais ses possibilités aventureuses s'élargissaient de toute la largeur de son immense blessure : l'incertitude de l'avenir, les alternatives de clémence et de rigueur, de la part du conquérant, l'organisation d'une constitution nouvelle, la rapide formation d'une nation embryonnaire, les premières luttes parlementaires, tout cela, toute cette atmosphère, chargée de grandes passions, de haines, de craintes, d'espoirs, d'illusions, de luttes, de victoires et de défaites, était le bouillon de culture de nos insatiables curiosités de Latins. Nous n'étions presque plus des civilisés, c'est vrai, mais nos poitrines étaient très larges, nos cœurs très généreux, nos reins très forts. Notre sang avait le goût âcre des audaces mornes, et notre visage reflétait la crânerie des mousquetaires.

« Un jour vint où notre jeune coursier s'arrêta dans son galop furibond. Les flancs fumeux des dernières courses, il regarda autour de lui : il ne vit que des paysages rassurants, et il crut que sa carrière d'aventures devait faire place au repos, aux longues respirations de la vie tranquille, aux bains de soleil. Il était descendu au fond des précipices, où, dans l'éternelle humidité des rochers pensifs, il avait bu l'eau des gaves purs et froids ; il avait gravi les sommets tout blancs, où de longs frémissements d'orgueil l'avaient secoué, parce qu'il était le plus élevé des êtres, unique au monde, et qu'il recevait les feux de l'aurore dans sa crinière de fierté, à l'heure où le reste de l'univers était voué aux viles insensibilités du sommeil et de la nuit ; il avait combattu, il avait versé le sang, le sien et celui des autres, franchi des collines de lumière et de joie où les cavales blanches exultaient à l'entendre hennir ; il était l'aventurier de race, celui qui n'a sa raison d'être que dans la recherche de l'inconnu, des obstacles à vaincre, des victoires à gagner. Mais du moment qu'il vit la plaine s'étendre très douce et très pacifique devant ses sabots guerriers, il entendit, de toutes parts, de pressants appels à l'apaisement de la vie. Il les écouta. Il se coucha parmi les foins parfumés, brouta l'herbe stupéfiante, puis, repu, se figea dans le souvenir de sa merveilleuse chevauchée. Il manqua dès lors à sa destinée, car, dans la prairie aux horizons infinis, il avait encore à conquérir des espaces enchantés, et son front pouvait fendre l'air des mystères lumineux et sauveurs.

« Les Canadiens-Français ont péché, le jour où, trompés par l'apparente accalmie de leur histoire, ils crurent qu'ils étaient au terme de la géniale folie qui avait amené ici les premières voiles gonflées par un vent d'épopée. Nos ancêtres avaient conquis et civilisé un pan du globe ; mais cette conquête était toute en surface : restait à la faire en profondeur, à nous assimiler les forces héréditaires, enfoncer nos bras assez loin dans le sol pour rejoindre de nos mains les ossements miraculeux de nos pères, et de nos mères. À ce contact sacré, nous aurions connu l'inspiration qui se dégage de ces tombes et repris le sens de la tradition ; notre histoire, prenant une orientation nouvelle, nous aurait entraînés vers l'acquisition des puissances nationales de l'avenir.

« En face de la prise de possession, par des aventuriers étrangers, de nos rivières, de nos lacs, de nos forêts, de nos énergies industrielles, commerciales et financières, la lutte s'offrait à nous, lutte de guet, d'observation, d'imitation et de mise en garde, mais lutte quand même, aussi noble que les plus sanglantes, parce qu'elle remplace le coup d'épée par l'escrime de l'intelligence et de la pensée. Quoi de plus beau ! Nous ne l'avons pas faite. Convaincus, par auto-suggestion, que notre idéalisme atavique devait nous tenir au-dessus des biens de ce monde, induits par notre éducation même à mépriser les nations commerciales, nous avons vécu en marge des réalités de la matière, laissant nos voisins, concrets et pratiques, entrer dans notre maison et s'y installer en maîtres. »

Telle était la pensée de Marcel Faure au moment où le train arrivait à la gare du Palais. Fils d'un père canadien-français et d'une mère anglaise, il avait une conception nette des qualités et des défauts des deux races. Si l'une manquait d'idéal, l'autre était dépourvue de sens pratique. Or, dans un pays naissant, les questions pratiques priment tout : défricher, cultiver, agrandir, fonder, conquérir, bâtir, outiller, créer la richesse, cela requiert des volontés déterminées et des prodiges d'organisation. Cette volonté et ce prodige se trouvaient en Marcel.

Il était bien l'homme capable de faire pénétrer les éléments nouveaux dans l'âme canadienne. Sans abandonner l'idéalisme français, charme de la vie, il avait su concentrer ses facultés sur les questions d'affaires. Son père, marchand intelligent et tenace, l'avait initié de bonne heure à l'administration commerciale. À douze ans, il connaissait parfaitement la provenance, la qualité et le prix des diverses marchandises ; il pouvait tracer l'histoire de chaque article emmagasiné chez lui. Une foule de constatations quotidiennes l'attristaient. Plus que tout autre, il se rendait compte que la plupart des objets nécessaires à la vie ou au confort de la civilisation était importés de l'étranger.

Un jour, il dit à monsieur Fabien Faure, son père : « Savez-vous pourquoi les Anglais nous traitent de race inférieure ? »

— Pourquoi ? ... Parce qu'ils ne nous regardent qu'à travers leurs préjugés.

— Il y a une autre raison : chaque jour, des milliers d'entre eux lisent des articles dirigés contre nous ; ces articles, ce sont les étiquettes des marchandises qu'ils achètent et dont aucune ne porte la marque de notre nationalité. Ils nous jugent par nos fruits. Or, à part les fruits du sol, qu'avons-nous fait pousser dans la plus vieille province du Dominion ?

Marcel approchait alors de sa quatorzième année. Il avait fréquenté l'Académie commerciale de Québec, où il s'était signalé par la sûreté de son jugement, la fidélité de sa mémoire, surtout son talent inné des affaires. Pour mieux cultiver cette intelligence précoce, monsieur Faure envoya son fils aux études classiques. À vingt et un ans, Marcel était bachelier ès arts. À la fin de ses cours philosophiques, il écrivit à son père cette lettre significative :

> *« Mon cher père,*
>
> *« Nous venons de finir notre retraite de vocation. J'ai les genoux fatigués et l'âme exténuée de recueillement. Non pas que je sois devenu réfractaire aux exercices de piété ; vous savez que j'ai une foi robuste ; les jours où l'on prie me permettent de brider ma pensée et de la forcer à me voir de face. Alors, je la regarde et je lui trouve des yeux pleins d'étoiles. À la lueur de ces étoiles, j'éclaire et j'explore le tréfonds de votre fils. Ce que j'en fais des découvertes ! ... C'est délicieusement grave et mystique, cette descente dans la soute de l'être. Mais le prédicateur ! ... Incontestablement, c'est un saint homme : il a des yeux bistrés, des yeux qui ont lu, veillé, médité, souffert, regardé au-dedans des détresses humaines. En voyant son crâne chauve, je pense à toutes ses fièvres, aux combats que se sont livrés, en lui, la chair et l'esprit, aux tentations brûlantes, aux âpres défenses de l'intellectuel aux prises avec la matière. On ne peut s'empêcher d'admirer, d'aimer cette persévérance dans un idéal où il n'entre aucun espoir de consolation humaine. Le visage de l'ascète a ce je ne sais quoi d'enfantin en même temps que d'attachant particulier aux hommes qui ont observé, par un renoncement surhumain, la vertu de chasteté.*
>
> *« Pourtant, en dépit de ses qualités monastiques et philosophiques, cet homme est trop aérien et trop subtil pour être complet. Il abhorre le tangible et ne donne d'importance qu'à ce qui ne se sent pas, ne se voit pas. À l'entendre, on croirait que la vie est toute basée sur des syllogismes et sur une implacable spiritualité. Avec un mépris convaincu, il nous disait : « Le corps est une guenille jetée sur les lèpres de l'âme ». Voilà, certes, un bel appel à l'humilité ; mais quand j'en suis venu à méditer sur la bassesse du moi, mon cœur a protesté contre la dureté d'une sentence, qui, en diminuant outre mesure l'importance de la vie matérielle, amoindrit le sens pratique de l'homme et le plonge dans l'abstrait de la tête aux pieds.*
>
> *« Trois sermons sur le choix d'une carrière ont clos la retraite. En voici les sujets : Le clergé régulier, – le clergé séculier, – les professions libérales. J'attendais ce dernier avec impatience. Auparavant, il avait prononcé, avec onction, des mots ardents où le cœur battait ; maintenant, il n'avait que des syllabes froides comme la pluie d'automne. Il parla de la médecine et du droit, rien de plus. De l'agriculture, de la colonisation, de l'industrie, du commerce, de la finance, pas un mot ! Rien pour le sol qui constitue notre secours premier et notre espoir dernier ; rien pour la science admirable qui transforme la matière brute et fournit à l'humanité les instruments de son bien-être et de sa civilisation ; rien pour le commerce qui permet aux peuples les plus reculés, les plus jeunes, de jouir des produits du monde entier ; rien pour la finance sans laquelle le progrès se trouverait désemparé, sans ressources. Et je regardais, amusé, mes quinze confrères se battre les flancs pour faire jaillir l'inspiration divine et entendre les voix de Jeanne d'Arc.*

*« Quand j'annonçai à mon directeur ma détermination de rester dans le commerce, il me répondit avec un sourire : « C'est bien, mon ami, vous vous enrichirez plus vite. »*

*« – Que voulez-vous, lui répondis-je, je ne suis bon qu'à faire de l'argent ; mais je vous donne ma parole que je n'oublierai pas d'en mettre un peu dans les troncs de vos églises et dans vos sébiles. Et puis… je n'ai pas de grandes ailes comme mes camarades.*

*« – Marcel, vous êtes malin…*

*« – Je ne suis pas malin : je soutiens qu'ils ont des ailes. Mais si vous désirez une explication sérieuse, je vous la donne loyalement : sur les quinze prêtres, médecins, avocats et notaires que vous allez faire de mes confrères, il y aura quatre hommes à leur place, cinq médiocres, deux déracinés et quatre ratés. »*

*« Ici, mon directeur voulut protester. Je l'interrompis. « Depuis plusieurs mois, lui dis-je, j'étudie ces jeunes gens. Presque tous, ils ont douté jusqu'à en faire de la neurasthénie. On leur demandait : « Qu'est-ce que tu vas faire ? » Ils répondaient : « Est-ce que je le sais ? » Et on les sentait pleins d'angoisse.*

*« Le doute ne lâche même pas sa victime après que le jeune homme a choisi sa carrière. Il le poursuit jusque sous la soutane ou le béret. Vous, dans le langage ecclésiastique, vous dites que tel ou tel n'a pas suivi sa voie. Des voies ! En avez-vous tracé ? Vous vous êtes bornés à entretenir trois ou quatre sentiers battus, et depuis un demi-siècle et plus que tous les collégiens du pays s'y poussent et s'y bousculent, le nombre des ratés, des médiocres et des déclassés a eu le temps de devenir épidémique. Ceux-ci, comme les autres humains, avaient des aptitudes, un tempérament, des facultés utilisables, un principe moteur les déterminant à une fonction sociale. Il appartenait à l'éducateur de canaliser ces énergies.*

*« – Mon ami, me répondit le directeur, il y a du vrai dans ce que tu dis ; mais ce qui m'alarme, chez toi, c'est ta jeunesse. Tu juges déjà nos institutions les plus respectables. Que sera-ce, plus tard ? Prends garde ! Si tu allais travailler à démolir ce que tes pères ont édifié avec tant de peine et ce qu'ils ont entouré de tant de vénération ! »*

*« Je protestai de mon admiration pour les chefs de notre jeunesse. À vingt ans on n'a pas la passion de détruire : l'amour de la vie nous tient loin des ruines ; nous voulons l'action, la fécondité, le mieux-être ; plus que nos devanciers, nous saisissons la signification des mouvements nouveaux et des idées nouvelles ; la tradition n'est pas, pour nous, l'arrêt d'un peuple dans le passé : c'est la continuation, non la répétition, de l'œuvre ancienne. L'ouvrier qui voudrait bâtir indéfiniment le même édifice ne vivrait pas. Je fis comprendre au prêtre qui m'écoutait que nos institutions, tout en se faisant adaptables, pouvaient demeurer. »*

*« Notre conversation n'alla pas plus loin ; mais, depuis ce jour, j'eus des grossesses de pensées qui voulaient venir au monde. C'est pourquoi je n'ai pu m'empêcher de vous les confier. »*

*« Vous avez remarqué que nos dirigeants, en général, manquent d'initiative et de hardiesse : ils ont peur de l'originalité. L'originalité ! C'est elle qui a fait la grandeur de la France. Le banal donne la frousse au Français. Celui-ci ne remâche rien : il crée, il invente, il imagine. Il ferait cent lieues pour éviter le pont d'Avignon. Son génie lui fournit une infinité de moyens neufs. Pourquoi, nous qui sommes Français, avons-nous perdu cette précieuse qualité ? Probablement parce qu'on nous aplatit au même laminoir. Nos collèges et nos séminaires sont parfois les cercueils de la personnalité. On n'y habitue pas assez le jeune homme à penser par lui-même, agir par lui-même, se débrouiller, comme on dit. C'est ce qui a fait dire à plusieurs que le temps de nos études était, à certains égards, une période de déformation. Mot dur, mais, en partie, vrai. Sans doute, il est bon de discipliner les individus en leur imposant une règle commune ; mais si cette règle a pour résultat d'atrophier des principes d'action, elle difforme au lieu de former. L'éducation n'est pas synonyme de nivellement : elle doit faire le développement normal des tendances bonnes et naturelles de chacun, en enseignant au jeune homme à sentir, penser et agir à sa manière. Le professeur devrait être doublé d'un psychologue, pour analyser les âmes qu'il manie, distinguer un poète d'un mathématicien, un commerçant d'un musicien, un prêtre d'un affectif. Avec de l'observation, il orienterait les énergies de ses sujets vers la carrière probable qui attend chacun d'eux. Cette sélection intelligente, facteur de puissance, d'originalité et de génie, nous donnera, dans toutes les branches de notre activité nationale, les compétences nécessaires à notre durée. »*

*« Il y a quelques jours à peine, une discussion philosophique s'élevait dans la classe. Soutenu par deux de mes confrères, Jean Boulanger et Félix Brunelle, j'arguais contre une thèse du professeur lui-même. Je lui contestais la valeur d'un argument qu'il considérait irréfutable. Objections sur objections lui furent servies sans qu'il voulût démordre. À cela, nous n'avions rien à dire : il était libre. Malheureusement, il se départit de son calme et nous lança cette menace : « Messieurs, c'est assez : si vous soutenez pareille thèse aux examens, vous ratez votre philosophie. » Félix releva le défi par des paroles de colère : « Monsieur l'abbé, vous n'avez pas le droit de nous mettre à l'index pour la seule raison que nous ne pensons pas comme vous. Je ne subirai pas cette stérilisation de séminaire ! »*

*« À ces mots, le professeur bondit. « Félix, dit-il, vous avez une cervelle de libre-penseur. Je vous ordonne de sortir de la classe jusqu'à ce que réparation soit faite. »*

*« Mon ami sortit très dignement, en regardant l'abbé dont le doigt était tendu vers la porte. »*

*« Cet incident m'a ému, instruit, et amusé. Le mot stérilisation, jailli comme une flammèche, frappait juste. Stériliser pour tuer des éléments malsains, c'est bon, c'est nécessaire ; mais supprimer la personnalité de l'idée et de la logique, c'est détruire les ferments de la supériorité. »*

*« Mon cher père, je m'excuserais de vous écrire une lettre si longue, si je ne savais vous plaire. Les constatations dont je vous fais part ne vous surprendront pas : vous en êtes cause. Lors de mes dernières vacances, vous m'avez mis en garde contre une foule d'illusions et de préjugés, et la sagesse de vos paroles m'a prémuni contre toute pasteurisation précoce. »*

*« Venez me voir bientôt. Que Claire la blonde vous accompagne : j'ai hâte de l'embrasser.*

*« Mille baisers pour maman.*

*« Votre fils, Marcel. »*

L'année même où Marcel Faure sortait du collège classique pour entrer à l'École des Hautes Études Commerciales, son père mourut subitement. C'était le deuxième deuil qui le frappait depuis la mort de sa mère, survenue quelques mois auparavant. L'épreuve était rude : il était le seul survivant de cette famille décimée. Devenu l'unique propriétaire du grand magasin Fabien Faure, situé au centre de la Basse-Ville et employant plus de cinquante commis et chefs de rayons, il lui fallut abandonner ses études pour continuer l'œuvre paternelle. Il avait fort à besogner : surveiller les hausses et les baisses du marché, présider aux inventaires, suppléer aux faiblesses du personnel, trouver les compétences, se tenir en contact continuel avec les subalternes, aiguillonner ou refréner au besoin, ménager des susceptibilités, donner du jeu aux initiatives personnelles, se multiplier, être tout à la fois, tels sont les tracas de cette vie haletante, dont la durée quotidienne est de douze, quinze, parfois seize heures. Ces occupations mercantiles n'abolirent pas, chez Marcel, le culte de l'idéalité et de la sentimentalité. Sa nature bien équilibrée restait pénétrée de ce qu'il y a de beau et de bon dans la vie : l'amitié, le plaisir modéré, l'indispensable illusion, un peu de bongarçonnisme s'alliaient à la sévérité de sa tâche : il était aimé de tous.

Claire Faure, sa sœur, âgée de dix-huit ans, égayait sa maison. La présence de cette belle enfant blonde, qui avait de larges yeux bruns, pleins de rêves, atténuait la tristesse de ce foyer peuplé de reliques. Sa naissance avait été entourée de mystère. En réalité, elle n'était que la sœur d'adoption de Marcel, et celui-ci l'ignorait.

La mère de Claire avait été, à l'âge de dix-huit ans, servante dans la famille Fabien Faure. Cette petite fille du peuple avait une distinction innée et des goûts d'aristocrate. Au contact d'une société mieux policée et plus artiste, elle s'aperçut qu'elle avait un corps adorable et des formes parfaites. Elle apprit à rafraîchir la blondeur de sa peau par des ablutions, des crèmes et des poudres fines ; elle encadra son front pur et blanc dans l'ondulation d'une abondante chevelure dont les rouleaux dorés lui pesaient sur les tempes ; très discrètement, elle fit à son corsage clair une pointe délicate qui faisait soupçonner une gorge désirable ; elle assouplit sa taille, donna un sens intelligent à ses moindres mouvements, surveilla sa démarche, qui était charmante. Au reste, elle était d'une pureté qui défiait le soupçon : elle ignorait tout de l'homme et de l'amour. Son ignorance et sa beauté la perdirent.

Un jeune ami de monsieur Faure, Clément Prévost, remarqua, un jour, les qualités aristocratiques qui transparaissaient dans les chairs blondes et les formes élancées de la jeune fille. Comme elle passait, légère, presque glissant sur la pointe des pieds, dans le fumoir où tous deux causaient affaires, Clément s'interrompit : « Quelle est cette belle gamine ? »

— C'est ma servante, répondit machinalement Faure.

— Elle est crânement jolie… C'est dommage tout de même… Si j'avais un trottin comme ça chez moi, je commettrais des bêtises.

— Mon vieux, j'évite ces bêtises. Il me semble que je ne me consolerais pas d'avoir été l'initiateur illégitime d'une vierge, fût-elle la plus belle du monde. La jeune fille déflorée, si elle est abandonnée, prend généralement deux voies : l'égout ou le désespoir ; dans le premier, elle est un danger pour la société ; dans le second, elle s'alanguit ou meurt.

Les deux amis se turent. Faure resta quelque temps songeur. Il se rendait compte du danger qui pesait sur la protégée de sa femme. Elle semblait fatalement condamnée, car, n'appartenant déjà plus, par le raffinement de ses manières et la correction de son langage, au milieu où elle avait grandi, elle était désormais une sorte de déclassée.

Quelques mois après cette conversation, le regard de la jeune bonne devint triste inconsolablement. Des bistres se creusèrent autour de ses yeux, avec, ici et là, des taches à peine visibles. Questionnée par madame Faure, qui s'alarmait de ces symptômes, elle lui avoua, dans une crise de larmes, qu'elle était enceinte. Elle avait été séduite par Clément. Il l'avait d'abord abordée poliment, au cours des permissions qu'elle obtenait sous le prétexte d'aller voir ses parents. Sa vanité en avait été flattée. Cet homme arrivé à la trentaine, héros d'une foule d'aventures galantes, plus ou moins propres, trouvait une proie facile. Il allait lui murmurer un langage qu'elle n'avait jamais entendu, toucher des fibres qui n'avaient jamais vibré ; il n'avait, pour l'affoler, qu'à lui réciter doucement, tout doucement, à l'oreille, les clichés amoureux qu'il savait par cœur depuis longtemps. Son âme, encore simple, se laisserait prendre par l'Amour, qui, depuis que le monde est monde, se sert toujours du même carquois, lance toujours les mêmes flèches. Odile Dumouchel – c'était le nom de la jolie servante – ne tarda pas à aimer Clément. Un soir, elle était entraînée malgré elle au garni du célibataire, et, là, affaiblie pour une résistance où elle se sentait vaincue d'avance, grisée de caresses farouches, elle avait fini par se livrer.

Le réveil vint trop tard. Quand elle eut la certitude qu'elle était grosse, elle désespéra violemment. Elle pleura deux jours, puis, une embellie se fit dans son cœur neuf :

« Clément m'aime, se dit-elle. Quand il saura, il m'épousera. » Elle lui écrivit le billet suivant :

> *« Mon chéri, J'irai te voir chez toi, ce soir, à huit heures. Le malheur que nous redoutions tous deux est arrivé. Fais appel à ton courage et à ta loyauté, pour l'amour de ton Odile. »*

Malgré un attachement sincère pour sa jeune amie, Clément trembla devant une mésalliance et repoussa toute idée de mariage. Dépourvu de psychologie, il n'avait vu, en Odile, qu'une inconsciente, une bonne petite bête douée de la faculté de recevoir et de rendre un plaisir. Esprit myope et borné, il n'avait pas su apprécier l'exceptionnelle distinction de cette nature d'élite. Le soir venu, la pauvre enfant se buta à une porte verrouillée. Elle s'en alla brisée. Dès cette heure, une mort lente, terrible et voulue germa dans son corps flétri.

Madame Faure avait écouté sans rien dire, les lèvres pâlies, la gorge serrée. Elle n'avait pas interrompu Odile, qui, racontant sa pénible histoire, s'arrêtait parfois pour sangloter. Le récit terminé, les deux femmes se regardèrent en silence, et elles comprirent qu'elles étaient également frappées. La malheureuse pleurait éperdument, et sa protectrice, incapable encore de parler, la consolait en lui caressant les cheveux. Enfin, elle murmura : « Pauvre enfant !… »

— Vous me pardonnez ? … Que c'est bon, le pardon ! … Mais eux… ils ne pardonneront jamais, jamais.

Eux ! C'était pour elle le redoutable : son père et sa mère qui ne comprendraient pas et qui rougiraient de prononcer son nom ; ses compagnes, ses amies d'enfance qui passeraient près d'elle sans la regarder, sans la saluer ; la légion des commères et des vieilles filles qui prendraient un plaisir diabolique à colporter son ignominie ; les mères disant à leurs filles : « Prends garde de tourner comme Odile ! » Eux ! Ce mot exprimait, dans ses trois lettres hypocrites et venimeuses, la psychologie d'une catégorie de féroces Agnès.

La protectrice pénétra au fond de cette angoisse.

— Ma petite fille, sois sans inquiétude ; je sauvegarderai ton honneur. Écoute bien : dans trois semaines, je pars pour la Floride, où je passerai l'hiver. J'y serai cinq mois, seule avec toi. Tu auras le temps de donner le jour à ton enfant et de te rétablir avant le retour. Personne n'en saura rien, je te le promets, à l'exception de monsieur Faure que je mettrai au courant et qui gardera sûrement le secret.

— Mais l'enfant ? Sa seule présence révélera…

— J'y ai songé : il passera pour mon enfant à moi.

— Je ne puis… je ne puis accepter… Faire un tel mensonge pour moi ! Tromper tout le monde ! … C'est horrible !…

— Je le veux ! Je t'ordonne de m'obéir ! Le pauvre petit qui naîtra de toi, il ne faut pas qu'il porte toute sa vie les meurtrissures de ta chute : il ne serait qu'un misérable. Tu resteras avec nous, avec lui, tu l'aimeras et tu connaîtras les joies de la maternité ; tu en recevras la consolation de ton cœur brisé. Le veux-tu ?

— « Je le veux », répondit-elle faiblement.

Cinq mois après cette pénible conversation, les deux femmes revenaient de voyage avec une pouponne qui avait nom Claire Faure.

Cependant, la fille-mère ne put survivre à son amour. Elle mourut en prononçant le nom de celui qui l'avait tuée. Elle n'avait pas cessé de l'aimer.

Maintenant, Claire était femme. Elle avait été adorée par ses parents d'adoption. Au moment de mourir, madame Faure lui avait remis une lettre cachetée, en la baisant au front : « Ma chérie, lui avait-elle dit, cette lettre contient un secret cruel et mes dernières volontés. Ne l'ouvre pas avant que je sois partie. »

Quelques jours plus tard, près de la dépouille mortelle de celle qu'elle avait tant aimée, Claire lisait :

> *« Ma Claire bien-aimée,*
>
> *« Au moment où mes forces s'en vont et où mes yeux voient au-delà de la vie, de grandes clartés sereines m'inondent. Des devoirs nouveaux me sont apparus, et, parmi eux, celui de te révéler le nom de ta vraie mère selon la nature. Elle était belle et bonne : elle te ressemblait. J'en ai toujours conservé un souvenir très doux, très tendre. Bientôt, je serai à ses côtés. Quand tu viendras t'agenouiller sur nos tombes, prie bien pour tes deux mères. C'est un devoir de justice à rendre à celle qui t'a donné la vie et qui est morte d'amour. »*
>
> *« En te laissant auprès de mon fils, Marcel, j'ai tenu à te fournir la preuve que tu n'es pas sa sœur. Il est digne de toi, vous êtes dignes l'un de l'autre. Il se peut que vous vous aimiez. Alors… J'ai souvent rêvé d'un mariage pour vous deux. Je souhaite qu'il s'accomplisse. Monsieur Faure m'a promis de dire la vérité à Marcel, dès la fin de ses études. Instinctivement, il se portera vers toi. J'ai le pressentiment que vous vous aimerez d'amour.*
>
> *« Adieu ! Prie pour ta mère, prie pour moi !*
>
> *« Blanche Faure. »*

Le père de Marcel était mort trop prématurément pour faire la même révélation à son fils. De cette omission naquit le cruel malentendu de deux vies qu'un seul mot pouvait unir à jamais.

## UNE RENCONTRE

Ce soir d'octobre, après une rude journée de travail, Marcel avait donné rendez-vous à deux de ses amis, anciens camarades de collège, Jean Boulanger et Félix Brunelle. Il ressentait le besoin de venir en contact avec la gaîté spirituelle et polissonne de ces deux fils de cultivateurs, qui, à l'originalité rugueuse du tempérament campagnard, joignaient la culture des humanités et de l'esprit gaulois. Très instruits, ils étudiaient avec l'acharnement d'anciens bénédictins, dans leurs chambres où s'élevaient des Babels d'imprimés. Ils passaient la moitié de leur temps à bouquiner. Ils étaient foncièrement sérieux, avec un grain de folie à leurs heures. Quand ils étaient en train, ils développaient les thèses les plus impossibles, au grand ébahissement de qui les écoutait.

Marcel avait été attiré vers ces originaux dont la boîte crânienne était bondée de mirages et de soleils, et dont les cœurs s'ouvraient à deux battants sur une vie en pleine floraison. Au lunch qu'ils prirent ensemble, au café du Château, ils vidèrent plusieurs consommations. Leur cerveau en éruption lançait des flammes. Les femmes s'arrêtaient de caqueter pour les entendre.

— Moi, disait Jean en soulevant son verre, je passerais ma vie à écouter ces rimes de Mistral, qui, sur mes vieux jours, me rajeuniraient :

*Pour boire, ô Mariani,*
*Ton vin de soleil béni,*
*Ton beau vin de capitaine,*
*Je le veux à coupe pleine*
*Ce joli vin de velours,*
*Vin de jouvence et d'amour !*

— Si tu aimes le vin, j'aime la vie, rétorquait Marcel. Tu es bonne, tu es gaie, tu es grande, ô vie du monde, toi qui, dès le sein de nos mères, tendis à nos lèvres tes mamelles douces et débordantes d'espoirs blancs, toi qui es mariée à toutes les chairs pour y enfanter le sourire, la chanson et l'idéal, toi qu'il faudrait adorer comme on adore une femme qui nous murmure ses premiers aveux ! Je veux toujours me plonger dans un bain de vie. Vive l'optimisme ! Laissons les pessimistes offrir leur sang vermeil aux ventouses de la mort ; laissons-les se rendre fous à contempler ses orbites vides et à se faire étreindre par ses muscles séchés ; j'aime les prunelles bleues comme le ciel ou noires comme du jais, les cheveux qui ont la senteur des têtes saines, les lèvres où luit du sang rouge…

— Bravo ! s'écria Félix. Il y a du Musset dans ta caboche. Prends ton luth et me donne un baiser ! La muse et moi n'avons jamais frayé ensemble ; j'ai gardé le relent des étables paternelles et j'ai hérité quelque chose de l'éleveur de renom que fut l'auteur de mes jours. Aussi, je favorise la sélection des sujets de la race humaine, à la mode de la ségrégation dans les troupeaux de bêtes. Je me rappelle les bœufs puissants de la ferme de chez nous : ils étaient de solides gaillards comme nous trois, et leurs flancs frémissaient à la seule songerie de leurs fêtes champêtres. Les laitières étaient belles, grasses et complaisantes, tendres comme les herbes du printemps dont l'arôme leur montait aux narines en bouffées ardentes. Ces sujets gais et spirituels, aux veines gonflées, au pis allongé et souple, ces bœufs fiers de leur force et de leur poil soyeux, mon père les devait à la divine, à la nécessaire sélection. Au rancart les bêtes vieillies, dégénérées, difformes, incompatibles avec la race ! Ainsi des hommes ! Renfermons les rachitiques, les imbéciles, les fous, les politicomanes, les gueulomanes, les bourreurs de crâne, les ingnorantissimes faiseurs de pathos et d'enflures qui étalent leur canaillerie et leur gueuserie ! La sélection ! La sélection ! C'est mon ambition de devenir ministre de la sélection. Alors, vous ne verrez dans le pays que de beaux et fiers hommes comme nous ; que des femmes taillées en déesses, avec des hanches rondes, des tailles fines, des nuques, des yeux… »

Félix s'arrêta, essoufflé. Des rires éclatèrent de toutes parts, et il s'aperçut qu'on l'avait écouté des tables voisines. Près d'eux, à gauche, se tenait une jeune femme drapée d'un manteau d'hermine. C'était Germaine Mondore, de l'Opéra de New-York, en tournée dans la province de Québec, son pays natal. Depuis sa sortie du Conservatoire de Paris, sa renommée était devenue universelle. Sur toutes les scènes du monde, on l'avait couverte de fleurs. Au charme de sa voix, qu'elle développait avec une technique parfaite et beaucoup d'âme, elle ajoutait l'élégance impeccable et la beauté. Elle était l'enfant gâtée des foules. En cet instant, insensible aux regards qui la déshabillaient, ses yeux fixaient Marcel avec insistance. Quand il avait fait son hommage à la vie, elle avait levé la tête vers lui et elle avait vu, sur son front, le signe du génie. Instinctivement et tout de suite, elle avait deviné qu'il était quelqu'un. Marcel avait reconnu l'artiste. Ému, il se tut. Il avait écouté distraitement les boutades de son ami Félix. Le voyant taciturne, Jean lui dit : « Que fais-tu là ? Que signifie ce silence apocalyptique ? »

— La grande admiration est muette, dit Marcel sentencieusement.

Germaine, qui prêtait l'oreille, fut seule à comprendre le sens de ces paroles. Elle parut flattée. Le ton de la conversation s'éleva peu à peu. Faure, que le vin avait rendu hardi, profita d'un moment d'inattention de ses amis pour se glisser près de sa voisine. « Mademoiselle, dit-il, permettez-moi de vous faire part de l'estime que j'ai de votre talent. Vous ne me connaissez pas, et c'est peut-être incivil de vous adresser la parole ; mais vous me pardonnerez, si vous songez que c'est l'unique occasion qui me soit offerte d'entendre votre voix parler pour moi seul.

— Monsieur, le geste que vous venez de faire, je puis me vanter de l'avoir provoqué. Vous m'avez tellement…

— Amusé ?

— Mieux que cela : vous m'avez intéressée. Vous avez si joliment badiné sur la vie… Je vous vois pour la première fois, ce soir, et je suis certaine, car je le sens, que nous sommes deux sympathies qui se cherchaient depuis longtemps.

Ils causèrent comme de vieux amis, lui épris de cette voix aux intonations subtiles, elle, dominée par son intelligence et son regard viriles. Ils rappelaient des souvenirs d'enfance. L'actrice était née à Québec, dans la Basse-Ville, où elle avait joué dans la boue des rues étroites. Le souvenir lui venait d'un magasin Faure, où son père l'avait emmenée, une veille de Noël. Elle y avait noué connaissance avec un *Santa Claus* colossal et aveuglant de brimborions. Elle n'avait jamais oublié cet événement de sa prime enfance. Plus tard, elle avait été recueillie par un vieil oncle très riche qui la trouvait belle et aimait sa voix. Il l'avait conduite à Paris où l'attendaient les joies capiteuses de la gloire.

Marcel n'aurait jamais cru à tant de simplicité quasi enfantine, en cette émule des plus grands artistes du siècle, qui, après avoir dompté la critique parisienne, avait promené son triomphe à travers le monde. Sous son ample manteau d'hermine qui lui descendait mollement sur les hanches et laissait deviner sa beauté, il la désira. Le sang qui courait sous son épiderme blanc et parfumé rosait à peine ses joues et ses lèvres un peu grandes, des lèvres d'artiste. Le gris foncé de ses yeux avait la douceur des rayons des nuits tranquilles. Son cou qui recevait brutalement la lumière des lustres, était d'une souplesse, d'un dégagé…

La raison de Marcel ployait. Dans la salle voisine, l'orchestre jouait une valse passionnée. Les notes ivres chantaient sous les archets spasmodiques, et les pas des danseurs silencieux rythmaient les mesures voluptueuses.

« Si vous le permettez, dit Marcel en lui tendant le bras, nous nous joindrons à eux. »

— « Volontiers ! J'adore la danse ». Et ils partirent parmi les parfums légers que soulevaient les jupes transparentes. Germaine allait, les yeux fermés, transportée dans l'irréel ; on eût dit un vol d'alouette rasant les eaux planes. Faure était tout à elle. Son regard, plongeant dans le visage de la femme, ne bougeait plus. « Vous êtes de la catégorie des exceptionnelles, finit-il par dire. J'aime les étoiles ; mais je n'aurais jamais cru qu'il pût y en avoir ailleurs qu'au firmament. »

— Les artistes, dit-elle après un silence, ne sont vraiment heureuses que quand elles tombent en pleine gloire. Telle fut Rachel ; mais telles elles ne sont pas toutes. Malheur à celles qui se survivent !

Et puis, avez-vous remarqué, dans vos lectures de romans, que les femmes de théâtre qui sont frappées de célébrité sont malheureuses en amour ?

— En effet, je me souviens d'avoir lu une nouvelle... « Histoire comique », je crois... Mais c'est pure fantaisie.

— Peut-être... Cependant, cette exaltation d'une hallucinée me donne, quand j'y pense, un froid, une douleur... physique. J'entends toujours cette condamnation de notre vie à nous : « Qu'est-ce que ça fait que je sois une grande artiste, si je ne suis pas heureuse ? »

Marcel reconduisit Germaine jusqu'à sa chambre. En passant près d'une fenêtre, ils s'arrêtèrent à regarder le fleuve, qui s'étendait, noir comme une coulée de suie semée d'étincelles sans cesse éteintes et rallumées. Leurs épaules se touchèrent un instant. Ils repartirent aussitôt dans l'étroit corridor. À sa porte, elle lui tendit la main pour qu'il la baisât. « Adieu ! » dit-il.

— Non ! Pas adieu ! Au revoir ! La vie que vous aimez nous réunira.

Rentré chez lui, Marcel fut lent à sommeiller.

L'image de Germaine l'obsédait. Il pensa qu'il lui avait plu et se sentit heureux. Il s'efforça d'abord de reconstituer ses traits, de respirer son parfum ; mais il fut étonné de ne plus voir en lui-même qu'un être confus, lointain. Son cerveau fatigué ne lui présentait que des lignes grossières n'ayant rien de commun avec celle dont il venait d'effleurer la main de ses lèvres... Une grande clarté se fit en lui. Il lui sembla qu'il était transporté dans un jardin en fleurs, des fleurs très larges et qui embaumaient. Elles étaient d'abord blanches, veloutées, douces comme la peau des enfants. Elles devinrent ensuite rouges comme du sang. Il s'en exhalait un encens écarlate. Les couleurs s'atténuèrent, petit à petit, jusqu'au rose tendre, et, alors, une forme de femme, faite de gaze et d'immatérialité, naquit du calice d'un grand lys. Germaine lui souriait dans la clarté. Elle s'élança vers lui, il voulut l'étreindre ; ses mains battirent le vide. Le fantôme avait disparu ; mais il crut entendre des sanglots. Plus une fleur ! Rien que des ténèbres ! Il se dressa sur son lit, en entendant encore des sanglots, dans la chambre voisine. « Stupidité du rêve ! pensa-t-il. Claire pleure ! Elle doit être mal... Allons ! »

En le voyant chez elle, Claire fut effarée.

La rougeur de ses beaux yeux disait assez qu'elle pleurait depuis longtemps. « Es-tu malade ? » demanda Marcel alarmé.

— Va-t'en ! Va-t'en ! Je ne veux plus te voir !

— Ma petite Claire ! Je t'en prie ! Qu'as-tu à me repousser de la sorte ! Tu sais bien que je t'aime et que ça me chagrine de te voir en larmes.

Elle continua à sangloter, muette. Il lui baisa les cheveux et lui murmura à l'oreille : « Dis-moi pourquoi tu pleures.

— C'est toi ! C'est toi ! ...

— Moi ? Tu plaisantes !

— Oui, toi ! Ce n'est pas propre, ce que tu viens de faire, au Château.

— Mais qui t'a dit ? ...

— Personne ! J'y étais. J'ai tout vu, tout entendu. J'en meurs de honte pour toi ! Tout le monde vous a pris pour des goujats. » Elle le repoussa durement.

— Tu m'exaspères, à la fin. Je ne comprends pas qu'une jeune fille qui a des mœurs passe une partie de la nuit à battre les pavés et finisse sa soirée au café !

— C'est faux ! Je n'ai pas battu les pavés. Pendant que tu bambochais avec tes amis, j'étais à l'opéra, avec Céline, notre bonne. À la sortie, nous avons prolongé notre promenade jusqu'au Château... Si j'avais su t'y trouver en pareille compagnie...

— Je t'en prie, calme-toi ! Tu devrais traiter moins durement Jean et Félix, deux braves copains, très intelligents, très... Ils t'ont toujours respectée, n'est-ce pas ?

— Pas tout à l'heure ! Moi, ma bonne, les jeunes filles qui les écoutaient, ils nous ont éclaboussées de leur vulgarité. J'aurais voulu me voir à cent lieues ; mais parce que tu étais là, parce que tu faisais partie du trio, j'ai désiré voir la fin de la farce. Elle a bien fini ! Mon compliment ! Aborder la fille Mondore comme tu l'as fait, sans la connaître, sans savoir... Voilà qui est gentilhomme !

Épuisée par cet effort, Claire se cacha la tête dans ses oreillers.

Interloqué, attendri et douloureux, Marcel la regardait. La poitrine de la jeune fille se développait, très ferme, dans sa robe de nuit qu'elle bombait. Sa forme idéale s'abaissait à la taille, pour saillir aux hanches, dont la courbe gracieuse moulait le drap qui l'enveloppait. Il songea, en la contemplant si belle et si pure, qu'il était le gardien de la vertu de cette admirable enfant ; il s'avoua qu'il avait peut-être porté atteinte à sa virginité, en lui donnant l'exemple involontaire d'une frasque de célibataire.

Il se pencha sur elle et lui dit, tout doucement : « Ma petite sœur, je ne m'en vais pas d'ici sans être pardonné. Il y a des choses que tu ne sais pas, tu ne dois pas savoir. Plus tard, je te dirai... Pour l'instant, j'exige de toi l'indulgence et l'oubli. J'ai tant besoin de ta gaîté. »

— Qu'il fait bon d'entendre parler ainsi, Marcel. J'ai bien souffert. En te voyant, hier soir, trop gai, trop semblable aux autres, il m'a semblé que tu commettais un sacrilège... à cause de ta... notre mère. Elle m'adorait, maman. Je l'adorais aussi. J'avais pour elle un culte, des élans... Elle fut, elle est encore ma religion. De ses paroles, de ses regards, de ses moindres gestes si distingués, je me suis fait mon évangile. Tu sais que je ne l'ai pas quittée une heure, durant sa longue maladie. Nos causeries se faisaient plus tendres et plus graves, à mesure qu'elle se sentait mourir. C'est alors qu'elle me révéla des dangers que je ne soupçonnais pas. Elle me montra des boues et des hontes, et les secrets redoutables, je les ai appris de la bouche d'une sainte. Je ne crains pas le mal : elle a préservé ma virginité à jamais, en lui donnant l'honneur pour gardien. L'honneur de la femme ! Maman disait ce mot avec ravissement, elle qui n'y avait jamais manqué !

Comme elle parlait ainsi, des larmes très douces roulaient dans ses paupières. Son souvenir s'exaltait dans la réalité des mots prononcés, et, plus vivant, faisait éclater la coquille de silence qui l'enveloppait.

Elle continua : « Deux jours avant de mourir, elle m'appela près de sa couche, me prit les mains et m'attira à elle. « Je te confie à Marcel, dit-elle, aie confiance en lui ! Il est loyal, honnête, tout à fait gentilhomme. Aimez-vous bien : ça vous consolera de n'avoir plus de mère. Tous deux, vous avez des provisions d'intelligence et d'énergie ; vous vous protégerez mutuellement. Je m'en vais heureuse, car je sais que mes enfants vivront avec honneur et dignité. »

Rentré dans sa chambre, Marcel ne se coucha pas. Il réfléchit. Des harmonies nouvelles secouaient sa pensée vibrante comme la caisse d'un violon. L'âme humaine est, par nature, un traité de philosophie morale. Les théologiens, quand ils la considèrent dans ses manifestations spontanées d'honnêteté et ses fonctions de juré de nos actes, l'appellent la conscience. Elle ne se montre entièrement qu'au génie. Or, Marcel avait du génie. Au moment où Claire lui révélait que le souvenir maternel était un évangile, il se rendit compte que l'être ne vaut que par l'acte prouvé bon en soi-même, et il vit alors jaillir l'idée qui fixait sa destinée. Il savourait la certitude : l'action pure et simple, à laquelle il avait jusqu'alors voué un culte unique, exclusif, ne lui apparut plus comme une explication suffisante de la vie. Il maria l'acte à la conscience, et, du contact de ces deux formes de bien, naquit l'Idéal.

Il se transporta dans des lieux de misère, où la souffrance, couverte de souillures, la bouche tordue par la faim, le cœur suppurant l'immoralité, les os craquant sous la dent d'une vie féroce, se crispait à la terre désespérante. Un visage de vieille, déjà entrevu, se dressa devant lui, hideux. Une voix lui criait : « Tu as jadis contemplé mon vieux corps séché et tu m'as tendu une pièce de métal que j'ai happée comme une chienne. J'ai rongé ta bienfaisance en croyant que tu reviendrais et tu n'es pas revenu. Tu as oublié que nous vivons dans des mares fangeuses, que la douleur suinte de nos murs et que nos plaintes montent dans le ciel dur où elles se brisent. »

Les étoiles pâlissaient et Marcel ne dormait pas encore. Sa songerie cheminait sans fin dans les sentiers lumineux de son cœur. Sa pensée tremblait comme une aiguille de boussole et l'orientait. Une heure, deux heures sonnèrent ; l'aiguille enchantée palpitait, palpitait toujours. Puis, tout l'horizon vibra dans un fluide rose. L'aurore s'élargissait, et le poudroiement des rayons, courant jusqu'à lui, le saturait d'une immense satisfaction.

Alors il entendit, fusant dans l'azur reconquis, le vieux refrain des amours jeunes :

> *Mais sur mon rêve, plus radieux,*
> *Un soleil règne que j'aime mieux ;*
> *Sa flamme est sur ta lèvre,*
> *Et sa clarté brille en tes yeux.*

La consolation de Claire s'exhalait en notes chaudes. À travers la cloison qui la séparait de son frère d'adoption, la pensée de Marcel venait de l'inonder de son influence télépathique et de faire éclore la chanson du soleil. Il appela : « Claire ! »

— Me voici ! Que me veux-tu ?

— J'ai à te causer.

— J'y vais à l'instant !

Des pas légers dansèrent dans le passage, la porte s'ouvrit en coup de vent, un tourbillon de parfum se précipita. Claire était ravissante, dans sa toilette du matin. Son corps, lavé, oint de délicates essences, répandait une odeur de violette. Elle vola près de son bien-aimé et le câlina avec des mots d'enfant. Elle lui enlaça le cou de ses bras nus, et, se pendant à ses lèvres, lui dit, moitié rieuse, moitié grondeuse : « Dis, grand méchant, tu ne feras plus de peine à ta petite Claire ? Une autre fois, je te punirai. »

— Que feras-tu pour me punir, mon lutin ?

— C'est facile. D'abord, je ne t'embrasserai plus comme ça, tiens ! – elle lui appliqua deux bruyants baisers sur les joues. – Je ne monterai plus sur tes genoux, je te ferai des grimaces, je serai mal élevée, pédante, insupportable...

— C'est tout ?

— Pas encore ! Je me ferai laide. Je défendrai à ma bonne de m'apporter des robes claires. Tu abhorres le noir : j'en mettrai tous les jours pour te faire enrager. Je me laisserai pendre les cheveux tout bêtement, comme la queue de Fido. Je vois ta déconfiture, quand tes grands doigts imbéciles n'auront plus la caresse de mes boucles blondes. Et mes bras, et mon cou que tu mords pour me faire crier, je les cacherai avec du velours épais ; si tu y mords après cela, j'y mettrai du piment. »

Marcel souriait. Il demanda : « As-tu fini ? »

— Comment ? Ce n'est pas assez ?

— C'est même trop !

— Alors, je retranche le trop et je laisse la reste.

— Parfait ! Maintenant, soyons sérieux.

— C'est cela, regarde-moi dans le fond des yeux. Est-ce que je ris ?

— Tu as gardé des habitudes de fillette, dit-il avec gaîté.

Mais tu es une femme, maintenant.

— Si je ne connais pas mon sexe ! ...

— Tu m'as fait comprendre des vérités importantes, au cours de cette nuit.

— Je sais. Et après ?

— Ne m'interromps plus... Comme toutes les femmes qui sont sous le coup d'une grande émotion, tu m'as fait de la philosophie... sentimentale, la plus haute de toutes. Tu m'as rappelé au culte de l'évangile-souvenir et à l'action-conscience. J'ai décidé de vivre la vie avec toute sa dignité, c'est-à-dire, en distribuant à nos semblables un peu de notre bien-être. L'été dernier, lors d'une promenade à Petitmont, j'ai découvert, à deux pas de cette ville, une vermine de misère et d'immoralité. Je vais assainir ces lieux. J'y élèverai, de toutes pièces, une ville de beauté et de travail où tout le monde aura un soleil pour s'éclairer et un foyer où se chauffer. Surtout, je veux créer un centre d'activité et de régénération nationales, où mes compatriotes apprendront comment on peut forger l'indépendance d'une race.

« Tu vas croire que je rêve, que je fais du somnambulisme. Mais je suis bien éveillé. J'ai passé tout le reste de la nuit à songer à mon affaire, l'affaire de ma vie !

« Dès le printemps, nous quittons Québec. Nous irons faire du bien sur cette terre désolée. Je vends les affaires de mon père, qui me rapporteront un million de dollars ; je m'associe quelques hommes d'initiative et je fonde là-bas, une grande industrie. Qu'en dis-tu ?

— Je crois en toi, car tu as du génie. Les affaires, ça te regarde, moi je n'y vois goutte. Quant à l'idée de faire quelque chose de grand, de pas banal, de rendre les hommes heureux par le travail, je la comprends et la fais mienne.

Marcel embrassa Claire longuement. « Depuis que tu m'as parlé de ma mère, dit-il, il me semble qu'elle est encore toute vivante dans ta chair. C'est pourquoi, je t'aime plus qu'on aime une sœur, et je regrette qu'il ne se trouve pas, sur mon chemin, une femme que je puisse adorer autant que je t'adore ! »

## DEUXIÈME PARTIE

## LA CITÉ DE VIE

La maison de Marcel est au centre de Valmont. Elle fait face à un parc plein d'érables et sillonné d'allées fraîches qui aboutissent toutes à un lac artificiel où fusent huit jets prismatiques. L'immeuble est en pierres grises et percé de larges fenêtres carrées dont les sommiers et l'allège sont incrustés de gravures. Les chaînes d'encoignure font relief, dans cette architecture carrée montrant un enfoncement dans le centre. Au milieu de la façade, des degrés de pierre, avec main d'appui soutenue par des colonnettes sculptées, conduisent à un porche à claveaux ovales. Un parterre gazonneux, entouré d'érables et parsemé de fleurs et d'arbustes d'ornement, égaie cette devanture où conduit un chemin de gravier blanc.

Une automobile gronde devant la porte. Un homme aux traits tourmentés, mais à physionomie joviale, en descend prestement et se dirige vers le porche. Félix Brunelle vient rendre visite à son ami de jeunesse qu'il n'a guère revu depuis dix ans. Qui n'a éprouvé, à certaines heures, un arrière-goût plus précis des choses oubliées, qui inspire le désir fougueux de renouer notre vie au passé et de recreuser, dans notre organisme, la trace des images effacées au frottement des événements ? On dirait une liqueur déjà bue il y a longtemps, et qui revient mousser dans la bouche avec des piquements dont on aime à prolonger la sensation. En cette matinée de juillet lavée par une rosée que le soleil avait avalée à petits coups, des bouffées de souvenirs avaient parcouru les sens de Félix ; il en avait humé l'arôme longuement. Une figure exceptionnellement sympathique, celle de Marcel, s'était détachée de la foule qui encombrait sa mémoire, et, rendu tout entier à son affection ressuscitée, il avait filé vers Valmont. En se revoyant, les deux hommes eurent un élan l'un vers l'autre : « Mon vieil ami, ce qu'il fait bon se retrouver ! », dit Félix.

— Toujours le même, le Félix de l'inédit et de l'imprévu. Il n'y a que toi, pour tomber ainsi sur nous sans crier gare, après huit ans d'oubli. N'importe, je suis content de te la serrer, grand idiot !

À ce moment, une femme blonde d'une grande beauté apparut à la porte du *livoir.* « Tu connais notre petite Claire ? » dit Marcel.

Félix baisa la main blanche qui lui était tendue.

« Mademoiselle, dit-il, vous me permettrez de vous parler avec grande franchise. Autrefois, vous n'étiez que fillette et jolie, maintenant, vous êtes femme et belle ! C'est mieux.

— Vous me flattez ! dit Claire en rougissant ; mais je pense que vous voulez parer les coups avec des compliments.

— Des coups ! ... D'une main comme la vôtre...

— Vous avez un péché sur la conscience.

— Ma foi ! Si vous commencez à lire dans ma conscience, je bats en retraite : vous allez y faire des découvertes intéressantes.

— Laissez-moi vous accuser : vous êtes un intime de la famille, et, pas une fois, en huit ans, vous n'êtes venu voir notre Valmont. C'est abominable ! » Claire riait malicieusement.

— C'est vrai. Je suis sans excuse ; mais je répare : mon plus grand regret sera de ne pouvoir y vivre, désormais, dans votre Valmont. Tout à l'heure, en passant dans vos rues larges et propres, entre des rangées de maisons enveloppées de soleil, il m'a semblé que je respirais mieux, que des gallons et des gallons d'oxygène se précipitaient dans mes poumons. Je me sentais rajeunir, redevenir plus beau, – n'est-ce pas, mademoiselle Faure ? – et je n'osais croire en une réalité qui ressemble aux contes de Perrault.

Ils s'attardèrent à causer des événements écoulés depuis leur séparation. Leur camarade d'antan, Jean Boulanger, était devenu député, aux dernières élections. Quant à lui, Félix, il avait épousé, trois ans auparavant, la fille d'un ancien professeur d'université. Il avait abandonné la pratique du droit depuis longtemps, les tracasseries avocassières ne lui disant plus rien de bon, pour fonder *l'Éclectique,* revue philosophique, sociale, littéraire et artistique, dont les articles faisaient autorité partout. « J'ai réussi, disait Félix, à vaincre la paresse intellectuelle de nos compatriotes. Pour la première fois, une revue vraiment sérieuse est acceptée et lue par cent mille abonnés canadiens-français. Ici, laisse-moi rendre hommage à Valmont : à chaque quinzaine, j'y expédie six mille exemplaires de *l'Éclectique*. Cela prouve que tu as fait autre chose que des machines.

— Nous avons cultivé notre monde, dit Marcel. Après avoir attiré à Valmont les élites ouvrières, commerciales et industrielles de la province de Québec, nous avons mené, auprès d'elles, une propagande d'intellectualité. Tout à l'heure, nous visiterons ma ville : tu y verras les monuments que j'ai élevés à l'intelligence. Dans la plupart des grands centres, la masse est formée d'inconscients à échine servile ; ici, nous avons un faisceau de cerveaux lumineux.

« Surtout, nous préparons l'avenir ! Quand je parle d'avenir, les vers du poète me viennent toujours à la mémoire :

> *Non !*
> *Si puissant qu'on soit, qu'on rie ou que l'on pleure,*
> *Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure*
> *Ouvrir ta froide main,*
> *Ô fantôme muet ! Ô notre ombre ! Ô notre hôte,*
> *Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte*
> *Et qu'on nomme demain ! ...*
> *L'homme aujourd'hui sème la cause,*
> *Demain dieu fait mûrir l'effet.*

« Hugo se trompait. Quand un peuple sait organiser le présent, il est certain de son avenir, et s'il n'a mis dans ses entrailles que des germes de vie, aucune puissance n'y peut faire mûrir la mort, car, dieu qui fait blondir l'effet, est avant tout le semeur de la vie. L'avenir n'est ni un fantôme, ni une ombre, ni un spectre : il est la réalité palpable, l'être que nous domptons quand nous le voulons : il est tout entier dans les jeunes mariés qui entrent dans le délire de leurs nuits de noces et qui vont faire les germinations nouvelles ; il est au fond de l'aube qui va nous donner le soleil ; il est au milieu des calices des fleurs d'où vont naître les fruits d'automne ; il est dans le grain de blé qui sourd de terre et qui sera l'épi mûr. Les accidents de l'existence peuvent bien broyer des individus, mais l'espèce survit même aux cataclysmes, chaque fois qu'elle a été abondamment nourrie d'actes et de vérité.

« Rien n'est l'effet du hasard, dans la marche des peuples, et c'est aux infaillibles clartés de l'histoire que nous voyons, pour toutes les nations civilisées, les mêmes causes produire les mêmes effets. Toujours et partout, un concours de volontés humaines a produit les grandes gloires ou les grands opprobres, les triomphes ou les désastres. Quoi de plus scientifique, de plus ordonné, de plus fatal ! Si, aujourd'hui, tu me disais : « Dans cent ans, tel peuple n'existera plus », je te répondrais : « Sur quoi est basé ton pronostic ? » Et tu serais obligé de m'énumérer toutes les causes de la déchéance, tant il est vrai que l'effet est contenu dans sa cause. Or, la race canadienne-française est faite pour l'éternité, pourvu que nous sachions la comprendre, la diriger, lui créer des hérédités.

« La généralité des hommes mûrs n'est guère susceptible de perfectionnement. Ceux d'entre eux qui évoluent sont l'exception. Le mot du philosophe est toujours vrai : « À trente ans, le cœur se brise ou il se bronze. » La brisure est irréparable, le bronze, très réfractaire. L'homme fait est déjà la patrie qui s'en va : il a posé les actes importants de son existence et fait entrevoir ses possibilités, parce qu'il a un passé et qu'on juge de ce qu'il sera par ce qu'il a été. Il est lancé. Sa force n'a pas éclaté, peut-être ; mais il n'y a plus à s'en occuper : l'obus que vient de vomir la gueule du canon frappera juste si l'arme est bonne et si le tireur est bien adroit ; mais dès l'instant que le coup est parti et qu'il fend les airs, rien ne le fera dévier. Il importe donc, avant tout, que la fabrication de l'obus soit excellente et que le tir soit juste.

« Ainsi de nous. L'individu lancé ne doit plus être l'objet de nos efforts ; mais celui que l'on forme, que l'on forge et martèle, dont on mesure la grandeur et l'aptitude, que l'on charge pour le grand voyage et que l'on va dépêcher vers le but définitif où il pratiquera sa trouée, celui-là mérite qu'on le couve d'attentions infinies, et c'est l'enfant ! Il sera le Valmont de demain, mes institutions, mon ambition réalisée. L'enfance qui me continuera, qui sera quelque chose de moi-même, j'ai jugé qu'elle m'appartenait un peu, que j'avais sur elle des droits paternels. Aussi, pour son bien, pour le bien de ma race, lui ai-je imposé mon école, qui est l'avenir.

« J'ai établi, ici, un système de perfectionnement intellectuel, moral et social dont le pays n'offre point d'exemple. La vaste institution, qui s'élève à trois pas de nous, comprend quatre cours d'enseignement : le primaire, le primaire supérieur technique et industriel, le primaire supérieur commercial, le primaire supérieur général. Le primaire est destiné à tous les enfants sans exception, car il est à la base des trois autres. On y entre à sept ans et on en sort à onze ou douze ans. On y fait plus d'éducation que d'instruction, car cette phrase de Danton est toujours vraie :

> *« Après le pain, l'éducation est le premier besoin de l'homme.* »

« Observez l'enfant civilisé : à quel âge apprend-il les grands principes de la moralité humaine ? Entre sept et dix ans. Quoi qu'en dise Rousseau, c'est alors qu'il discerne le mieux, parce qu'exempt de passions, le bien et le mal, le juste et l'injuste, l'honneur et le déshonneur. Il rougit plus vite d'une faute commise, de même qu'il tire plus d'orgueil d'une belle action. Les déchets de la vie n'ont pas encrassé sa nature, et la plume de l'éducateur n'y rencontre rien qui poisse. Celui-ci peut en faire des hommes par l'éducation morale, des citoyens par l'éducation sociale, des patriotes par l'éducation nationale.

« Le premier sentiment à développer, chez l'enfant, c'est la passion du beau, c'est-à-dire, le culte des vertus fondamentales : la franchise, la dignité, la fierté, la pureté, le respect de soi-même et des autres, l'amour du travail. Elles sont tellement nécessaires, qu'elles font partie de l'instinct de conservation ; elles sont nées avec chacun de nous, et l'enfant qui, sans raisonner, spontanément, ne les comprendrait pas, tiendrait du monstre. Au gamin de neuf ans, nous disons : « Fais ceci parce que c'est honorable, parce que c'est beau ! Évite cela parce que ça t'abaisse, parce que tu vaux mieux que ça. Si tu n'agis que par crainte du bâton, tu n'es qu'un lâche et tu ne feras jamais rien de bon. » Il prend ainsi ses premières leçons de dignité personnelle et d'honneur intime, ces beaux sentiments qui font marcher droit, le front au soleil. Pourquoi chargerions-nous les jeunes consciences d'une mystique vaporeuse et d'une doctrine exprimée en sanscrit ? La sublime simplicité des grandes conceptions humaines lui suffit.

« Être homme n'est pas tout : il faut être sociable. En entrant dans le monde, l'enfant est adopté par une société dont il fera partie et dont il vivra. La vie en commun s'impose à lui, nécessaire, inévitable, et pour qu'il ne soit ni un misérable, ni un déclassé, ni un révolté, il doit acquérir de bonne heure le sens de la solidarité. Il importe que tous les intérêts individuels et sociaux, si opposés, si divers soient-ils en apparence, soient homogénéifiés ; autrement, le progrès et la civilisation sont paralysés par l'égoïsme, l'individualisme et le désordre. Qu'on fasse donc comprendre à l'enfant qu'il y va de son bonheur et de son existence même de concourir au mieux-être de la collectivité. Qu'est-ce qu'un peuple pauvre ? C'est un peuple dont les individus n'ont ni opulence, ni confort, ni bien-être. D'où il ressort que les unités d'un tout se détruisent elles-mêmes dès qu'elles ne travaillent plus à maintenir ce tout qui les soutient et dont elles forment partie intégrante. La communauté suppose nécessairement la grande loi du travail pour chacun et pour tous, ainsi que la réciprocité des droits et des devoirs entre les hommes. Toutes les intelligences, toutes les consciences et tous les bras qui constituent la pensée, la moralité et la richesse d'un groupe social, doivent s'employer ensemble à fortifier ce groupe, sous peine de mort. Notre espèce est essentiellement sociable.

« Au-dessus de tout, la patrie ! Ah ! ce qu'on a gâché notre éducation nationale ! La patrie est absente de nos écoles. Parce que nous avons manqué de professeurs de patriotisme, nous avons eu une race de fronts penchés portant sur ses épaules cent cinquante ans de colonialisme ramollissant. Les tribus et les harangueurs de Saint-Jean-Baptiste se sont en vain morfondus en clichés rances et en pâmoisons déclamatoires pour nous donner l'illusion d'une patrie aimée, préférée entre toutes et pouvant escompter, au besoin, le sacrifice du cœur et du sang de ses enfants. Leurs outres ont crevé sur des crânes durcis, parce que la petite école n'avait pas ménagé, dans le cerveau des tout jeunes, un lieu saint, un sanctuaire où l'âme se serait agenouillée devant les vénérables reliques du passé et devant l'idée rayonnante de la Patrie.

« Dans mon école, nous ne cessons de dire à nos petits : « Rappelez-vous que vous n'êtes ni des Français ni des Anglais : vous êtes des Canadiens. Vous n'avez qu'une patrie : le Canada. Vous n'avez qu'un seul intérêt national : l'intérêt du Canada. La terre où vous êtes nés et à laquelle vous attachent deux siècles et plus d'hérédité, celle-là doit avoir votre amour de prédilection, un amour qui va jusqu'au sacrifice de la vie. »

« Cependant, nous tenons à conserver la piété filiale pour la France. La fierté de nos origines nous est nécessaire. Il est bon pour nous que la France soit debout ! Elle est encore l'irrésistible fiancée de l'esprit. Un merveilleux souffle d'honneur anime toute son histoire. Elle a sauvé l'Europe, elle a sauvé la Pologne, elle a révélé une fois de plus que le monde a besoin d'elle. Nous, nous sommes le miracle français qui traverse les siècles. Si nous vivons, nous, au milieu de tous les morts de l'Amérique, c'est que nous sommes faits d'une essence supérieure et mieux trempée, dont on fera l'arbre de couche de la civilisation américaine, comme la France est l'arbre de couche de la civilisation européenne. Comme c'est beau, comme c'est clair, comme c'est providentiel ! Deux Frances, parce qu'il y a deux continents à conserver à la beauté, à la culture et au bon sens, parce qu'une seule ne pouvait suffire à la tâche ! »

— Bravo ! s'écrièrent à la fois Félix, gagnés par l'enthousiasme prophétique de Faure.

— Pardonnez-moi ! dit Marcel. Ce sont là des sentiments qui remplissent mon être et qui débordent. Il m'a semblé, en vous parlant, que tout le pays m'écoutait et que je l'enlevais dans ma sincérité. »

À ce moment, on sonna. Monique, la vieille bonne, vint ouvrir. Sur le seuil apparut un gamin de onze ans, rouge, halé, essoufflé. Il eut un moment de frayeur en apercevant, au fond du boudoir, un visage qu'il ne connaissait pas. Puis, se raplombant, il demanda : « Mademoiselle Claire est ici ?

— Qu'y a-t-il, mon petit Paul ? dit Claire en accourant.

— Maman m'a dit de vous dire que c'est le temps de venir, qu'elle est plus mal et qu'elle n'a pu trouver de fille… Moi, je vas passer la journée à Petitmont, chez mon oncle Benjamin. Faut que je lui envoie le médecin.

— C'est bien, mon petit. Je serai chez vous dans dix minutes.

— Merci ! » Il s'en allait, quand Marcel l'appela : « Paul, il y a, ici, un monsieur qui voudrait te parler. » L'enfant approcha, rassuré par le sourire des deux hommes et par une caresse de Claire. « Voici, dit Marcel, un gamin qui vient de terminer son cours primaire. Tu peux le questionner. »

— Tu te nommes Paul ? demanda Félix.

— Oui monsieur, Paul Rioux.

— Que feras-tu, quand tu seras grand ?

— Je serai modeleur comme papa.

— Cela te plaît beaucoup ?

— Oh ! Oui. C'est un beau et utile métier.

— Utile à qui, mon ami ?

— Mais… à moi, à l'industrie, à mon pays. Moi, voyez-vous, faut que je travaille comme tout le monde, que je serve à quelque chose, que je me fasse vivre. Voilà un métier que j'aime et que je puis apprendre facilement : je le choisis et je gagne ma nourriture avec, et je me ramasse de l'argent… pour plus tard. Et puis, il y a, ici, de grandes usines, La Métallurgique de Valmont, qui font du bien à un tas de monde. Il y faut de bons ouvriers pour continuer… Vous voyez bien que mon métier est utile.

— Mais ton pays ? … Tu penses que ton pays a besoin de toi ?

— Certainement, monsieur, il a besoin de moi et des autres : un pays, c'est fait avec des hommes comme moi. J'aide l'industrie, l'industrie aide le pays. Est-ce vrai ?

— Tu es un brave petit gars, dit Félix en l'embrassant.

Mais, ajouta-t-il, où apprends-tu ces choses ?

— Dans un petit livre qui a pour titre : « Catéchisme moral, social et national ». Je le sais sur le bout de mes doigts. L'enfant tourna fièrement sur ses talons et partit.

— Étonnant ! dit Félix, qui le regardait disparaître dans l'entrebâillement de la porte.

— N'est-ce pas ? … Ils sont tous comme ça, nos primaires. Tu as remarqué que Paul Rioux a déjà fait le choix d'une carrière. Sais-tu pourquoi ?

— Évidemment parce qu'il veut continuer son père.

— Pas tout à fait. C'est parce que le cours primaire est une école de métiers obligatoire pour tous. Quand l'enfant est convaincu de la nécessité du travail, nous lui faisons mettre la théorie en pratique. De même que le culte de dieu s'incruste dans les sens, si on peut dire, par des agenouillements répétés et la vision des cérémonies d'église, de même, le culte de l'action se familiarise avec les muscles par le maniement de l'outil.

« Tous les enfants, qu'ils se destinent au droit, à la médecine, aux arts ou aux lettres, ont besoin de se servir de leurs bras : l'adresse leur est indispensable. Si, au cours de leur formation ultérieure, ils étaient détournés de leur rêve par une cruauté imprévue et fréquente de la vie, ils sauraient tout de suite où s'agripper, dans le naufrage de leurs illusions : ils perfectionneraient le métier dont ils connaîtraient les éléments, ils en feraient leur honnête gagne-pain, au lieu d'entrer dans la catégorie des parasites.

— Prétends-tu vraiment, interrompit Félix, compliquer le cours élémentaire d'une école de métiers ?

— Naturellement, nous nous bornons aux rudiments du travail, et cela, pendant au plus cinq heures par semaine. Voici, en résumé, ce que nous enseignons : légers travaux du bois et du fer, découpage, construction, ciselure ; le dessin d'après nature, premières notions des perspectives, de la dimension, de l'équilibre et de l'harmonie ; le modelage, qui procure le sens de l'art et de la précision, et qui a, sur le dessin, l'avantage d'être manuel au premier chef. Et ainsi de suite. C'est naturel, délassant, culture physique et mentale à la fois. »

À ce moment, Claire, prête à sortir, vint prendre congé des deux amis. « Voyez-vous, dit-elle, me voilà garde-malade. Madame Rioux, gentille petite Valmontaise, requiert mes services. Elle va donner le jour à un nouveau sujet de Marcel Faure.

— Je suis sûr, dit Félix, qu'il lui suffit de votre présence pour être préservé de la tache originelle.

— La tache, si tache il y a, répondit Claire, sera mignonne, toute mignonne, un grain de beauté ! Elle sortit à pas légers.

— Cette femme, dit Marcel, a acquis un tel ascendant sur mes ouvriers, qu'il suffit de son nom prononcé pour ramener les récalcitrants à la raison. L'an dernier, un chef d'équipe, mécontent d'un ordre que lui avait enjoint un contremaître, voulut brusquement quitter le service et entraîner avec lui douze de nos meilleurs hommes. Avertie à temps, ma sœur fit irruption au milieu d'eux juste au moment de leur complot. Ils la regardèrent étonnés. Elle leur sourit : « Eh ! bien, qu'y a-t-il ? Bonjour Georges ! Et toi, l'ami Jacques, toujours bon travailleur, toujours joyeux ? Et vous autres… Mais qu'avez-vous ? … Vous me regardez sans rien dire. Ce n'est pas gentil. »

« Décontenancés, les mauvaises têtes avouent, et leur projet se dissout dans un sourire.

« Une autre fois, ce fut plus grave. Trois émissaires d'un syndicat ouvrier s'étaient faufilés dans nos grandes forges. Au bout de quinze jours, ils avaient réussi à gagner la moitié du personnel de cet atelier. Ils se démasquèrent soudain et sommèrent le surintendant de congédier, sous peine de grève, les forgerons non syndiqués. Immédiatement, ce bloc d'insoumis fut mis à la porte. Ceux-ci ne se tinrent pas pour battus. Il s'assemblèrent un soir à la sortie des usines et attendirent les anti-unionistes. Une bataille s'engagea à coups de poings et de bâtons. Le sang coula. Soudain, une légère forme blanche se précipite dans la mêlée. Les bras menaçants se rabattent, les jurons cessent. Amazone charmante et pacifique, Claire vient de leur apparaître. La plupart des nouveaux syndiqués la connaissent et l'aiment : elle a secouru leur femme, instruit ou habillé quelqu'un de leurs enfants ; bien des fois, elle s'est arrêtée devant leur maison, a caressé une tête blonde, prononcé un mot qui console et réconcilie avec la vie. Dès qu'elle est au milieu de la tourbe, la brutalité des physionomies se radoucit. Elle les regarde, fait un geste d'apaisement, et l'ordre se rétablit. Après une minute d'hésitation, l'un des mutinés s'approche d'elle et lui dit :

« Mademoiselle, me pardonnerez-vous ?

— Jamais ! Grand enfant que vous êtes ! » Et, ce disant, elle se jette à son cou et l'embrasse. Toute la troupe applaudit et se disperse en criant : « Vive Claire ! Vive Marcel Faure ! »

« Le soir même, les trois loups du syndicat étaient pourchassés et reconduits à la gare à coups de bottes.

« C'est étonnant comme je l'aime, cette femme ! Je l'aime plus qu'une sœur, et si elle n'était pas ma sœur, elle serait ma femme.

— Elle est d'une telle beauté ! dit Félix. J'ai connu, pendant ma vie d'étudiant, une personne que j'aimais beaucoup et qui mourut prématurément. Cela fut un des grands chagrins de ma vie. Elle était blonde. Chacun de ses traits portait l'empreinte de la vie, une vie débordante, impétueuse, torrentielle, et toute son âme passionnée trépidait dans les lueurs blanches et roses qui lui couraient sous la peau. Claire lui ressemble : le même regard qui sourit et qui nargue sans blesser, la même sensibilité, la même délicatesse, la même *vibratilité* de l'être. Les joues sont élargies par des pommettes à courbure douce, d'une carnation très tendre, et descendent vers un menton étroit et enfantin, qui ferme gaiement le dessin de la gorge. Ajoutez à cela un nez aquilin, des lèvres fines, des cils épais, une lourde chevelure, et vous avez la photographie la plus fidèle de mon ancienne amie.

— À t'entendre parler ainsi, dit Marcel, je pense à un mystère dont je cherche vainement l'explication. Ceci est une confidence que je ne ferais à nul autre. Claire est sous l'impression que je suis une âme froide et inaccessible au sentiment. Sais-tu pourquoi ? Je ne me sens plus la force de l'embrasser, de frôler sa main, de la choyer comme je le faisais, lorsque nous étions à Québec. Je ne m'arrête plus à la regarder dans les yeux… J'ai peur d'une tendresse plus vive, plus entière, plus charnelle…

— Voyons ! Je crois que ces alarmes sont vaines. Les trois quarts de nos maux nous viennent de l'imagination, pas vrai ?

— Cela se peut.

— Mais elle, Claire, comment se fait-il qu'à vingt-six ans ? …

— Elle n'a jamais aimé personne.

— Jamais ! C'est impossible ! Cette femme ne peut pas ne pas avoir aimé. Sa voix, ses gestes, son regard, tout son être, jusqu'à la tournure de son corps, trahissent l'amour. Cela se voit, cela se sent.

— Je n'ai jamais rien remarqué de tel… Tu m'inquiètes, à la fin… Au fait, viens visiter Valmont : tu y verras dix ans de mon histoire écrite dans la pierre et l'acier. »

Ils se dirigèrent d'abord vers le centre du parc situé en face de la maison de Marcel. Ils entrèrent entre une double rangée d'érables dont les branches à dentelure tombante se croisaient au-dessus de l'allée ombreuse. La chaleur y était douce et parfumée. L'air du lac circulait, dans des sentiers de silence, chargé de l'odeur des muguets et des haies de cèdre sombre. Le gazon était plaqué, ici et là, de taches lumineuses, et, de loin, cela ressemblait à de la moire de velours. Deux jolies femmes, cheveux au soleil, promenaient leur babil clair autour des plates-bandes. Le long des bouquets d'aubépines, montaient, lascifs, les calices blancs et humides des liserons des haies. La bermudienne bleue et violette tendait ses pétales aux feuilles basses des arbustes pâmés ; le coquelicot rouge vif, celui dont on a dit qu'il fait songer à des lèvres meurtries par des baisers, montrait ses prunelles ardentes, tandis que les têtes rondes des trèfles blancs frissonnaient sous la bouche des abeilles fouillant dans leurs cheveux d'argent. Comme un bras chargé de perles, un long cercle de muguets encerclait l'étang. Des merles sautillaient dans la vase, autour de l'eau, et les femelles des oiseaux tiraient de longs vermisseaux des gazons mouillés. Au centre, une pluie diamantée chantait et dansait au bout des jets fusant en éventail.

Au bord de ce lac minuscule, où ils s'étaient arrêtés, Marcel désigna à son ami les opulentes maisons qui avoisinaient le parc. Voici la matrice de Valmont, dit-il, en montrant, vers l'ouest, une massive construction en briques blanches. En parlant de ma ville, je pense toujours à une femme forte et saine, au ventre fécond, l'école, où l'enfant se fait du sang et une musculature. J'ai lu quelque part, dans Maupassant, un conte symbolique dont voici la substance :

« Une fille était servante, autrefois, dans une ferme. On ne lui connaissait point d'amoureux, on ne lui soupçonnait point de faiblesse. Elle commit cependant une faute, un soir de récolte, au milieu des gerbes fauchées. Elle se sentit bientôt enceinte et fut torturée de honte et de peur. Pour cacher son malheur, elle se serrait le ventre avec un corset de force, fait de planchettes et de cordes. Plus son flanc s'enflait sous l'effort de l'enfant grandissant, plus elle serrait l'instrument de torture. De la sorte, elle estropia le petit être étreint par l'affreuse machine ; elle le comprima, le déforma, en fît un monstre. Son crâne pressé s'allongea, jaillit en pointe, avec deux gros yeux en dehors, tout sortis du front. Les membres poussèrent *tortus* comme des bois de vigne, s'allongèrent démesurément, terminés par des doigts pareils à des pattes d'araignée. Le torse demeura tout petit et rond comme une noix… »

« Telle est l'histoire de « la mère aux monstres ». Il peut arriver, dans les meilleures civilisations, que l'école ait un corset de force, c'est-à-dire, que l'enseignement y soit tellement restreint, tellement comprimé, que de très bons fœtus y soient déformés. Ce que je veux, moi, c'est la création d'institutions assez larges, où tous les goûts, toutes les aptitudes, tous les tempéraments se développent avec ordre et régularité, sans doute, mais aussi sans entraves. Ce n'est pas tout de mettre un *solage* et un toit à l'édifice scolaire : il faut en faire le corps de façon que le tout forme un bloc solide et harmonieux, sans solution de continuité.

— Je me demande, dit Félix en riant, si Maupassant a jamais entrevu une application si ingénieuse et… si élevée de la femme aux monstres.

— Bah ! Les artistes sont très souvent des inconscients de génie. Ils s'agitent et l'inspiration les mène, dirait Bossuet, de nos jours.

— Cela vaut mieux que d'essayer à brider l'inspiration, qui est un cheval sauvage ne comprenant ni hue ni dia… Mais je vois que nous faisons de l'esprit… Nous en sommes à la matrice intellectuelle. Il en sort, dis-tu, des industriels, des commerçants, des hommes à tout faire.

— J'y reviens. Je te disais, tout à l'heure, que le cours primaire, vers la cinquième année, se divisait en trois branches, comme suit : cours primaire supérieur industriel, cours primaire supérieur commercial, cours primaire supérieur général. Valmont reçoit la vie, le mouvement et la nourriture de ses industries. Que donnera-t-elle en retour à celles-ci ? Des hommes. Ces hommes, nous les formons à l'école, par un pré-apprentissage sérieux qui dure trois à quatre ans. Au début, l'enfant acquiert une connaissance générale des divers métiers de la société ouvrière. Il finit par prendre conscience de ses goûts et de ses aptitudes : il fixe alors son choix. C'est ainsi que nous formons scientifiquement, par la théorie et la pratique, des mouleurs, des fondeurs, des modeleurs, des lamineurs, des forgerons, des outilleurs, des mécaniciens, des chimistes. À la fin de leur premier stage, les enfants utilisables sont mis à l'épreuve dans nos ateliers. C'est alors que le talent s'affirme. Au bout d'un an ou deux, ces jeunes sont des ouvriers accomplis : au lieu d'être de braillards nourrissons de l'industrie, ils en sont les mâles agents de fécondation.

« Plusieurs d'entre eux se distinguent par leur méthode et leur génie inventif : ils seront nos chefs d'ateliers. Nous les entourons d'une sollicitude particulière. Chacun de nos services de production est une ruche. Une colonie d'abeilles est formée de trois éléments : les ouvrières, qui font le miel, les faux-bourdons, qui mangent le miel sans le faire, la reine, qui est l'âme de l'essaim en même temps que l'unique mère. Sais-tu comment on forme une reine ? Elle est d'abord une larve vulgaire, comme toutes les autres. Guidées par l'instinct de l'ordre et de l'autorité, les ouvrières la choisissent entre mille pour en faire leur souveraine ; recueillant, parmi les fleurs belles et saines, le nectar le plus doux et le pollen le plus pur, elles les lui apportent et la nourrissent avec une sollicitude et un raffinement qu'ignorent même les filles de nos rois. Pour assurer la robustesse et la fécondité de son corps, elles allongent sa cellule royale afin qu'elle se développe sans entraves. Par un beau soir d'été, alors que les trèfles sentent bon et que les bruits du jour s'évaporent vers le crépuscule, la reine, par un chant très doux, semblable au cri lointain de la cigale, annonce qu'elle va sortir de l'alvéole. Elle est avide de déployer ses ailes diaphanes et de montrer son corsage bardé d'écailles d'or. Bientôt, sa cellule éclate, et elle resplendit dans la miellée pleine d'espoir de vie.

« C'est ainsi que nous formons nos chefs. Nous les alimentons d'une nourriture spéciale. Si, après avoir passé par l'usine, ils ont fait preuve de capacités transcendantes, nous les envoyons dans les grands laboratoires scientifiques de l'université, puis, nous leur faisons voir les principaux foyers d'action industrielle du continent. « Quiconque a beaucoup vu, dit le proverbe, peut avoir beaucoup retenu. » Quand ils rentrent chez nous, ils sont des créateurs, et nous mettons entre leurs mains l'avenir de Valmont.

« C'est ainsi, mon ami, que j'entends éterniser mon œuvre. L'égoïsme, mobile de la plupart des entreprises n'entre pour rien dans mes conceptions ; je travaille pour ceux qui vivront quand je ne serai plus rien.

« Nous commençons à peine l'exécution de ce programme, puisque nous n'avons que dix ans d'existence ; mais l'élan en est si sûr et si droit que le doute n'est plus possible.

« Le cours primaire supérieur commercial n'est que la réplique du précédent, dans un domaine différent. Il devra donner au pays ses hommes d'affaires, c'est-à-dire, ses meilleurs *stratégistes*. Quelle sûreté de coup d'œil leur est nécessaire ! Quelle science des fluctuations financières ! Quelle finesse pour déjouer la concurrence ! Il leur faut une psychologie profonde et vive, et une ténacité qui n'a d'égale que la serre de l'aigle enlevant sa proie. L'homme d'affaires n'est ni un commis, ni un comptable, ni un vendeur, mais bien un tacticien et un diplomate de premier ordre. »

Félix écoutait en silence, l'âme galvanisée par l'immense battement d'ailes de ce génie.

« Tu me demanderas, continuait Marcel, ce que j'entends par cours supérieur général ? Il est donné aux enfants qui ne se destinent pas aux carrières pratiques ; on y forme les professionnels de l'avenir. À la sortie de notre école, les élèves de ce cours entrent dans les collèges classiques, où ils approfondissent la littérature et la philosophie. Âmes dirigeantes de demain, ils formeront notre aristocratie intellectuelle, qui nous est si nécessaire !

« Où sont nos penseurs, nos philosophes, nos naturalistes, nos sociologues, nos moralistes, nos scientistes ? Y a-t-il beaucoup de nos compatriotes qui aient pensé autrement que par les autres ? Y a-t-il un seul de nos compilateurs de manuels qui ait surpassé le talent d'imitation de l'oiseau de Robinson ? Y a-t-il un seul de nos vulgarisateurs qui ait égalé le conducteur de son du phonographe Victor ?

« Et nos hommes de lettres ? Pas un seul de nos écrivains n'a encore fait tressaillir l'âme des civilisés. Nos génies, étouffés par le *struggle for life*, ont donné des airs de guimbarde au lieu de sonneries de clairons. Nos imprimeries ont été longtemps noyées dans le mugissement de nos vaches, le hennissement de nos vieux chevaux, la rentrée des sarrasins canadiens. Vingt-cinq ans durant, nous avons fait de la *folkloromanie* comme d'autres font de la neurasthénie. Qui a senti l'âme de la race ? Qui l'a saisie dans toute sa grandeur sauvage ? Qui l'a exprimée ?

« Pourquoi avons-nous ainsi raté les lettres canadiennes ? Parce que nous avons oublié notre petit catéchisme.

« L'homme est un être composé d'un corps et d'une âme. » L'âme qui s'éveille à la vie doit d'abord subir une loi de chair et d'os, et c'est pourquoi il est nécessaire de cultiver le corps de l'enfant avant son esprit. Alimenté au sein maternel, il se fait du sang et des muscles, et, en fortifiant la matière, il prépare la vigueur de l'esprit. « Manger avant de penser et marcher avant de parler », telle est l'évolution naturelle des peuples. Une race nouvelle-née doit d'abord se préoccuper d'avoir des biceps résistants et de la matière grise réfractaire au ramollissement. « Nous possédons à peine les éléments même de la vie matérielle, disait naguère l'un de nos chroniqueurs. Une foule de choses qui nous seraient d'un rapport aisé et même très lucratives, sont laissées de côté, faute de moyens et de population. Aussi, les lettres ne peuvent-elles devenir une carrière que dans les pays de civilisation très avancée, où les ressources du sol et de l'industrie, exploitées jusqu'à leur dernière limite, donnent de l'aisance à des centaines de milliers d'hommes et les obligent à avoir une certaine culture pour être au niveau de ce qui les entoure ; où enfin l'éducation générale, répandue sur une foule d'objets, dans les sciences et dans les arts, crée un besoin, non seulement d'activité, mais aussi de jouissance intellectuelle, qui offre aux lettres, pour ainsi dire, une carrière toute tracée et comme nécessaire. »

Tout en causant, les deux amis s'étaient éloignés du centre du parc, vers un immeuble de pierre dont la façade était ornée de colonnes doriques. Par ses lignes harmonieuses et sobres, la gravité de son style, il semblait abriter, sous sa large coupole, toute la pensée valmontaise.

— La bibliothèque ! indiqua Marcel. Nous y venons tous pour y apprendre à penser, à aimer et à souffrir. C'est ici que l'âme de ce peuple avide de vivre toute sa vie se délecte et s'agrandit ; c'est ici, dans le recueillement de ces pierres silencieuses, entre ces murs couverts de livres rangés comme pour la parade, devant ces volumes dont les feuillets sentent bon le papier vieilli, palpitant de tout le passé de l'humanité, qu'on va trouver l'idée et la sensation qu'il nous faut, le frôlement du génie, ce baiser de l'esprit, plus troublant et plus ineffaçable que les baisers de la chair ; c'est ici que nous prenons conscience de ce que nous sommes, de ce que nous devons être, de ce que nous pouvons être, que la vie a un sens et une valeur, que nos cerveaux sont grands comme un monde où il y a des firmaments pleins d'étoiles, que toutes les clartés qui ont lui et qui luisent encore, que tous les frémissements de jouissance, de douleur et d'enthousiasme, que les fièvres qui ont brûlé les sociétés, que toutes les craintes qui ont donné la chair de poule à l'humanité, que toutes les amours et les voluptés, les beautés et les hideurs, les chutes des âmes ou les envolées vertigineuses, les chants, les harmonies, les cris, les plaintes et les colères, que les passions, les fiertés et les ambitions, les pensées et les inspirations des morts, encore vivantes et rouges de sang clair, que tout cela, imbibé par notre cervelle où s'éponge l'encre des caractères magiques, devient nous-mêmes, nous inonde, nous pénètre, multiplie notre être, le répand partout comme un dieu, accroît sa puissance de voir, de comprendre, d'aimer le fait universel, grand, beau, cyclopéen !

« Un peuple maintenu dans sa brutalité est un danger pour l'ordre social. Il faut l'affiner par le livre. La culture adoucit les mœurs à l'instar de la musique. Par les idées qu'il fournit et par les sentiments qu'il provoque, l'écrit rend la raison plus droite et le cœur plus délicat.

« À Valmont, tout le monde lit. On s'initie à l'art, à la littérature, à l'histoire, à la science. Nous avons une jeunesse capable de discerner le soleil d'un bolide et la lune d'une étoile. »

Marcel et Félix s'avançaient maintenant vers un édifice au front duquel s'étalaient en lettres noires : *L'Élite*.

— Tiens ! dit Félix, je suis heureux de voir votre « Élite ». Ce quotidien mérite son immense popularité. Vous avez l'honneur d'avoir replâtré une mentalité lézardée par vingt-cinq années d'un journalisme intellectuellement ruineux, et vous avez dégoûté soixante mille lecteurs des barnums et des caméléons.

— Le journal a fait beaucoup de bien à ma famille ouvrière. Tous mes employés sont contents de s'abonner à *L'Élite ;* c'est presqu'une des conditions de leur engagement. Pour maintenir mon œuvre, j'ai compris, dès le début, la nécessité d'un organe de ralliement et de bonne entente. Nos travailleurs s'inspirent d'une seule et même doctrine sociale, principe d'union et de concorde. Chaque jour, des articles leur sont consacrés, qui leur rappellent leurs devoirs autant que leurs droits, les attachent à l'entreprise à laquelle ils collaborent, en fait des amis du capital qui les emploie et les sustente. »

Après une courte visite aux bureaux de la rédaction, les deux amis obliquèrent vers le nord, par une rue commerciale conduisant au sommet de la colline qui domine le fleuve. Ils traversent une kyrielle d'épiceries, de charcuteries, de magasins de bijoux, de porcelaine, de bimbeloterie, de meublerie et de merceries, de cafés d'où s'exhale un arôme appétissant, de restaurants et d'hôtelleries, toutes les manifestations de l'activité marchande. Bientôt, un immeuble gigantesque attire la vue de Félix. Sur la façade, il lit : L'UNIVERSEL.

— Voici, dit Marcel, le plus grand magasin à rayons de la région du bas-Québec. J'ai fait réfléchir dans le commerce l'image de mon industrie. Grâce à une réclame habile, nous avons gagné toute la clientèle de la rive sud du Saint- Laurent, jusqu'en Gaspésie et en Nouvelle-Écosse. Nous avons organisé un service de commandes par la malle, et, par la promptitude de nos livraisons, nous avons atténué la fascination des encyclopédiques catalogues de Chicago, Détroit et même Toronto. Garder chez nous l'argent de chez nous ! Telle doit être la devise du commerce canadien-français.

En s'éloignant de L'UNIVERSEL, ils avaient gravi la colline au sommet de laquelle s'élevait une vaste église en pierre de taille. De cette hauteur, le regard plonge sur le Saint-Laurent parsemé de carapaces d'îles. Au nord, les Laurentides hérissent leurs rotondités bleues et sombres. Grands monstres allongés au bord du fleuve, elles présentent aux nuages potelés de lait leurs mamelles d'azur. Sur l'eau verte, glissent des goélettes aux voiles déployées et bombées comme des jabots de cérémonie.

— Le site de votre église est bien choisi, dit Félix. Les endroits où l'on croit et où l'on pense bien sont ceux, où l'on voit beau.

— Le religion, forme la plus haute de l'idéal humain, doit être forte en beauté. Si elle n'est pas intégralement esthétique, elle s'étiole et meurt, car elle ne répond plus à l'impérieux besoin du cœur. Qu'est-ce que le culte divin ? C'est le plus ardent, le plus sublime appel de l'humanité à la jouissance. Tous, nous sommes plus ou moins assoiffés d'harmonie, de couleurs, de lumière, de pureté de lignes, de contours sans heurts et de profils de médailles. La joie de vivre intensément par la chair et l'esprit, est-ce que la religion offre autre chose à espérer ? La vision de dieu, de la vierge et des splendeurs célestes, le ravissement des âmes dans le sein de la Beauté Infinie, la résurrection des corps spiritualisés, c'est cela, rien que cela qui tient la foi. Le culte, comme la littérature et la sculpture, a un style.

« Nous avons tenu compte de ce facteur puissant, la beauté, pour bonifier nos hommes : nous avons embelli non seulement leur église, mais aussi leur foyer. Tu viens de voir le Valmont commercial : allons voir le Valmont-jardin. »

Ils obliquèrent à l'ouest, en contournant l'église, puis, après une minute de marche, se trouvèrent en pleine féerie. Une rue large et droite allait déboucher vers la rivière. Deux rangées d'érables bordaient la chaussée et semblaient marcher à la queue leu leu, comme des pensionnaires à la promenade. Les trottoirs couraient le long des parterres en fleurs et des haies taillées à la serpe. Les maisons en briques rouges flottaient sur des sourires. De petites allées blanches, où chatoyaient des cristaux de sable, conduisaient aux porches embaumés de géraniums. Sur les galeries, des vierges, le cou dégagé, la nuque baignée de soleil, promenaient la caresse de leur regard sur les fleurs. Dans les cours, les jardins étaient déjà tout verts, et des femmes jeunes, le buste moulé par le tablier bleu, travaillaient la bonne terre en chantant de vieux refrains.

— Tous les gens qui habitent ici, dit Marcel, sont mi-bourgeois et mi-ouvriers. Ils sont intelligents, cultivés, adroits et fiers. C'est ici que se forme « l'aristocratie recrutée » dont parlait un romancier français.

Marcel et Félix reviennent maintenant vers le fond du val, où s'étendent les grandes usines couvrant une étendue de cent acres. « Nous allons visiter les ateliers », dit Faure.

Voici les fonderies : des coulées de métal changé en feu limpide et lumineux ; des amas de gueuses et de rebuts ; un halètement de flammes soufflant en tempête au fond des fourneaux, comme un élément de vengeance, esprit des foudres mystérieuses emprisonnées dans des corps rugueux de glaise, de terre cuite et de brique à feu. Du feu, du feu, du feu ! C'est ici son lieu de triomphe et de domination. Il happe les gueuses dans son gosier ardent, où elles se tordent comme des bêtes informes, puis s'éclairent, se transforment, passent du rouge sombre à l'écarlate, de l'écarlate au blanc brillant. Évanouissement dans la fusion définitive, identification au dieu-feu.

On décharge un four Martin. Une grue puissante, mue par l'électricité et roulant sur des rails aériens, transporte une énorme poche de métal près d'une ouverture d'où vont jaillir des torrents de flammes. Le flot descend, rapide et pesant, au fond du réceptacle qui gémit sous l'horrifique caresse de cette pluie d'enfer. Va-t-il crever sous la rugissante pression de cinquante mille livres ? Non. Le métal est bien vaincu : sa masse énorme, on l'agite au- dessus du sol avec autant de facilité qu'un jouet porté par la main d'un enfant. Il s'écoule maintenant dans les moules, où il finit par s'éteindre, se calmer, se solidifier. Des pièces de mille variétés, de mille dimensions naissent de ces baisers rugueux.

Les deux amis passent dans les laminoirs. Ils s'arrêtent au centre. Une grande fournaise reçoit l'acier que l'on y chauffe à blanc. Bientôt, une porte s'ouvre, un lingot tombe sur une suite de rouleaux qui le bousculent jusqu'au premier cylindre. Par une série de passes, le métal s'allonge, s'allonge toujours, selon le besoin, devient un immense serpent rouge ondulant sur des tables d'acier. Ce travail est rapide et se fait dans un silence mécanique qui donne l'effroi.

On va ainsi d'atelier en atelier, de division en division. Partout, le dernier cri de la science. Ici, c'est la force motrice fournissant le fluide vivant qui va parcourir les veines ignées de l'usine, animer machines et moteurs d'une activité titanesque ; là, ce sont les forges sillonnées d'étincelles traversant l'air comme une pluie de bolides, résonnantes de la sonnerie des gigantesques enclumes et de la danse des marteaux-pilons ; là encore, c'est l'atelier mécanique général, où l'on polit et où l'on usine les pièces de montage, domaine de la précision et de l'intellectualité ouvrière, où se constituent un à un, les membres à la fois durs et souples de la merveilleuse bête moderne, créée par l'homme, la machine.

À mesure que l'on avance, la matière s'adoucit, précise ses formes, s'idéalise sous mille transformations géniales. Frappante miniature de la création des mondes telle que racontée par les livres bibliques ! L'univers n'était qu'une masse informe. Le souffle de Dieu, souffle de feu, qui se promenait sur les eaux, inspira d'abord la vie végétative aux éléments inféconds. Puis, des monstres imparfaits, à peine forgés sur l'enclume, agitèrent sur les continents humides et tropicaux, leurs membres *éléphantiques* et leurs mâchoires d'hippopotames. Les terres se dessinèrent davantage, les fleurs fleurirent, les fruits mûrirent, les oiseaux et les bêtes s'embellirent. Leurs innombrables variétés couvrirent la terre. Tout cela chantait, criait, beuglait, geignait, espérait, jouissait, exultait.

Cette pensée de la création était naturellement éveillée, en face des admirables enfants du génie mécanique : la charrue qui entrera dans les chairs du sol frémissant pour préparer la glèbe à toutes les maternités ; les semoirs qui égrèneront la vie sur les sillons fumeux : la herse qui donnera aux germes la terre douce et protectrice ; la faucheuse qui portera son verbe cliquetant et tranchant à travers l'odeur des foins ; les moteurs qui feront grincer les scies mordantes et grogner les batteuses ; bref combien d'autres êtres ayant une âme de fer et dont l'humanité ne saurait se passer.

« Tu vois là, disait Marcel, la matière brute transformée par le génie de nos ingénieurs et de nos polytechniciens, ouvrée par des ouvriers habiles et entraînés, rendue apte à la résistance contre les influences étrangères qui nous humilient. Ces instruments que nous avons forgés et usinés pour l'exploitation de nos énergies hydrauliques et de nos riches forêts, ces accessoires de voirie et d'entreprises publiques, ces leviers, grues, turbines, haches, massues, crochets, enclumes, ces installations de scieries et de pulperies, nous les importions tous, ces produits que Valmont répand aujourd'hui d'un océan à l'autre. »

Félix songeait en lui-même : Dès l'enfance, on ne nous enseigne guère, en histoire, que l'admiration des démolisseurs d'empire et des destructeurs des industries humaines. Les conquêtes économiques, faites pour la race et par la race sont peut-être celles auxquelles il faut attacher le plus de prix.

Comme ils quittaient les usines, Claire, qui les attendait depuis une heure, se joignit à eux. « Eh ! bien, dit-elle, regretterez-vous d'être venu à Valmont ? »

— Un voyage à Paris ne m'aurait pas plus intéressé. Marcel est un grand homme, et vous, parce que vous êtes son lieutenant, vous êtes son animatrice.

— Vous me flattez ! Je ne suis que l'ombre minuscule de mon grand frère.

— Dans toutes les œuvres importantes de l'humanité, bonnes ou mauvaises, on dit : « Cherchez la femme ! » Marcel répète souvent que « l'homme est composé d'un corps et d'une âme. » C'est incomplet. Il faut dire : « ... d'un corps, d'une âme et d'une femme. »

## LES BOULEDOGUES

La salle des glaces, chez Marcel, donnait sur le couchant. On n'y vaquait qu'aux jours d'été ; chaque soir, on y buvait du bon vieux vin rouge et du crépuscule rose. On eût dit un large pavillon de cristal, avec ses panneaux de verre découpé où les rayons se décomposaient en couleurs multiples sur des angles prismatiques. Il faisait bon y reposer. Quelques chaises rustiques, des berceuses, des tables en rotin blanc s'étalaient sur un tapis oriental à fond vert. Des tentures de velours descendaient de chaque côté des fenêtres. Au centre, on avait placé une table de chêne sur laquelle on servait le repas du soir. Le jour tombait. Marcel, Félix et Claire causaient dans cette féerie de lumière, en vidant à petites gorgées des coupes de champagne. Le soleil baignait le visage et la gorge de la jeune fille et tombait voluptueusement sur le mauve de sa robe. Son bras nu avait une rondeur délicate et souple, avec un petit poignet qui semblait ouvré par un artiste, et, quand elle portait son verre à la bouche, elle ressemblait à Greuze envoyant un baiser à la vie. Elle avait des flammes fauves plein les cheveux et ses cils, vus à la clarté crépusculaire, brillaient comme des tissus d'or. Un parfum à peine perceptible montait de sa chair. Marcel la regardait avec une tendresse apaisée. Félix, les observant, se rappelait la confidence de son ami, et, pour la première fois, il fut frappé de la complète dissemblance physique de ces deux êtres. Dans une même famille, les frères et les sœurs, quelle que soit leur disparité de traits et de tempéraments, ont des signes distinctifs et communs qui trahissent leur étroite consanguinité. Leur visage a des reflets qui sont ceux de vies portées dans le même sein. Un bon observateur ne s'y trompe jamais.

En face de ses hôtes, la physionomie de Félix était déroutée ; mais il ne chercha pas à s'expliquer le phénomène qu'il constatait et auquel il n'attachait aucune importance. Seulement, il trouva, dans la complète dissemblance de Claire et de Marcel le mot de l'énigme : ils n'ont ni une même chair, ni un même sang, ni une même âme, il est donc possible que cet homme ait un attrait sexuel pour cette femme.

Par les baies entr'ouvertes, le couchant mauve entrait avec des bouffées de parfums. Toutes les fleurs du jardin étalaient sous les yeux des convives, des gammes de couleurs douces, et ils recevaient sur leurs paupières, mêlés à des reflets lourds de rêves délicieusement mélancoliques, les frôlements très purs des nuances florales. Rayons rouges, bleus, blancs, violets et dorés se fondaient en harmonie, musique faite pour les yeux, demi-tons subtils que le regard perçoit et que l'ouïe ne saurait saisir. Les couleurs chantent. On dit d'un ton qu'il est criard ; il est parfois une mélodie. Devant un coucher de soleil qui tombe sur des fleurs, l'être entier est rempli de murmures inédits.

La causerie, d'abord coupée de longs silences, prenait maintenant la tournure d'une confidence. « Ce soir, disait Félix, en humant l'arôme du jardin et en nous imprégnant de notre bonheur, ne vous semble-t-il pas que la vie vaut la peine d'être vécue ? Mais vivre, c'est aimer, partager avec deux yeux les visions qui émeuvent, avec deux chairs et deux cœurs les frémissements des êtres et des choses qui nous entourent et dont l'existence seule est pour nous une caresse surhumaine... Ce qui m'étonne, mon vieux Marcel, c'est que tes trente-cinq ans sonnés n'aient pas fait surgir en toi le petit démon, c'est que tu n'aies pas cherché la femme qui sera tout pour toi et qui t'est nécessaire. »

— J'y ai songé... mais si peu, si peu... La cause que j'ai épousée, il y aura bientôt dix ans, m'a pris si intégralement que je suis sous l'impression que je n'ai pas le droit de détourner ma pensée de son cours.

— Pourtant, ...il n'est pas vrai qu'on épouse une œuvre... L'idée, même si elle est matérialisée, ne donne pas à l'homme la chaleur de celle qui, en chair et en os, nous étreint. Il vient toujours un moment, dans l'existence, où le visage d'un être aimé se cristallise dans la pensée. On est frappé de son effigie à la fois dans le corps et dans l'âme, on est pris du désir d'absorber dans ses veines le fluide des regards brûlants ; on a soif de meurtrir des lèvres, de se noyer la face dans une chevelure qui sent bon, de se sentir vivre d'une même vie avec l'autre, le cœur battant au rythme des mêmes espoirs. Aucune œuvre ne saurait remplacer cela.

— Qui sait, dit Claire, s'il ne parlait pas de nous, le poète qui a dit :

> *Pour elle, quoique dieu l'ait faite douce et tendre,*
> *Elle va son chemin, distraite et sans entendre*
> *Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.*

— Comme c'est charmant de vous entendre dire des vers ! ... Mais vous ne serez pas toujours distraite, je ne le crois pas. Un jour viendra...

— Tenez ! Monsieur Félix, si je ne voulais pas badiner, je vous dirais des choses qui vous surprendraient. Parce que vous êtes psychologue, êtes-vous bien certain d'être au courant de tous les états d'âme ? Vous parlez de l'amour comme d'un sentiment très doux qui comble la vie de deux êtres ; mais il en est qui gardent dans leur cœur des secrets cruels qui leur font mal. Rentrer dans sa gorge des mots bouillants qu'on voudrait dire et qu'on ne dit pas parce qu'on n'en a ni le droit ni le courage, n'est-ce pas avaler du plomb fondu qui rôtit les chairs et qu'on ne peut plus vomir ? Combien ne paraissent pas aimer qui sont consumés par un aveu ardent qu'ils ne se résignent pas à crier de peur de détruire le reste d'illusions qui fait pardonner à la vie ce qu'elle a de méchant et d'inexorable.

Voir le bonheur tout près, à la portée de la bouche, et ne pouvoir y toucher du bout des lèvres, quoi de plus angoissant, de plus tantale ?

— Oh ! Mademoiselle, dit Félix, si je ne vous avais toujours vue rayonnante de gaîté, je croirais que vous parlez de vous-même, de votre secret, mais...

— Ne cherchez pas : je veux éprouver votre psychologie, simplement. Quant à moi, je suis la petite Claire qui a toujours dédaigné l'amour et qui l'attend avec ferveur.

Claire avait rougi. Il lui sembla, à ce moment, que son secret, la plus douloureuse de sa vie, criait la vérité malgré elle. Elle aimait Marcel, et, à cette heure, elle savourait la tristesse résignée du vers de Félix Arvers :

> *Mon âme a son secret, ma vie a son mystère...*

— Tu te rappelles, dit Félix à Marcel, l'existence gaie que nous menions à Québec, au début de notre carrière. Parmi les femmes que nous avons fréquentées, il en est, ce me semble, que tu as aimées un peu et dont le souvenir t'est resté plus vivant.

— Aucune, crois-moi. La seule qui surnage parmi toutes les idoles détruites, n'a tenu qu'une heure de ma vie, une heure... et combien lointaine... effacée ! ... »

Claire pâlît. Un nom, celui précisément qu'elle redoutait, est venu à sa mémoire : « Germaine Mondore ! Il l'aime encore ! » Elle va sangloter. Pour cacher son émotion, elle s'efforce de sourire ; mais des jets amers montent dans ses yeux. Elle devient nerveuse, elle va éclater. Alors, elle est prise d'un rire bruyant, saccadé, ce rire qui n'est qu'un sanglot déguisé qui martèle la poitrine. Néanmoins, elle se domine et invente un mensonge pour ne pas trahir la cause de sa nervosité.

— Vous allez me trouver bizarre, dit-elle. Pardonnez-moi ! ... Un souvenir ridicule... Aujourd'hui, après que la femme Rioux eût mis une fillette au monde, elle se fit montrer l'enfant frais lavée et enveloppée de dentelles. Elle m'a regardée avec inquiétude : « Elle vous ressemble ? »

— Vous trouvez ! ... Vous savez bien qu'elle sera mieux que moi.

Dites donc qu'elle vous ressemble ! Depuis des mois, je vous regarde, j'étudie votre teint, votre démarche, votre taille, votre chevelure... Mais vous voyez bien qu'elle vous ressemble.

— En effet, je crois qu'elle me ressemble, lui répondis-je. Et la petite vagissait dans mes bras, bouffie, exécutant mille grimaces... Un petit monstre en boule de chair rose.

Bientôt, Marcel emmena son ami dans le chemin éclairé qui conduit à la rivière. Ils marchaient entre une double rangée de peupliers. « Tu me demandes, disait Faure, continuant une conversation, comment une âme d'artiste peut se complaire au terre à terre de la vie industrielle. Il est vrai que j'y ai éprouvé du dégoût et de l'amertume ; mais si tu savais combien de joie procure une conception matérialisée et un idéal accompli ! Il fait bon sentir palpiter dans sa main l'avenir d'un pays. Chaque année, nous vendons pour quinze millions de produits. Avant la fondation de notre industrie, où allaient ces millions ?

« Ceux qui, naguère, composaient l'organisation de vente de nos puissants voisins étaient des compatriotes. Pendant plus de vingt ans, ils avaient été dressés à l'humiliante besogne d'exécuteurs de l'exil de nos capitaux. Je n'ai eu qu'un mot à leur dire pour les conquérir. Je reprenais du coup les places perdues. Une lutte sans merci commença. Tu connais la phrase sacramentelle de l'âme saxonne : *What we have we hold ! / Ce que nous avons, nous ne le lâchons pas...* c'est-à-dire, nous ne lâchons pas la proie parce que nous avons une gueule de bouledogue et que le sang qui dégoutte de nos babines féroces provient de la blessure où s'enfonce des crocs tenaces comme des pièges à ours.

« Nous ne lâchons pas ! car nous avons la manie brutale de vouloir posséder tout, hommes, bêtes et choses, et, ne trouvant pas en notre for intérieur, ni dans notre cœur ni dans notre intelligence, de quoi être satisfaits de nous-mêmes, nous prenons notre revanche en happant avec fureur tout ce qui excite nos convoitises et peut satisfaire notre monstrueuse animalité.

« Nous ne lâchons pas ! » Notre caractère distinctif est de tirer à nous la force matérielle, suprême compensation des énergies spirituelles qui nous manquent ; nous avons l'orgueil de la matière, plus vil que celui de Satan qui avait péché par l'orgueil de l'esprit.

« Nous ne lâchons pas ! » Au contraire ! Chaque jour, nous agrandissons davantage nos mâchoires tragiques sur les îles et les continents, nous dérobons aux nations leurs espoirs et leurs fiertés, nous remplissons des dépouilles de nos ennemis... et de nos amis, notre ventre insatiable ; nous bavons avec impudence sur le parchemin sacré qui porte la parole donnée, nous faisons fi de l'honneur uniquement pour prouver aux peuple que l'idéal est un vain mot, comme le droit, comme la justice, et que l'intérêt, servi par la force, fait une bouchée de toutes les noblesses, de toutes les honnêtetés.

« Nous ne sommes pas propres. Nous ne craignons pas les contacts sordides : nos quatre pattes, nous les enfonçons dans des couloirs d'égout jusqu'aux dépotoirs des amitiés compromettantes, et nous avons éprouvé l'atroce volupté d'augmenter nos acquisitions au prix de la trahison de nos amis, du mépris de nos convictions, du déchirement de nos traités, de la saignée de ceux qui nous auraient donné un baiser d'amour si nous avions su leur être fidèles.

« *What we have we hold !* » Abominable devise !

« Malgré tout, nous avons droit à la reconnaissance de l'humanité. Dans les pays vierges, d'autres nous avaient précédés : ils portaient de grands flambeaux et ils allumaient dans les cœurs sauvages la flamme pourpre d'un idéal sauveur. Ils allaient de fleuve en fleuve, de plaine en plaine, avec des paroles gonflées de lumière, faisant pâlir la barbarie devant l'apparition de mystères insondables comme l'abîme et purs comme l'air des montagnes. Ils faisaient l'œuvre de la latinité. Nous sommes venus après eux partout, et là où le sol portait l'empreinte de leurs pieds précurseurs, nous avons trouvé une foi, des espoirs impérissables, des ferveurs saintes, c'est-à-dire les fleurs les plus liliales de la civilisation. Nous nous avons semé à notre tour dans ce sol défriché par d'autres, que nous tenions maintenant et que nous ne voulions plus lâcher ; nous y avons semé le bien-être ; nous avons fait jouir du progrès des mondes de ténèbres et de douleur ; nous les avons forcés à devenir meilleurs et plus heureux par le travail industriel et par l'échange commercial.

« Et la pensée ! On dit que nous ne pensons pas. C'est inexact : nous pensons moins large et moins beau, mais plus profond et plus loin. Nous avons cette supériorité de voir un but aux antipodes et de marcher jusqu'à lui. À côté de nous, les autres ne sont que des lâcheurs et des abouliques. Nous avons la froideur des patiences éternelles. La grandeur britannique est là.

« *What we have we hold !* » Honni soit qui mal y pense.

— Un jour, la gueule du bouledogue s'est fermée sur mes chairs. Au début, je commis l'erreur de confier mes intérêts à une grande institution financière anglo-saxonne. Moyennant garanties substantielles, celle-ci m'avait consenti un prêt de six millions de dollars. Le gérant m'avait dit avec un sourire engageant : « Votre race a un grand crédit d'honnêteté.

Nous vous laissons puiser dans nos coffres-forts. » J'étais heureux de rencontrer tant de bonne volonté ; mais je me gardai bien de lui laisser soupçonner l'ampleur de notre programme industriel.

« Trois années se passèrent. Notre entreprise devenait colossale. Nous attirions la clientèle canadienne comme l'aimant attire le fer. Les firmes étrangères, impuissantes à aiguiller de nouveau nos épargnes vers leurs caisses, jugèrent qu'il n'y avait qu'un moyen de rester fidèles à la devise : « *What we have we hold !* » Elles résolurent de nous supprimer. Industriels anglais et américains se réunirent au nombre de vingt, dans le salon de la banque qui m'avait prêté six millions au nom de l'honnêteté de ma race.

« Ce fut une séance mémorable. Les rois de la finance, du commerce et de l'industrie y étaient : McNamee, courtier en débentures et bailleur de fonds des grandes aciéries de l'Amérique du Nord ; Wilkinson, directeur et exploiteur de mines de fer, aux États-Unis ; Nathan, propriétaire des trois plus puissantes industries métallurgiques du continent ; Arbour, gérant général de deux grandes succursales de fabriques américaines établies au Canada ; Malvalet, enrichi dans le commerce d'importation d'outillages de voirie et de machines agricoles ; enfin, Benson, le gérant de la banque qui m'avait fait l'insigne honneur d'un crédit. Ils faisaient cercle autour d'une table de noyer couverte d'un lourd tapis rouge. Enfoncés dans des fauteuils capitonnés, ils fumaient comme des cheminées, faisant tire-bouchonner des bouffées superbes autour d'un beau lustre de cristal dont les cloches ciselées se diamantaient sous la lumière. Des panneaux peints ornaient les murs. Sur un pan, l'artiste avait fait un grand lion couché parmi les bambous et regardant le monde avec une fierté dédaigneuse ; de l'autre côté, en face, une vue panoramique : Londres s'étend à perte de vue, et, naissant des brouillards, sinistre, une aile immense, tendue vers les océans, couvre les innombrables flottes des colonies et des îles britanniques. Aile d'aigle ? Aile de vautour ? Rien ne le dit.

— Permets-moi de d'interrompre, dit Félix. Si j'ai bien entendu, Malvalet, l'un des nôtres, trempait dans la conspiration.

— Oui, Malvalet ! Je n'osais pas en parler... Collé à cette haute gomme financière, il était devenu directeur de la banque dont il était l'âme damnée. Exécuteur de toutes les sales besognes, il était ce type du Méphisto envieux qui, par profession, est pourfendeur de compétences. Pour nous servir de l'expression d'un publiciste canadien-français, il était arrivé grâce à la persévérance que donne l'étroitesse d'esprit. On le trouvait toujours au premier rang de la trahison, rampant devant quiconque était hostile à ceux de sa race qui lui portaient ombrage. À cette réunion, il étouffait ses maîtres de compliments et mangeait du Faure. Culbuter un compatriote pour lui dérober son piédestal, quoi de plus beau et de plus amusant ! Rouler, rouler, rouler encore du monde, il n'y a que ça ! Son petit corps de fouine, mince et cambré, très nerveux, faisait contraste avec le flegme saxon qui l'accablait d'un mépris tacite et souverain. De voir sa tête mince, ses yeux perçants, son nez arqué, on se croyait en présence d'un faucon.

« Nathan présidait. Sans se lever, jambe croisée, cigare à la bouche, il ouvrit la séance. « Messieurs, dit-il, nous avons commis l'erreur de financer la Compagnie métallurgique de Valmont. Cette compagnie, qui menace de devenir gigantesque, se sert de nos propres deniers pour nous combattre. En exploitant habilement le sentiment national, ses chefs se sont emparés des organisations de vente des compagnies anglo-canadiennes et américaines en ce pays. Personne ne se serait imaginé, il y a quelques années, que le monstre naissant pût un jour happer le fruit de trente années de notre travail. Tous ensemble, nous perdons quinze millions par année. Dans cinq ans, ce sera vingt-cinq millions.

« Cependant, cette industrie est à son début. Ses obligations sont très lourdes. Il suffirait, pour l'empêcher de nous supplanter, de lui faire rendre gorge... N'est-ce pas monsieur Benson ?

— J'en suis positif.

— Combien Valmont vous doit-il ?

— Six millions.

— Vous pouvez exiger le remboursement immédiat et provoquer une panique ?

— Je le puis.

— Alors, faites vite ! Nous profiterons de l'affolement des chefs pour les approcher et leur faire des offres d'achat. Ils ne refuseront pas : nous deviendrons les propriétaires de leur industrie, raffermissant ainsi le *trust* du fer et de l'acier. »

Les autres délégués applaudirent. Le « *delenda Carthago* » était prononcé contre nous.

« Une âme droite se trouvait à cette réunion. C'était un Anglo-Canadien qui avait longtemps vécu parmi nos compatriotes et qu'aucun préjugé n'aveuglait. Quelques jours auparavant, il m'avait donné rendez-vous au Château, à Québec, et m'avait révélé le complot. J'en fus atterré. De deux choses l'une : où trouver des capitaux immédiatement, ou m'écrouler tout entier.

« Pas une minute à perdre. J'avais des obstacles infranchissables. Mon entreprisse n'offrait pas de revenus suffisants pour payer intégralement la dette ; d'un autre côté, comment approcher une institution de finance canadienne-française ? Comment vaincre la pusillanimité, le manque de hardiesse de mes compatriotes ?

« Trois jours durant, je fis la navette entre Montréal et Québec. Partout s'offrait un front invincible. De guerre lasse, j'enfonçai les portes par la persuasion. Je réunis les directeurs de L'Épargne canadienne et je leur parlai pendant trois heures, les yeux dans les yeux, toute mon âme lancée vers leurs âmes rétives et *piétées.* Toutes mes facultés tendues comme des arcs faisaient partir les arguments comme des flèches. Je ne leur laissais pas prendre haleine ; je voyais poindre les objections sur leurs lèvres : j'y ripostais sans les entendre. Petit à petit, leur obstination fléchissait.

« Après l'entretien, la partie était gagnée ; j'avais été très éloquent, et tous mes muscles tremblaient encore de l'effort que je venais de faire. On en était venu à la proposition suivante : l'industrie de Valmont émettrait des débentures dans les quatre semaines qui suivraient : L'Épargne fournirait les fonds sur ces valeurs émises.

« Au moment où les délégués anglais et américains, Malvalet en tête, sortaient du salon où mon arrêt de mort avait été signé, j'arrivais à la banque, au milieu d'eux. J'abordai le gérant et je lui dis assez haut pour être entendu de plusieurs : « Monsieur Benson, vous avez déclaré, un jour, que j'étais de race honnête. Pour ne pas déchoir dans votre considération, je viens vous causer une agréable surprise et vous donner une nouvelle preuve d'honnêteté et de haute prévoyance.

— Entrez dans mon bureau, dit Benson avec un accent de courtoisie forcée, nous causerons plus à l'aise... Mais qu'y a-t-il ?...

— Il y a que nous sommes maintenant affranchis de toute tutelle : nous sommes en mesure de vous payer intégralement et tout de suite. » Et je lui présentai une lettre de créance de l'Épargne, ainsi que l'autorisation de signer une traite, pour toute la dette, payable par la banque canadienne-française, qui me sauvait la vie. Il réfléchit quelques instants, puis, reprenant son sang-froid : « Si vous avez encore besoin de nous, dit-il, je suis votre meilleur ami. « *Shake hands !* » Il me tendit la main.

— Inutile de jouer plus longtemps la comédie, lui dis-je. Tout à l'heure, cette main que vous m'offrez se préparait à me prendre à la gorge.

— Monsieur Faure ! Comment pouvez-vous ? ...

— Il y avait, une fois, une ville qui s'appelait Troie, et dans Troie, il y avait des Troyens. Autour de la ville, il y avait des assiégeants, et ces assiégeants étaient des Grecs. Un jour, ceux-ci font mine de se retirer en laissant derrière eux, près des murs victorieux, un immense cheval de bois. Les crédules Troyens prirent cette bête monstrueuse pour une divinité et se crurent obligés de l'introduire dans leur enceinte. Alors, le grand-prêtre Laocoon dit à ses compatriotes : « Je crains les Grecs, même quand ils font des présents. » Il avait raison : le ventre du cheval était rempli de soldats ennemis... Monsieur Benson, vous voyez bien que je ne pourrai plus accepter vos offres. »

« Il ne répondit pas. L'adieu se figea en glaçon entre nous deux.

« Mes ennemis ne se tinrent pas pour battus. Jusque-là, j'avais importé toutes mes matières premières, gueuses et minerai, des exploitations dirigées par Wilkinson. Celui-ci résolut de me couper les vivres. Il câbla à ses industries minières de refuser toute commande venant de Valmont. Nous avions alors une provision de fer et d'acier pouvant durer douze mois.

« Nous côtoyions des abîmes. Sans matière première, nos grandes usines allaient mourir. Une ville entière s'effacerait dans une formidable faillite.

« Je ne désespérai pas. Une bataille n'est perdue que lorsqu'on la croit perdue. » Des événements qui venaient de se dérouler, une idée bien nette se dégageait : nous ne pouvions vivre qu'à la condition d'être absolument indépendants des *trusts* et des fournisseurs étrangers.

« Difficulté redoutable ! ...

« Solution possible : trouver une mine et l'exploiter. Je pris à mon service le célèbre prospecteur Gauvin, ardent aventurier doué de flair comme un chien de chasse. Au bout de deux mois, il revenait avec de magnifiques échantillons de minerai. Nous étions sauvés. Pourchassés comme des bêtes, nous allions sortir de l'épreuve avec plus de puissance et des espoirs illimités. Une grande compagnie minière, filiale de la nôtre, fut aussitôt formée, des hauts fourneaux furent incessamment installés, et, quinze mois après, nous recevions les premiers produits d'une mine inépuisable. Depuis, nous avons établi un service maritime, et des centaines de cargaisons de fer sont déchargées, chaque été, dans le port de Valmont.

« Tu comprendras maintenant la joie presque mystique que j'éprouve à passer devant mes temples de briques et d'acier, où s'agite le travail sacré qui forge à notre peuple un avenir d'indépendance et de saint orgueil.

— Depuis ce matin, dit Félix, j'ai vécu un siècle d'idées nouvelles. Il me semble que je suis dans la planète Mars où je me suis toujours imaginé que les Titans se sont un jour réfugiés pour bâtir de grands châteaux de lumière dans lesquels ils ont emprisonné toutes les clartés de l'Olympe. Je ne te cache pas que je suis dépaysé. Pendant des siècles, des milliers d'écrivains n'ont cessé de chanter la gueuserie au dépens de l'œuvre pratique et créatrice. Toute une littérature a dépoétisé systématiquement l'industrie et le commerce. Mais, depuis quelques heures, je me rends compte de la beauté de l'Œuvre.

— Tu dis bien : l'Œuvre ! Œuvre où les vertus humaines trouvent un asile, quand elles ont été chassées d'ailleurs.

— Dans la prospérité de ton industrie, les ouvriers ne se montrent-ils pas quelquefois exigeants ?

— Je leur ai rendu toute exigence impossible. Deux causes avaient armé l'un contre l'autre le capital et le travail : l'absentéisme et le syndicalisme. J'ai transformé le patronat en une paternité large et sympathique, et j'ai enlevé à l'ouvrier tout prétexte de se coaliser contre le capital qui le fait vivre.

« Autrefois, comme aujourd'hui, les nouveaux riches, les fils de famille, les parvenus qui n'ont jamais travaillé et qui ne travailleront jamais, ne connaissaient guère que l'art de *foxtrotter* dans les réunions mondaines et les *dancings.* Le menu peuple, méprisé par eux et chauffé à blanc par des maniaques ou des illuminés, ne savait que haïr. Le matin, quand le travailleur arrivait à l'atelier et recevait les brefs et sévères commandements de ses contremaîtres, il se représentait le patron vautré dans un lit de duvet, à côté d'une femme parfumée, tandis que lui, courbé, haletant, les nerfs tendus, la face salie et les mains houilleuses, encore lourd de sommeil interrompu, frissonnait au froid contact de l'acier ou de la fonte rugueuse. La jalousie le suffoquait comme du vomissement. Il maudissait le capitaliste.

« Avait-il tort ? Pas tout à fait. Tu ne comprends peut-être pas toute la différence qu'il y a entre le capitaliste et le patron. Le premier prépare la destruction du capital et le second le crée. Je m'explique : Tu as remarqué que la plupart des grandes entreprises commerciales et industrielles ont eu des débuts paisibles : il y existe un esprit de famille, un foyer chaud autour duquel le petit employé aime à s'attarder et à se sentir vivre. La révolte y est inconnue. D'où vient cette paix ? De ce que le patron est là, en chair et en os, travaillant comme les autres, souriant aux humbles, ses collaborateurs. Ancien ouvrier lui-même, souvent, il a connu les aventures et la férule des incompétents. Il est indulgent et compatissant pour ceux qui, hier encore, étaient ses compagnons.

« Le patron meurt au moment où il commence à devenir riche. Ses fils ne le valent pas. Le surmenage cérébral est contraire à la génération des mâles vigoureux. Le génie, sauf exception, ne se transmet pas, car celui dont l'esprit a beaucoup travaillé, ayant épuisé ses réserves d'énergie les plus précieuses, n'a pas cette force d'engendrer qu'ont les bons bourgeois de valeur moyenne.

« Donc, le grand homme d'œuvre n'a fait que des incomplets, des médiocres, des amollis ou des jouisseurs. Forcément, des mercenaires à gages succèdent au disparu. L'ère du capitalisme commence et la guerre s'engage.

« Le salarié, privé des sympathies du patron, cherche ailleurs une protection dont il a besoin. Il se livre au premier bourreur de crâne qui va l'endoctriner.

« Instruit par les faits navrants qui ont marqué toutes les crises sociales, j'ai résolu d'être patron tout à fait ; c'est-à-dire, chef et travailleur. Mes employés... non... mes collaborateurs sentent ma présence. Je leur parle, je les encourage ou les réprimande. Ils m'aiment parce qu'ils me voient à l'œuvre et qu'ils connaissent la nécessité de mon intervention aux heures critiques.

« Restait un problème à résoudre : la juste répartition des salaires en rapport avec les mérites d'un chacun. Question complexe et cauchemar des économistes.

« Le socialisme ! Quelle lubie ! La nature s'est chargée de régler son cas en prodiguant partout des inégalités. Traiter tout le monde de la même façon ! Autant vaudrait mettre Gaspard Petit sur le même piédestal que Laurier, ou Marie Scapulaire à côté de Sarah Bernhardt. Un homme intelligent, adroit, judicieux ne doit pas accepter d'être mis en balance avec un individu médiocre, maladroit et paresseux. La matière se nivelle, l'humanité jamais.

« La lutte pour la vie met chacun à sa place. La langue anglaise a des mots qui expriment admirablement cette pensée : *The survival of the fittest* ». C'est le plus capable qui surnage. Les faibles restent au fond. La force – je ne parle pas de la force brutale – ne saurait être vaincue par la faiblesse.

« Le capital renferme deux éléments : l'un est matière, l'autre est esprit. Le premier est constitué par la mise de fonds, les immeubles, les outillages, le crédit ; le second se rattache aux connaissances et aux compétences.

« Chaque ouvrier apporte à l'industrie une somme de compétence et de science. C'est du capital industriel, capital tellement précieux qu'il supplée en partie au capital matériel et que celui-ci périrait sans l'apport de celui-là.

« Je me fis cette réflexion : si chaque actionnaire, représenté dans l'industrie par un capital matériel, reçoit des bénéfices proportionnés à la somme qu'il y a engagée, pourquoi l'ouvrier, fournissant un capital d'essence supérieure, ne serait-il pas compté lui aussi parmi les actionnaires et traité comme tel ?

« De la logique de ce raisonnement naquit, à Valmont, le système coopératif. Nous avons deux sortes d'actions : les actions de travail et les actions de capital. Celles-ci, plus stables, sont garanties par la propriété ; celles-là, moins immuables, sont périmées du moment que le travailleur quitte l'atelier, car, alors, il emporte avec lui tout son capital, qui est inséparable de sa personne et de la mise en acte de ses capacités.

— Alors, vous payez des dividendes à vos ouvriers ?

— Sans doute. Ces dividendes varient suivant la fonction : celle de l'ingénieur représente un capital plus élevé que celui d'un contremaître, celle d'un contremaître vaut mieux que celle d'un simple machiniste, et ainsi de suite.

— Comme résultat pratique, l'industrie en a-t-elle retiré des bénéfices réels ?

— Le premier résultat est d'avoir éliminé l'action dissolvante des syndicats ouvriers. Nous n'avons jamais passé par les fourches caudines de l'arbitrage syndicaliste. Selon l'expression populaire, « nous lavons notre linge sale en famille ». Il y a aussi des profits plus directs. Dès la première année, le prix de revient de la main-d'œuvre fut abaissé de vingt-cinq pour cent. Nos ouvriers travaillèrent avec plus de constance et d'économie. Déjà ils avaient la prévoyance du patron : ils ne gaspillaient rien parce qu'ils étaient intéressés à produire des profits dont dépendaient leurs dividendes. Que de bons ouvriers nous ont valu nos actions de travail ! Lors de la dernière répartition, l'un d'eux, recevant un chèque de cinq cents dollars, s'écriait :

« J'y pense depuis six mois, à ce petit bout de papier. Il m'a donné du cœur, allez ! » Il avait le sourire d'un homme tout à coup bombardé millionnaire. Il était content de lui et content de nous. Pouvait-il manquer à son devoir ? »

Marcel et Félix revenaient vers la maison. La tranquillité étoilée de la nuit les enveloppait d'une draperie de méditations. Les érables, qui bruissaient doucement, avaient des soupirs doux qui faisaient songer à la respiration de tous les sommeils peuplant, à cette heure des planètes, les foyers valmontais. Çà et là, une lumière brillait encore, et, par une fenêtre à rideaux clairs, on aperçut un profil de femme penchée sur un livre. Une autre vint fermer ses volets, et son beau corps chaste se pencha légèrement vers cette nuit pleine d'étoiles.

Claire avait attendu ses amis. Assise dans un fauteuil du boudoir rouge, elle avait laissé tomber sur ses genoux le volume qu'elle tenait et s'était endormie. Sa tête, lourde de cheveux blonds et ondulés, était renvoyée en arrière, et sa gorge s'offrait toute à la lumière. Sur son cou plein et délicat, pas un muscle, pas un nerf ne saillait. Ses joues avaient une légère teinte rose, et sa respiration, très légère, très pure, passait entre des lèvres entr'ouvertes comme dans l'attente d'autres lèvres. Ils lurent sur la couverture du livre prêt à glisser à ses pieds : *Un lys dans la vallée.* Marcel la considéra encore un instant, puis, il lui donna un long baiser. Elle s'éveilla et lui rendit sa caresse.

## LES CHIENS-LOUPS

Malgré sa jeunesse et son optimisme naturel, Marcel était fatigué de la bataille. Par fierté, il n'osait avouer la dépression nerveuse et morale qu'il ressentait chaque fois qu'il se reposait une heure. Il était l'un des victorieux de l'existence ; mais au milieu des luttes qu'il avait livrées, seul contre tous, il avait été blessé tant et tant de fois que les dégoûts de son cœur lui faisaient payer cher les victoires remportées. La volupté qu'il éprouvait à contempler les balafres de son âme avait ce je ne sais quoi de morbide qui amollissait sa volonté. Triste revanche du succès, qui ne peut donner de caresses à l'être de prédilection sans le meurtrir de ses lèvres guerrières.

Parmi les humbles, ses enfants, il avait trouvé l'adoration de son génie, suprême compensation des jalousies et des haines qui lui venaient d'en haut. Cette consolation d'être aimé des petites gens valut un gibet au sublime enfant de la race déicide.

Dès la seconde année de son entreprise, il avait ouvert des yeux épouvantés sur la meute qui l'entourait. Des compatriotes influents et riches, même ses propres associés, le guettaient déjà comme une proie. Tous les mauvais appétits aboyaient autour de sa personne. Ceux auxquels son autorité et son influence portaient ombrage se coalisèrent contre lui. Voir ce géant couché de tout son long, dévorer son cadavre, déchirer sa chair et boire son sang, quelles délices ! Ainsi font les chiens-loups dans les déserts de neige de l'Alaska. Le maître les nourrit trois fois le jour, sans cesse attentif à leurs besoins et se faisant souvent le médecin de leurs maux. Un jour, il trébuche dans les glaces. Il va se relever, quand il sent vingt mâchoires se fermer sur ses os.

La troisième assemblée annuelle de la Compagnie allait se tenir en janvier. On conspirait contre lui. À ce moment solennel où les chefs de Valmont allaient être élus, les chiens-loups avaient soif de l'ostracisme d'Aristide. Ils travaillèrent deux mois durant à influencer le vote des actionnaires et à amener une nouvelle composition de la direction. Marcel vint à deux doigts de sa chute.

Ce soir d'octobre, à huit ans de distance, il se rappelait très bien l'ère d'intrigue féroce qui avait vieilli son cœur de vingt ans. Il se revoyait au milieu de ses associés, tous intimidés par son regard qui les scrutait. La discussion s'était engagée. L'un des hommes qu'il croyait son bras droit s'était levé et avait proposé que l'ancienne direction fît place à une nouvelle. Il avait eu des approbateurs. La majorité avait semblé consentir au chambardement. Alors Marcel s'était levé, très calme et très digne. Il avait offert sa tête à ceux qui l'avaient mise à prix ; mais avant de descendre du socle où il s'étaient élevé de lui-même, il leur avait dit ces simples mots : « Je vous ai faits ce que vous êtes. Profitez de la puissance que je vous ai donnée pour m'arracher des mains une œuvre que j'ai conçue et exécutée, et que vous devrez désormais terminer. Je vous quitte avec regret, mes amis. Vous renvoyez Achille sous sa tente. Je souhaite que vous puissiez vaincre sans lui. » Il n'en avait pas dit plus long ; mais il avait prononcé ces paroles avec tant de pitié pour eux, et ils comprirent si bien qu'ils ne seraient rien sans lui, qu'ils furent unanimes à le réélire.

Toutes les souffrances du fondateur de Valmont lui étaient venues de ses lieutenants.

Plusieurs fois, par leur entêtement et leurs fausses manœuvres, ils avaient entravé l'initiative du maître. Ils ignoraient les mouvements d'ensemble et avaient horreur de l'harmonie. L'indiscipline, fruit d'un individualisme néfaste, faisait le fond de leur nature de Latins. Ils étaient faméliques aussi : ils voulaient tout tirer à eux, gloire et profits. Le sens de la solidarité leur échappant, ils substituaient invariablement l'intérêt individuel à l'intérêt général. Toutes les petitesses, toutes les vanités, toutes les mesquineries, toutes les passions étroites et changeantes, rugissaient autour de la tentation. La mégalomanie devenant épidémique, on fut témoin, chez plusieurs, d'une orgie qui aurait été criminelle, si elle avait été moins ridicule et enfantine.

Les orages suscités par cette extravagance trouvèrent en Marcel une résistance invincible. À la fin, il n'eut guère autour de lui que des pantins ruinés ou désabusés qui le supplièrent de redorer leur plastron. Désormais, il les tenait à sa disposition : il était le maître absolu, et c'est ce qu'il voulait : il était délivré de ses amis.

De tout cela, Marcel avait conclu, avec une immense tristesse, que ses compatriotes n'étaient guère aptes aux grandes entreprises : s'il y avait des individus, chez eux, il n'y avait pas de collectivité. Quand le bouledogue pratique la théorie du « chacun pour tous et tous pour chacun », le chien-loup dévore le « tout pour soi. »

« Qui sait, se demandait le fondateur de Valmont, si la race des Choiseul n'a pas un peu traversé en Amérique ? » Et il relisait cette page frémissante du malheureux Dupleix :

> *« J'ai donné à la France un pays grand comme l'Europe, et tu veux qu'on me récompense ! La France est comme le Grand Turc : elle a toujours son sérail de coquines avec des eunuques autour ; elle étrangle ceux qui combattent loyalement pour elle : cela l'amuse... Et le jour viendra où quelqu'un de ses domestiques, moins bête que les autres, au lieu de se laisser étrangler par elle, l'étranglera. Et devant celui-là, si elle ne meurt pas, la France s'aplatira... Les marchands anglais voient loin et grand, tandis que les marchands français voient petit et court. Les uns ont la patience de la force, les autres sont comme les enfants qui, ayant mis un noyau en terre, reviennent le lendemain au jardin pour voir si le cerisier a levé, poussé et fleuri pendant la nuit, a déjà des cerises mûres... C'est une chance que l'Angleterre soit menée par ses marchands, qui sont des hommes ; chaque fois que la France se laissera conduire par les siens, qui sont de vieux bambins, elle sera trahie et vendue. »*

— Il avait tout de même un peu raison, dit Marcel en fermant le livre.

En jetant les yeux sur sa table, il vit plusieurs lettres qu'il n'avait pas encore lues. Il fit sauter une enveloppe mauve exhalant un parfum discret. Une fine écriture de femme courait sur le papier. Il lut :

> *Montréal, le 25 octobre...*
>
> *Cher monsieur,*
>
> *« Il y a dix ans, j'avais le bonheur de causer quelques instants avec vous. Vous étiez grand, beau et gai, exempt de vulgarité. Vous aviez des manières de grand seigneur. Depuis, j'ai eu la vanité de penser que je ne vous avais pas été désagréable. Le même parfum qui s'échappe de ces lignes s'exhalait alors de ma personne, et je sais que vous l'aviez respiré avec délices. Le baiser – le seul que j'aie reçu de vous – a laissé sur ma main une sensation très douce, qui reparaît chaque fois que je regarde la place où vous avez posé les lèvres.*
>
> *« J'ai le malheur d'être née actrice. L'encens m'entête ; je suis lasse de n'être pas moi-même. Il me faut du repos, du réel ; je ne veux plus rien de chiqué. J'ai donc décidé de ne pas jouer cet hiver et de passer à Valmont quelques mois de la saison froide.*
>
> *« Un bon monsieur, qui vous aime beaucoup, me disait, ces jours derniers, que Valmont est le pays de l'« otium cum dignitate », comme le Midi est le pays du soleil. Je désire aller y oublier les grimaciers de la scène, afin de redevenir simple et férue d'illusions. Cependant, je mets une condition à mon séjour parmi vous : c'est que vous consentiez à venir, de temps à autre, durant de longues et douces veillées, causer avec celle qui croit être un peu votre amie et qui voudrait communier à votre virilité.*
>
> *Votre très sincère,*
> *Germaine Mondore*
> *au Ritz Carlton*
> *à Montréal »*

Marcel jeta la lettre au panier, comme si elle lui avait brûlé les doigts. Il resta songeur, les yeux fixés vers la porte de son cabinet de travail et espérant voir apparaître Claire, qui le délivrerait de la tentation. Puis, il approcha les doigts de ses narines et le parfum qui s'y était attaché, monta dans son cerveau, plus capiteux. Il reprit le papier mauve et relut. Il discutait déjà avec la tentation, donc il était vaincu.

D'une main nerveuse, il griffonna cette réponse :

> *Mademoiselle,*
>
> *« Si vous croyez que Valmont puisse vous reposer du succès, venez. Je m'efforcerai de vous y faire un séjour agréable.*
>
> *Bien vôtre,*
> *Marcel Faure. »*

Il cachetait l'enveloppe, lorsque la porte s'ouvrit. Claire apparut en robe de bal. Son décolleté était en crêpe de Chine noir, tout lamé d'or et ceinturé de tulle. Le sombre de la robe rendait plus éblouissante la blancheur du visage, des épaules et des bras. Jamais Marcel ne l'avait vue si belle.

— Suis-je bien ? dit-elle, cherchant une approbation.

— Éblouissante, ma petite fée ! Celui qui dansera avec toi, ce soir, fera bien des jaloux. Qui sait si je ne le serai pas un peu moi-même ?

— Toi, jaloux ! Je serais si contente de te rendre jaloux !

— Veux-tu que je te dise, là franchement ? ...

— Oui, oui, sois franc !

— Eh bien ! ta beauté m'exaspère.

— Tu n'es pas sérieux !

— C'est exact, ta beauté m'exaspère. Depuis quelques mois, je fais l'inventaire de mon cœur ; j'ai constaté qu'il y a chez moi un déficit de sentimentalité qui m'empêche de fonder un foyer et de créer la vie. Je me suis analysé, j'ai repassé une à une les femmes qui ont traversé mon existence. Pourquoi n'en ai-je aimé aucune ? Parce qu'entre elles et moi, une image préférée s'est interposée, la tienne, parce que je les ai comparées à toi et qu'aucune ne t'égalait.

Partout où je porte mes pas, ma pensée, mon cœur, j'ai la hantise de toi, comme si tu étais le prototype de la femme. Plus tu entres dans ma vie, plus la comparaison que je fais entre toi et les autres est désavantageuse à celles-ci. Voilà pourquoi ta beauté m'exaspère.

— Marcel ! Ce que tu dis là me chagrine profondément... Si tu savais ! ...

— Quoi ?

— Rien... Mais je crois que tu exagères. Tu m'aimes... comme on aime sa petite fille... Ce n'est pas cela qui t'empêche d'aimer... d'amour.

— Ma Claire bien-aimée, j'ai peur de sentir vrai. Parmi les femmes que j'ai vues – plusieurs d'entre elles avaient de l'esprit et de la beauté – je n'ai pas aperçu l'unique, celle qui résume tout et qui ne laisse rien debout dans le cœur qu'elle-même. L'unique, jusqu'ici, c'est toi ! »

Claire était troublée par cet aveu soudain d'un amour qui s'ignore. Un moment, elle ouvrit la bouche pour parler. Les mots se pétrifièrent sur sa langue, comme dans les cauchemars où l'on voudrait lancer de grands cris sauveurs et où les sons se durcissent dans la gorge. Elle parvint à dire d'une voix blanche : « Viens ! Il est temps de nous rendre au dîner des Bernache. »

Les Bernache appartenaient à l'ancienne bourgeoisie de Petitmont. Le chef de la famille était un avocat de renom, qui s'était installé à Valmont dès les débuts de l'entreprise et qui avait profité de l'agrandissement inespéré de cette ville. Il s'était enrichi rapidement, et, sur son déclin, il avait des démangeaisons d'amour-propre. Ce soir-là, il donnait dîner et bal à l'occasion de l'entrée dans le monde de sa fille Pauline, âgée de dix-huit ans. Les principaux citoyens des deux villes y avaient été conviés, en sorte que les mentalités les plus diverses et les factions les plus opposées y étaient représentées.

Les Petimontais étaient des réactionnaires. L'idée nouvelle les effrayait. Ils avaient une telle horreur du changement que, malgré leurs divisions incessantes et leurs interminables chicanes, ils devenaient d'une édifiante unité, chaque fois que l'un d'eux proposait un plan d'amélioration qui eût pu contrecarrer la routine sacrée dont ils vivaient depuis un siècle. Formée de propriétaires rentiers pour la plupart, leur ville offrait le spectacle d'une bonne vieille relique devant laquelle se fussent pâmés les antiquaires. Paradis des folkloristes ! Souvenir et immobilité, telle semblait être la devise de ses habitants.

À deux pas de chez eux, Valmont les offusquait. Dès le début, il y avait eu pléthore de prophètes. Ils vaticinaient la banqueroute d'une industrie qu'ils disaient impossible et dangereuse. « Le matérialisme s'implante chez nous, ne cessaient-ils de répéter. Nous sommes des Latins : nous dominerons par l'idée, force spirituelle, non par la richesse, force matérielle. Vouloir nous transformer en commerçants, c'est vouloir employer un violon comme caisse d'emballage. » Dépités de constater, de jour en jour, le renversement de leurs prophéties et de leurs principes, ils n'aimaient ni Valmont ni les Valmontais.

Quarante convives s'étaient réunis chez les Bernache. La salle à manger était ornée avec grand goût. Aux quatre coins s'élevaient des colonnes de marbre tronquées, sur lesquelles on avait placé des gerbes de roses. Des lustres de cristal, très lourds, descendaient du plafond comme des coulées de couleurs diaphanes, et les ampoules électriques, sous les globes transparents, inondaient la table d'une lumière douce que réverbéraient l'argenterie et la porcelaine. Le maître de céans, homme d'un physique agréable et commençant à faire de l'embonpoint, était assis au centre ; à sa droite, Pauline, un peu pâle, avec un regard ardent, une chevelure ambrée, un front pur et clair ; à sa gauche, madame Bernache, grande brune enjouée, spirituelle et bonne enfant. Puis, venaient les notables, hommes et femmes, et des groupes de jeunes gens et de jeunes filles.

La beauté de Claire tranchait sur celle de ses amies. Dans ce groupe, l'œil du spectateur allait naturellement vers elle. En ce moment, elle causait avec Olivier Bernache, fils de la maison, âgé de vingt-cinq ans, intelligent, beau et riche. Il était épris de la reine de Valmont. Il se penchait vers elle, assez près pour se pénétrer de son parfum. « Mademoiselle, disait-il, parce que je vous sais très franche, je vais vous poser une question bien nette : aimez-vous quelqu'un ?

— Qu'entendez-vous par aimer ?

— Aimez-vous quelqu'un comme on aime lorsqu'on ne voit qu'un être au monde et que tout le reste n'est rien ?

— Oui, j'aime quelqu'un. » Elle le regarda avec une sincérité sans équivoque, et il vit, dans ses yeux, qu'il n'était pas l'élu.

— Vous êtes une femme de mystère, soupira-t-il.

Tout à coup, la confidence fut interrompue par des éclats de voix partant de l'autre bout de la table. Jacques Brégent, rentier de Petitmont, la face rouge comme un crustacé cuit, fourchette d'une main et couteau de l'autre, faisait des gestes tragiques. Il disait à Marcel :

— Vous croyez être un créateur, vous êtes un bûcheron : vous abattez nos plus belles traditions. Vous ne serez content que lorsque vous aurez rasé notre passé, notre esprit…

Les iconoclastes n'auraient pas mieux fait.

Marcel restait calme, mais il se gardait adroitement des paraboles de la fourchette.

— Entendons-nous sur le mot tradition, disait-il d'une voix posée. Si elle exige que nous restions ce que nous étions il y a cinquante ans, si elle n'est que le phénomène de précipitation amorphe des intelligences et des énergies au fond d'un passé vermoulu, qu'elle périsse ! … Mais la tradition est faite de luttes et d'espoirs actifs. Nos pères ont lutté avec les armes de leur temps ; nous voulons lutter avec les armes du nôtre. Il ont cru qu'il suffisait d'engendrer pour vivre et faire vivre. Nous allons plus loin qu'eux : nous voulons la vie forte de tous les éléments nouveaux que nous apporte notre époque, et le nombre plus imposant par sa qualité que par sa quantité…

— Vous ne gagnez rien à vouloir tout chambarder. Nos institutions que vous voulez détruire…

— Que nous voulons améliorer, rectifia Marcel.

— Nos institutions que vous prétendez améliorer, dis-je, repassez leur histoire. Exister, pour une race, c'est avoir sa foi, sa langue, ses habitudes, ses amours, sur un sol bien à elle où elle bâtit ses foyers, ses églises et ses écoles. Inébranlables comme des dogmes, nos vieilles institutions nous ont permis d'exister en combattant l'effort de pénétration des éléments étrangers. Elles ont infusé à nos professionnels la culture latine, si catholique et si humaine, qui fait que nous tranchons comme une barre de lumière sur le fond sombre de la carte d'Amérique.

Depuis l'Union, quels ont été les hommes qui ont défendu et sauvé nos principes et nos idéaux ? … D'où venaient-ils ? … Qui les avait formés ? …

— Je ne conteste pas les mérites de notre passé. Que d'éloquence il a contenu ! Les deux ou trois générations qui nous ont précédés ont entendu un nombre incalculable de paroles. Elles ont admiré et applaudi ceux qui leur parlaient de fierté, de survivance, de sang de nos père… Chansons ! … Pendant ce temps, ce peuple sombrait dans l'insouciance et dans l'inertie. Il ne savait rien des activités qui font le salut ; seuls les beaux diseurs savaient tout.

— Mais…

— Ne protestez pas. Vous autres, hommes d'hier, vous croyez que tout ce que vous touchez doit avoir la durée d'un dogme.

— Non pas !

— Si !… Vous venez de dire que nos vieilles institutions sont inébranlables comme des dogmes. Vous vous repaissez d'infaillibilité et d'admiration mutuelle. C'est pourquoi, les petits bonshommes qui sortent d'une certaine école se croient d'une essence supérieure. Avec quel dédain ils nous traitent, nous, les hommes d'œuvres, qui les empêchons de crever. Ils méprisent les réalités physiques au profit d'une fumée.

— C'est cela, subordonnez la matière à l'esprit, remplacez les chercheurs d'idéal par les chercheurs d'or. Paganisme !

— Pauvre illusionné ! Cet idéal que vous prêchez et auquel vous donneriez volontiers des martyrs, vous ne le conserverez qu'à la condition d'avoir assez d'argent pour le faire valoir. Il n'y a qu'un moyen de faire reculer la barbarie, de nos jours : c'est de la bombarder de pièces de monnaie et de billets de banque. Les peuples les plus pauvres sont toujours les moins civilisés.

— Distinguons entre la vraie et la fausse civilisation. Il suffit qu'une nation soit chrétienne pour qu'elle soit civilisée, tandis que…

— Je ne vous suivrai pas sur ce terrain brûlant. Une discussion sur la question religieuse est plus difficile que vous vous l'imaginez : nous ne nous entendrions pas.

« Examinons les faits : il n'est pas de métaphysique qui tienne devant les faits. Que remarquez-vous parmi les nations d'Amérique ? Une guerre continuelle entre les divers pays du continent, la guerre de l'argent. Cette hostilité est tellement mondiale, que les races modernes ne sont vraiment protégées que si elles élèvent autour d'elles des remparts de piastres, de francs ou de marks. L'Angleterre, la France, les États-Unis, même le Japon, n'ont d'autres système de défense. Que serait-il resté du trésor intellectuel et national de la France, si elle n'avait eu, pour se garer des obus allemands, une chaîne de montagnes élevée par les titans de l'or, les monts Milliards, plus infranchissables que les Alpes.

« Voici, près de nous, la grande république américaine. Comment expliquer, en ce pays, la fusion miraculeuse des éléments ethniques les plus divers, cette unité dans le multiple qui fait que cent millions d'âmes ont une pensée et des espoirs communs ? L'Union, force américaine, a été faite par les agriculteurs, les industriels et les commerçants des États-Unis, qui ont trouvé le moyen de fusionner deux éléments que nous, Latins, croyons incompatibles, l'intérêt personnel et le patriotisme.

« Du plus grand au plus humble des Américains, de la Maison Blanche à la hutte du colon, on travaille en vue de l'avenir, en vue des générations qui seront, demain, la nation étoilée. Industrieux jusqu'au bout des ongles, ils manient la science nouvelle avec une merveilleuse dextérité. Le génie de l'opportunité supplée, chez eux, au génie d'invention. Les Latins inventent, les Américains exploitent. Aussi ont-ils fait à leur pays une ceinture de trésors capable de résister aux plus violents assauts. Les races contenues dans cette flamboyante enceinte ne peuvent s'empêcher de s'incliner devant une patrie qui saura, à force de grandeur matérielle, arriver au sommet de l'intelligence et de l'honneur.

— Ah ! Les Américains ! Parlons-en, dit le vieux Brégent, rouge de colère. Un tas d'abrutis ! Une nation de païens où le mariage est un jeu et le divorce un sport. Les Américains ! Des chercheurs de plaisir et d'excitations sensuelles, qui ne trouvent pas d'autre but à la vie que fabriquer des bretelles et jeter leur gourme ! Et pas intelligents, pas artistes, bourrés de littérature de *foot-ball* et ahuris de *jazz band.* Ah ! Ah !

— Calmez-vous, je vous prie. Je connais leurs défauts. Peuple très jeune, il est trop fort pour son âge. Il a l'exubérance de l'adolescent qui, trop tôt, a pris conscience de sa puissance : il dépense sa surabondance de vie. Mais restons dans le sujet : la prospérité matérielle, dis-je, donne le confort au foyer et à l'État, la fierté aux citoyens qui s'éprennent d'une terre où l'on vit mieux et plus qu'ailleurs. Avec la richesse, la science, les lettres et les arts deviennent nécessairement l'apanage du grand nombre ; les grandes institutions se multiplient bref, on achète la civilisation.

— Vous pensez que vous pouvez changer les Latins en Saxons. Jamais ! Jamais ! … Nous sommes aux antipodes. Eux, qu'adorent-ils, après tout ? la chair, le métal, le cinéma. Nous, nous respectons la hiérarchie des facultés ; l'éducation qu'on nous donne, dans nos collèges, est la seule qui puisse convenir à notre tempérament, la seule aussi qui produise des prêtres dignes de dieu et de son église. Que feront de votre système les ministres du culte ? Ils y perdront leur latin, comme on dit. Et puis, en risquant de tarir la source des vocations sacerdotales, vous aurez la terrible responsabilité d'avoir suscité des résistances à l'appel divin.

— Et pourquoi l'esprit pratique serait-il contraire à l'idéal sacerdotal ? Le jeune prêtre qui prend charge d'une cure ne devrait-il pas être à la fois apôtre et homme d'affaires ? L'administration matérielle de l'église ne demande-t-elle pas des compétences ?

Brégent se sentait effondré. Une clarté douloureuse, qu'il repoussait de toutes ses forces, le pénétrait malgré lui. De peur d'un aveu de défaite, il eut un sursaut d'orgueil blessé.

« En venant à Valmont, Faure, dit-il, vous n'avez eu qu'un mot à la bouche : Progrès ! Que vaut-il, votre progrès ? Quelques bimbeloteries et un tas de ferrailles de plus ou de moins, qu'est-ce que cela change à la condition d'une race ? Parce que vous avez remplacé la raison, l'idéal, la philosophie, par des formules mécaniques, vous vous arrogez le droit d'insulter nos institutions, notre culte, notre clergé ? Parce que vous vous êtes enrichis à vendre des machines, vous voudriez que nos prêtres deviennent vos agents et vos commis-voyageurs ?

— Ah ! Ça, cria le voisin de gauche de Brégent, allez-vous reprendre votre sang-froid, vieux cuistre ?

— Cuistre ? Vous avez dit cuistre ? Le gros homme se tourna vers son nouvel adversaire, qui n'était autre que Georges Dumaine, l'intendant des usines métallurgiques. D'ordinaire calme et poli, il était maintenant au bout de ses nerfs.

— Monsieur, continua Brégent, je ne permettrai pas qu'on me traite de façon aussi indigne.

— Et moi, je ne permettrai pas que vous ajoutiez un mot contre une œuvre dont vous vivez depuis huit ans. C'est à elle que vous devez votre santé florissante. Quand avez-vous eu un physique aussi prospère ?

— Calmez-vous ! Calmez-vous ! leur criait Marcel. Le Petimontais voulut sauter à la gorge du Valmontais ; mais il le retint de toutes ses forces. Les convives étaient surexcités ; des femmes voulaient se pâmer. Marcel regarda tout ce monde épouvanté et il se mit à rire de tout son cœur. Ce fut la détente : le rire éclata partout comme si on avait ouvert des soupapes d'échappement.

Le dîner avait pris fin. Les convives se rassemblaient maintenant par grappes bavardes, dans les grands salons où commencerait bientôt la valse et où allaient se nouer ces relations d'un soir, amours brèves comme des désirs d'enfants, mais intenses comme des feux de Bengale.

Les couples glissèrent devant Marcel, tous jeunes, tous beaux. Les gars souples et droits regardaient bien en face les belles qui baissaient la vue sous une lumière de volupté. Ils allaient, ils allaient sans se lasser, comme un rêve qui ne finit pas, et l'orchestre dolent avait une musique de plaisir et de rêverie qui pénétrait jusqu'aux moelles cette jeunesse emportée dans une cadence molle et grisante. Faure les connaissait tous par leurs noms ; il leur avait appris à chérir de larges espoirs, et une force surhumaine était entrée en eux, le jour où il leur avait appris qu'ils étaient les premiers-nés d'une société nouvelle.

« La race de demain, se disait-il, comme elle est grande et belle, à côté de la race ancienne ! Elle flotte au-dessus des préjugés comme le parfum d'une terre qui fleurit et qui aura des fruits ; l'autre est cristallisée. Après avoir amassé, au prix du travail et du sang, un capital immense de mérites et d'influence, l'ancienne s'est enlisée dans sa richesse, comme un avare enseveli sous ses trésors. À force de ne plus bouger, elle s'est crue éternelle, elle a eu foi en l'absolu de ses pensées et de ses œuvres, comme en l'absolu de dieu même. Et tandis que tout marchait autour d'elle, son orgueil a rugi : « Qu'ils soient anathèmes, ceux qui vont vers l'inconnu ! Nous restons dans la clarté du passé. » Aujourd'hui, elle est loin derrière le monde, qui va sans cesse de l'avant sans détourner la tête. La vieille clarté s'est éteinte ; elle brillait jadis comme une tranche de soleil, mais elle n'a plus maintenant que la frayeur des nuits sans étoiles, perdue, désorientée, sur cette planète qui ne se souvient plus de les avoir enfantés. »

Marcel voit, dans l'avenir, un scintillement de rayons et de couleurs, une chaleur féconde qui fait éclater les chrysalides. Les titans pétrissent la matière et lui insufflent l'action et la vie. Des villes naissent sous leur souffle divinisé ; les fleurs s'ouvrent plus larges et plus parfumées, les blés mûrissent plus lourds et plus blonds. Du milieu de ces êtres s'élève une voix très haute, et le pays en est secoué d'un frisson de cyclope : « Le soleil se lève ! »

Un soleil nouveau se lève. Puissance de la loi des compensations ! Le règne séculaire de l'erreur, qui se glorifie de l'humiliation de la matière périt sous l'irrésistible revanche de l'être physique reprenant enfin sa place : l'homme est à la fois chair et esprit. Malheur à qui méprise l'un au profit de l'autre ! Compagnons inséparables, ne les plongeons pas en d'irréparables divorces, et laissons-nous réchauffer par le rajeunissement de l'humanité ! »

Une main blanche se pose sur le bras de Marcel : « Eh bien ! que faites-vous ? Venez valser ! » Il se laisse entraîner dans le remous harmonieux, plongeant sa pensée au fond de deux grands yeux bruns qui s'ouvrent sur les siens.

## TROISIÈME PARTIE

## L'ESPRIT EST PROMPT…

Trois novembre. Il avait neigé. La terre, nouvelle épousée de l'hiver, était tout nimbée de blancheur, et des souffles plus purs glissaient sur la pâleur immense de son extase. Le rapide de Montréal venait d'entrer en gare de Valmont. Dans la cohue des voyageurs, une femme élancée, à démarche ondoyante, et drapée dans un manteau de phoque, sauta des marches du train. Ses yeux gris et doux fouillèrent le remous bigarré d'individus aux cent costumes, épiant le visage ami. Ils s'éclairèrent soudain : Marcel était apparu, tendant la main à la belle étrangère. Germaine étreignit ces doigts mâles de sa menotte fine. Leurs regards se croisèrent avec une extrême complaisance.

— Vous rappelez-vous cette fin de soirée, dit-elle, où, dans l'un des couloirs du Château, vous me dites : « Adieu ! » ?

— Vous me répondîtes : « Non, pas adieu ! Au revoir ! » Vous étiez prophète.

— Et vous ne songiez plus à moi ?

— J'ai pensé à vous… souvent. J'avais oublié bien des femmes, mais pas vous, et, en cet instant, vous ranimez en moi l'image splendide qui, il y a dix ans, se coulait dans mon cerveau comme un bronze dans son moule… Vous n'avez pas vieilli… Vingt ans ! comme alors.

Ils étaient à la portière de la limousine qui les attendait. Il lui toucha le bras pour l'aider à gravir le marchepied, et il fut alarmé de se sentir ému. De la gare à la maison spécialement préparée pour l'actrice, ils causèrent peu. À la vue des paysages fuyants que dévidait la course de l'auto, Germaine s'exclamait : « Que c'est gai ! Que c'est gai ! » Et ses prunelles exultaient.

Ils descendirent devant un *cottage* vert dont les contours gracieux, les pignons et les lucarnes pointus, couverts de neige, semblaient vouloir abriter des intimités douces et des tendresses recueillies. Ils entrèrent dans un passage clair donnant, à droite, sur un *livoir* bleu. Une bonne vint dévêtir l'actrice. Celle-ci portait une robe de velours vert sombre à plis lourds et tombants, ornée de guipure ajourée sur la poitrine. Sur la gorge, un camée en sautoir faisait relief.

Germaine fit asseoir Marcel dans son *livoir.* Deux bûches de merisier flambaient au fond du foyer. Ils s'enfoncèrent en d'épais fauteuils de tapisserie orientale, et, les pieds tendus vers les charbons ardents, causèrent à leur aise. La vigueur, la sensibilité, la délicatesse et l'art de son sexe, elle en possédait les secrets nuancés et les raffinements subtils. La psychologie d'une femme de cette catégorie n'a pas d'équivalent parmi le sexe mâle : elle devine bien avant de se laisser deviner. Âme de sphinx dans un corps de nymphe !

Elle avait une chair candide et une physionomie d'enfant. Elle parlait avec la spontanéité d'une Agnès, alors que son merveilleux instinct était guidé par une science profonde des sentiments humains et de l'effet à produire.

Comme tous les hommes supérieurement doués, Marcel avait toujours été attiré par l'originalité ; mais Germaine, femme et artiste à la fois, habituée à la lecture, à la récitation et à l'interprétation exacte du génie, la voix dressée aux infinies variations de la sentimentalité, était probablement le seul être capable d'asservir les sens d'un homme de sa trempe.

Il la regardait sourire, et ce sourire était bien celui d'une petite créature délivrée d'un mauvais rêve et revenant naturellement au charme de se sentir simple et seule ; il examinait son regard, et ce regard était celui d'une fillette intégralement pudique ; il écoutait sa voix, et, sur ses lèvres empourprées, il ne coulait que des mots purs et limpides ; il contemplait toute sa chair, et il s'en exhalait un parfum sans provocation, pareil à l'haleine d'une vierge.

— Que c'est bon le repos ! disait-elle. Quand j'étais petite, mon vieil oncle, énervé par mon caquet, ne cessait de me dire : « Il faut penser avant de parler. » J'ai mal suivi ce conseil : toute ma vie durant, j'ai parlé et chanté avant de penser. J'ai mimé de beaux rêves que d'autres avaient rêvés avant moi et sans moi. Maintenant, je suis lasse du métier d'interprète. Je vais m'enfermer dans mon intelligence à moi, dans mon cerveau à moi, pour y voir naître des images et des chimères qui seront l'essence de mon être et l'esprit de mon esprit, et que je chérirai avec la douce folie d'une mère qui a l'orgueil d'avoir enfanté. Dans ce sympathique endroit, je garderai longuement la flamme des bûches voltiger, tracer des figures et des arabesques, dont je composerai, dans ma tête, des tableaux fugitifs et charmants.

« J'ai, dans mes malles, de vieux livres très ingénus, dont je savourerai la volupté en écoutant le vent chanter dans vos érables. Il ne me manquera plus qu'un chat tendre, qui se frôlera à mes pieds, fera le gros dos et ronronnera sous la valse des lueurs, en sentant passer dans son pelage soyeux la pensée d'une artiste délivrée. »

— Mais nous ne vous laisserons pas tout à fait dans l'oisiveté, disait Marcel. Votre réputation a fait naître, chez les nôtres, le désir de vous voir et de vous entendre. Il vous faudra nous donner deux ou trois concerts, visiter nos meilleures familles…

— Je m'y prêterai volontiers. Je veux, autour de moi, une atmosphère d'amitié vraie et sans fard : c'est ce que j'attends de cette brave population qui est née de votre idée et qui vit de votre dévouement.

Marcel prit congé de l'actrice, après avoir baisé, pour la seconde fois de sa vie, la petite main qu'elle lui avait tendue un soir d'autrefois. Le même frémissement passa dans son être. Dehors, il fut saisi d'une indéfinissable crainte de lui-même et de la femme qu'il sentait entrer malgré lui dans sa vie. Il se demandait quel phénomène psychique ramenait Germaine près de lui. Accablée douze ans durant de l'adulation des hommes les plus beaux, les plus riches et les plus cultivés de tous les pays, les bras chargés des gerbes de ses derniers succès, les sens encore vibrants des émotions qu'elle avait chantées, cette femme de génie le choisissait, lui, l'homme aperçu dans un hasard, pour le témoin de la plus intime respiration de son cœur au repos.

Beaucoup d'hommes, entre vingt et trente ans, sont la proie de l'amour. Toutes les lèvres de ce dieu aux cent bouches se collent à leur être qu'elles vident jusqu'aux moelles. Rien n'égale la puissance de ce sentiment qui devient tyrannique à force d'être doux. Dès les premières flammes, les forces de sentir s'y épuisent ; puis, quand le pauvre cœur est exténué la réaction vient : on a vu le fonds et le tréfonds de toutes les joies, on est obligé de refaire le chemin parcouru. Plus rien de neuf ! À chaque volupté qui se présente, l'être blasé répond, comme le gamin de Paris, par le mot sacramentel : « Connu ! » Pour les gens arrivés à ce stage de la vie, l'amour n'est plus qu'un besoin physique, un sport. Désormais, ils se raccrocheront à la vie réelle et aux activités matérielles. La femme ne les reprendra vraiment qu'à cette heure de l'existence où ils ne se sentiront ni vieux ni jeunes, et où ils se rendront compte qu'il leur faut « jouir de leur reste ».

Tel n'était pas le cas de Marcel. À vingt-cinq ans, il s'était cloîtré dans les affaires ; son labeur incessant l'avait d'abord cuirassé contre la femme. Mais, après dix ans de travaux, il était las ; il éprouvait le besoin de vivre et de se contempler dans son œuvre. « Et le septième jour, dit la Bible, il se reposa. » La vie sentimentale allait commencer, pour Marcel, à l'âge où, chez les autres, elle fait halte.

Claire Dumouchel, quand son ami lui avait annoncé la venue de Germaine, avait été bouleversée. Courageuse, cependant, elle avait simplement répondu : « C'est bien. L'actrice est une hôtesse que Valmont ne saurait dédaigner ». Marcel ne s'aperçut pas que ses lèvres tremblaient. Les heures d'angoisse allaient commencer. Depuis que, sortie de l'adolescence, elle s'était dressée dans sa beauté blonde, elle avait dérobé sa personne aux affections vulgaires, gardant intacte, à celui qu'elle aimait, la virginité de son corps et de sa pensée. Ce don muet d'elle-même allait-il devenir l'inutile et ridicule sacrifice d'une vieille fille vouée aux sécheresse continentes ? Elle était tentée de haïr Marcel, qui ne l'avait pas devinée, elle qui était belle et bonne et qui passait des heures et des jours à soigner la fraîcheur et la coquetterie de son corps, à onduler sa chevelure dorée, à varier l'élégance et la couleur de ses robes. Ne voyait-il pas que c'était pour lui qu'elle était charmante et douce, qu'elle s'oubliait parfois à le regarder avec une tendresse insistante, qu'elle rougissait lorsque leurs yeux se rencontraient ?

« Mais, est-ce sa faute ? Il me croit sa sœur, pensait-elle. La fraternité n'a pas de sexe. Pourtant, il m'aimerait si… Tiens ! Je vais lui dévoiler qui je suis… Voyons ! … Ce petit bout de papier… Lisons ! — « … avons baptisé Claire Dumouchel, fille illégitime de… » Tout un drame dans ces quelques mots ! Je suis le produit d'un grand malheur et d'une horrible détresse. Que va-t-il en penser, lui ? Si, après cela, au lieu de m'aimer, il m'avait en horreur ! … Il me faudrait partir ! … Partir ! … Je ne le verrais plus jamais ! … Jamais ! … Je ne puis ! Je ne puis ! … Mieux vaut ne pas parler maintenant. J'attendrai. »

……

Le lendemain de l'arrivée à Valmont de Germaine Mondore, avaient lieu, dans toute la province de Québec, les élections des députés à l'Assemblée législative. Marcel avait suivi les péripéties de la lutte avec inquiétude. Les vieux partis étaient morts depuis quelques années, pour faire place à trois factions également importantes : les fermiers, les démocrates et les socialistes radicaux. Le dernier ministère, composé de fermiers, avait eu assez le sens de l'ordre et de la moralité publique pour gouverner avec sagesse. Tous propriétaires et maîtres de vastes domaines, ces chefs avaient intérêt à seconder les initiatives individuelles et à respecter la propriété.

Cependant, les socialistes radicaux, enhardis par de nombreux succès locaux, avaient lancé des escadrons de démagogues à travers le pays. Ce fut une véritable invasion de sauterelles. Partout, dans les villes et dans les villages ruraux, ils prêchaient la croisade contre le bourgeois et le patron. Ils gagnaient d'autant plus de terrain que leurs accusations contre le capital avaient pour base des faits isolés, et le peuple, qui a vite fait de généraliser les cas particuliers, fut heureux d'avoir un prétexte pour se livrer à une nouveauté politique qui flattait ses passions et le gavait d'éloquence. Marcel fut atterré, quand les derniers rapports électoraux lui firent connaître les résultats suivants : socialistes radicaux : trente ; démocrates : vingt-six ; fermiers : vingt-cinq. C'était désastreux. Il fut toutefois heureux de rencontrer, parmi les démocrates élus, Félix Brunelle et Jean Boulanger. « Le prochain ministère, dit-il, aura du moins contre lui deux dogues qui monteront la garde de Valmont et qui se feront tuer plutôt que de laisser passer l'ennemi. »

Une lutte sauvage allait s'engager, car les nouveaux parvenus du pouvoir, soudoyés par l'argent des compétiteurs de Valmont, allaient presser les événements. Marcel devait recueillir toutes ses énergies et toutes ses capacités de tacticien pour déjouer la ruse et l'intrigue. La pensée de Germaine le hantait depuis le matin. Coucherait-il sa force de résistance dans le sein d'une femme ? Saboterait-on le monument de sa vie, sa gloire, pendant qu'il déposerait sa volonté chloroformée dans les mains de Cléopâtre ? Cette réflexion le dégrisa. Il vit la gravité des faits avec une lucidité parfaite, et il résolut de ne pas flancher. Il n'avait pas le droit de fredonner des romances au moment où il fallait rugir une marseillaise.

Claire entra dans son cabinet de travail. Il ne l'accueillit pas avec son sourire habituel.

— Tu as l'air tout chose, ce soir, dit-elle. As-tu des mauvaises nouvelles ?

— Bien mauvaises. Les socialistes radicaux sont nos maîtres. Je m'y attendais, mais le fait accompli me renverse.

— Crois-tu qu'on puisse nous faire du mal ?

— Beaucoup !

— Par quel côté peut-on nous attaquer ?

— Par plusieurs à la fois. Notre organisation sociale est la condamnation du syndicat ouvrier ; or, c'est le syndicat lui-même qui, depuis une heure, a le triste privilège de pouvoir faire la pluie et le beau temps.

— J'avoue… Mais un ministère ne fait pas tout ce qu'il veut ?

— Il fait tout ce qu'il peut… Et il peut tant de choses !

— Comme tu es pessimiste, tout d'un coup ! Je t'ai toujours connu très crâne dans le danger, n'ayant peur de rien… Ta confiance en ton étoile…

— Vois-tu, je suis las. L'âme s'use à force de lutter. Tu n'as jamais lu la page du sport dans un journal ?

— Des fois. Pourquoi ? …

— Moi, j'ai suivi surtout les tournois de boxe. Depuis quinze ans, j'ai vu tomber bien des champions du monde. Ils sont d'abord des manières d'Hercules, avec des biceps d'acier et des poitrines de taureaux. Ils écrasent des athlètes d'un coup de poing, fracassent des mâchoires, assomment des têtes de fer. Les voilà dieux. Tout à coup surgit un homme neuf à peu près inconnu. Lui aussi est un assommeur-né ; déjà, les idoles anciennes commencent à trembler : elles ont trouvé le poing qui va les démolir et pulvériser leur réputation… Je suis peut-être le boxeur qui a beaucoup bataillé et qui pressent la défaite.

— Je ne veux pas cela, je ne veux pas ! Marcel, c'est l'amour de l'humanité qui a inspiré ton œuvre, c'est le même amour qui doit la maintenir. Tu recevras ta force de la conviction qu'elle ne saurait être amoindrie sans décourager la race entière.

— Tu as raison, petite Claire. C'est toi qui me décidas jadis à fonder Valmont, et je le conserverai grâce à ton bon sens et… à ton sourire.

— Alors, embrasse-moi », dit-elle. Elle lui tendit son front blanc, et Marcel la baisa à la racine des cheveux.

— Marcel, continua-t-elle, me permets-tu de te poser une question… indiscrète ?

— Entre nous deux, peut-il être question de discrétion ou d'indiscrétion ?

— Aimes-tu Germaine ?

— Cela t'intéresse ?

— Évidemment, puisque je suis ta sœur.

— Voici… Germaine me plaît infiniment. Elle est, comme toi, une femme exceptionnelle. Mais…

— Mais ?

— Mais Marcel Faure, le frère de Claire, ne peut épouser une actrice… Au fait ! … Je devais passer chez elle, ce soir. Vas-y toi-même. Dis-lui que les derniers rapports d'élection sont désastreux et qu'il m'est nécessaire de me recueillir : il y va de l'avenir de Valmont.

Claire s'éloigna en s'efforçant de sourire.

Marcel aimait Germaine, mais non pas de cet amour unique, exclusif et profond, qui attache tellement deux êtres que la rupture est impossible. En effet, il peut y avoir séparation physique de deux amants véritables, mais de rupture complète, jamais. Quand un homme et une femme se sont aimés entièrement, exclusivement, ils peuvent se défaire de la présence corporelle, mais le sentiment qui les rapproche ne s'efface qu'avec la mort de l'un d'eux. Tant qu'ils se sauront vivants tous les deux, ils porteront, dans leur âme blessée, la trace indélébile de leur amour, et les passions subséquentes, fussent-elles larges comme des fleuves, ne la noieront pas. C'est la tache de sang de Macbeth que tous les parfums d'Arabie ne parviennent pas à supprimer. On peut aimer deux fois, trois fois, sincèrement, intensément ; mais celui qui a aimé une fois et qui a abandonné vivante la femme de prédilection, voit souvent, au milieu des caresses qu'il reçoit d'une autre, s'interposer l'image ancienne qu'il croit toucher et posséder enfin. Seule, la mort sépare définitivement, jusqu'à l'extinction du souvenir même.

En ce moment, l'âme de Claire était soudée à celle de Marcel. L'autre jour, quand il avait embrassé la main de l'actrice, une vue double s'était faite dans son imagination : l'ombre de la main de Claire s'y était dressée, très pâle. La fascination de Germaine agissait quand même. Il avait faim d'elle. Jamais il ne s'était senti si faible, lui qui, jusque-là, avait opposé aux furieux assauts de la vie l'inexpugnable rudesse de sa volonté. La femme est donc toute-puissante.

Pour un psychologue, le mot « sexe faible » n'a qu'un sens physique. La grâce, l'élégance, la souplesse de l'intelligence et la *vibratilité* des sens, les variations d'une volonté délicieusement capricieuse, le délié des membres, l'harmonie des traits et des formes, la finesse de la voix et des intonations, quand cet ensemble de griserie et d'originalité est réuni dans le plus parfait des êtres, il ne faut plus parler de faiblesse, mais bien, du pouvoir de séduction et de conquête le moins équivoque de l'humanité. Sexe faible ! Comme si la force n'existait que dans la masse et non dans la plus grande somme de perfections condensées dans la plus infime portion de matière. L'histoire de la Bible ne nous offre qu'un tissu des victoires de la grâce contre la rudesse. Salomon sacrifie sa sagesse et sa vertu au corps voluptueux des filles de la gentilité ; David, le saint, le sauveur d'Israël, devient homicide pour avoir rencontré le regard de sa voisine ; Hérode se fait l'assassin de Jean-Baptiste, qu'il aimait, après qu'une vierge dépravée l'a magnétisé par une danse impure.

Qui de nous ne porte dans ses veines les tares d'une déchéance atavique ? Qui de nous peut se prévaloir de n'être pas le fruit d'une passion mauvaise ? Partout où il existe un élément mâle et une sensibilité féminine, il y a imminence d'une chute plus ou moins prochaine, selon la proximité ou l'éloignement d'une emprise décisive. Il vient toujours un moment où les âmes vraiment élevées chavirent dans le vertige de la chair. C'est dans l'Évangile qu'on lit cette sentence divine : « L'esprit est prompt…

## … MAIS LA CHAIR EST FAIBLE

La session provinciale s'est ouverte le dix janvier. Il y a de la poudre dans l'air. Le premier ministre, Raoul Didier, tribun populaire, surgi des rangs de la plèbe dont il a conservé le verbe rude et le mot brutal, gravit les degrés du pouvoir avec un bloc solide d'ouvriers et quelques moutons détachés des groupes démocrates et agraires. L'opposition, d'autant plus faible et nerveuse qu'elle manque d'unité, appréhende cet adversaire à bel aspect physique et à parole chaude.

Grand et sec, large d'épaules, les traits réguliers et le regard expressif, très dégagé dans ses mouvements et dans ses gestes, Didier sait se pencher sur les foules et faire passer en elles des convictions qu'il n'a pas. Il est doué de cette éloquence à effet, qui, si longtemps, fut la plaie de la politique canadienne. Il se moque de tout et de tous, excepté de lui-même.

Il y a trois ans, il avait connu, à Montréal, l'actrice Germaine Mondore. Elle avait chanté à un grand concert ouvrier. Alors président de toutes les unions du pays, il y avait prononcé l'un de ses discours les plus pathétiques. Après la soirée, l'artiste s'était élancée vers lui, l'avait embrassé devant tout le monde en s'écriant : « Monsieur, vous êtes le plus grand comédien que je connaisse. » Ces paroles, pourtant équivoques, le flattèrent. Il commença dès lors à la poursuivre de sa passion. Elle ne recula pas devant une aventure platement bourgeoise, parce qu'il était riche, intelligent et influent ; elle le subit sans amour, en songeant que les sentiments vrais et profonds lui étaient désormais impossibles et qu'il lui était bien égal de refuser ou d'accepter.

L'épithète de comédien convenait parfaitement à cet ouvrier embourgeoisé, qui s'était enrichi à organiser des grèves et à bourrer des crânes. Tout son prestige auprès des foules tenait à des tirades ronflantes débitées avec du *pectus* : « Nous, ouvriers de la génération montante, disait-il, nous buvons aux mamelles de la plus saine des doctrines, celle de l'égalité ! Elle nous donne la force de refondre cette vieille ferraille de société, au feu de la lutte, et de séparer le bon métal des scories et des déchets. La naissance ne donne aucun privilège : tous, nous venons nus en ce monde. Les grandes inégalités sociales sont donc injustes. Le temps est venu où celui qui travaille et qui peine doit avoir sa revanche et arracher au capital des profits qui n'appartiennent qu'à ceux qui les ont gagnés… » Sa mémoire l'aidait admirablement ; il s'assimilait rapidement ses lectures, et il servait si bouillantes les idées plagiées que ses auditeurs avalaient tout avec un appétit naïf.

Quand Germaine lui avait dit ironiquement : « Tu les aimes beaucoup, tes ouvriers ! » il avait répondu : « Je les adore ! Tas de quadrupèdes nés pour être tondus ! Mécontents si on les sert bien, prêts à vous lécher la main si on les mène à coups de bottes dans le dos ! Ils me payent vingt mille dollars, bon an mal an, à la condition de les tromper, les affamer ou les vendre. Les bonnes bêtes ! Pipées par moi ou par d'autres, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Au reste, je ne suis pas malhonnête. Je ne crois à rien. La question sociale, quelle blague ! Dans la vie, vois-tu, il n'y a de vrai que l'argent et la femme. »

— C'est horrible, parler de la sorte ! … S'ils savaient que tu te moques d'eux ? …

— Ils sont lents à savoir. Je puis devenir deux fois premier ministre avant qu'ils se résignent à ouvrir les yeux et à me traiter de crapule. Et, le jour où ils sauront ce que je pense d'eux, il suffira d'un couple de bons discours bien sentis pour leur refaire une âme de serfs. Je suis né populaire comme d'autres naissent bossus. On n'ampute pas la bosse de la popularité.

— Quel cynisme ! Pendant que tu leur contes fleurette, que tu leur promets l'Eldorado et la fontaine de jouvence, ils se battent en vrais Quichottes, et toi, Sancho, tu fréquentes les salons à la mode, tu te payes du vin et des dindons – les dindons de la farce – tu prends maîtresse…

— Tu es la sagesse personnifié, Germaine. J'aime t'entendre dire que mes ouvriers continuent à espérer, tandis que moi, mes espoirs sont des réalités. Je suis un fabricant d'espérances, la meilleure des marchandises ; j'en fais grand trafic. Espérer ! Quoi de plus réconfortant ! »

Germaine n'avait jamais connu dépravation si profonde. Elle en avait des nausées ; mais elle persistait, voulant se vendre au moins aussi cher qu'il vendait ses espérances.

Quelques semaines avant les élections, Didier eut une grave conversation avec Germaine : « Mon amie, dit-il, je tiens la plus belle affaire de ma vie : trois cent mille dollars à gagner !

— Bah ! Un simple boxeur en fait autant en moins d'une heure.

— Écoute-moi bien, c'est sérieux. Mon parti, le parti radical-socialiste, aura la majorité parlementaire, à la prochaine session.

— Qui t'a dit cela ?

— Je le sais. Je serai premier ministre et je pourrai bâtir et débâtir à mon gré. Or, dans l'occurrence, il s'agirait d'amoindrir la plus puissante des industries canadiennes au profit de trois maisons rivales américaines.

— Mais c'est une infamie !

— Il n'y a pas d'infamie quand il s'agit de gagner trois cent mille dollars ! Si tu veux bien m'aider, je t'en passerai cent mille.

— Moi ! Je ne voudrai pas ça ! Jamais !… Quelle industrie de chez nous veux-tu amoindrir ?

— Celle de Marcel Faure, à Valmont. Tu occuperas ce garçon. Il te faudra le distraire de ses affaires par tous les moyens possibles. Empêche-le d'enquêter à notre sujet et de découvrir des preuves compromettantes. Qu'il soit affaibli par ta présence, afin que sa résistance soit moins redoutable.

Germaine avait pâli de rage. Elle se mit à baver des injures : « Tu ne m'entraîneras pas dans cette saleté, bourgeois ! Tu veux faire la traite des blanches avec moi ! … J'en ai assez de toi ! … Sais-tu au moins ce qu'est Marcel Faure ? Un homme, celui-là, une intelligence, un cœur ! … Dans tout ce que tu me proposes, il n'y a qu'une chose qui me sourit : devenir son amie et l'aimer autant que je t'ai haï. Je ne le trahirai pas. La trahison et l'hypocrisie, garde ça pour toi : ça t'appartient, ça pousse sur toi comme des champignons. »

Didier l'écoutait froidement, sans broncher. Ce flegme l'exaspéra. Elle fit pleuvoir sur lui une bordée d'injures. Il finit par lui dire : « Ce que c'est qu'une femme ! Je lui offre de l'argent et elle me flanque des insultes. Soit ! Va-t'en ! J'en enverrai une autre. »

Germaine sortit tout frémissante.

Le tribun avait prévu cette scène. C'est pourquoi il avait reçu la douche sans s'émouvoir. Il connaissait assez sa maîtresse pour être certain qu'elle reviendrait de sa crise dès que son « bon sens pratique » renaîtrait.

Germaine était très surexcitée, quand elle rentra chez elle. Le calme ne lui vint qu'au bout de quelques heures. Elle repassa les détails de la scène ; sa mémoire lui rendit une à une les paroles du tentateur. Elle s'arrêta surtout à celles-ci : « Il faut que tu affaiblisses Marcel Faure. » Contrairement à la pensée de Didier, elle était moins fascinée par l'or que par le contentement de venir en contact avec un homme supérieurement doué, pour le dominer. Toute la nuit, elle se roula avec délices dans cette pensée de conquête.

Elle se leva de bonne heure, sortit à l'air frais, qui lui fit du bien, et alla frapper à la porte de Didier. Il ne fut pas surpris de la revoir. « Paraît qu'on est matinale ! dit-il.

— Je viens pour l'affaire.

— Quelle affaire ?

— Ne plaisante pas, je t'en prie. Vite, explique-moi… Je serai à Valmont sous peu.

Didier lui traça son programme et lui expliqua minutieusement les détails du complot ourdi contre Faure.

Quand il eut parlé, elle lui demanda : « Maintenant, qui me garantit que je serai payée ? »

— Ma parole donnée.

— Ta parole ! Tu n'en as pas. Donne-moi un écrit.

— As-tu réfléchi aux conséquences ? Si l'écrit nous trahit…

— J'aurai intérêt autant que toi à garder le secret.

— Alors, je m'exécute. » Il traça et signa de sa main les conditions du contrat. Germaine emporta comme un trésor ce chiffon de papier d'où sortirait, un jour, la condamnation de Didier. « Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre. »

Dans les couloirs parlementaires, on parlait déjà de quatre mesures ministérielles d'une extrême gravité :

Premièrement : obligation de l'union ouvrière internationale pour tous les ouvriers ;

Deuxièmement : application obligatoire de la journée de huit heures dans toutes les usines ;

Troisièmement : abolition des actions de travail ;

Quatrièmement : suppression totale de toutes les écoles et institutions privilégiées, l'État devant contrôler tous les programmes.

L'attaque directe contre Valmont était à peine déguisée. Marcel mesurait la profondeur du danger. Son œuvre ne périrait peut-être pas ; mais elle allait devenir inférieure à elle-même, dégénérée. La dégénérescence est le signe précurseur de l'effacement total. À cela, il ne pouvait consentir, car, reculer, c'est déjà mourir. Il abandonnerait tout plutôt que de descendre à la médiocrité. Déjà son cœur capitulait. Une insondable tristesse crucifiait son optimisme.

Le contact de Germaine efféminait ses énergies. Quand il lui avait confié ses appréhensions, elle lui avait dit : « Te rappelles-tu ce que je te disais, un soir, sur le rocher de Québec ? Je te disais : « Je ne veux pas me survivre ! » Toi de même : il ne faut pas que tu te survives ! Il me semble que ce n'est pas gai de n'être plus soi-même. »

— Et que veux-tu que je devienne, moi qui n'ai ma raison d'être que dans Valmont ?

— Laisse en d'autres mains cette œuvre que tu ne reconnaîtras plus une fois que d'autres l'auront sabotée.

— Et après ?

— Tant de voies nouvelles s'ouvrent à ta jeunesse ! Tu n'as qu'à vouloir… Regarde-moi ! Penche-toi sur mes paupières brûlantes. « Tu trouveras, dans deux yeux qui t'adorent, plus de gaîté, plus de lumière aussi. » Je te les donnerai tous, les bonheurs que tu n'as pas goûtés. Je suis la femme. As-tu déjà entendu une musique nocturne et lointaine, au bord des lacs, dans les montagnes ? As-tu rêvé d'amours indissolubles, en écoutant la romance du soir jouant dans le mystère apaisant des forêts ? T'es-tu attendri à la voix enamourée de l'oiseau conviant sa compagne aux caresses de la vie ? Il y a tout cela, et davantage, dans ces syllabes adorées : femme ! Ce mot qui se dit des lèvres, parce qu'il invite au baiser, sur lequel on aime à s'attarder pour en savourer le velouté, que l'on conserve plus longuement dans la bouche, comme un vieux vin qui fait la perle, que l'on fait flâner dans les galeries de l'imagination pour en extraire une forme à la fois corporelle et immatérielle, il est le rayon, la joie, la sérénité, l'extase et l'irréel.

« La femme absente, que devient l'univers ? Une masse inquiète et ennuyée, tourmentée d'irréalisables désirs, où la lumière ne charme plus les yeux, où les saisons sont monotones, où la pensée n'a plus ses ailes, où les foyers, privés de leur âme, s'éteignent dans les dernières lamentations de leurs reflets attristés. Viens ! Viens ! Vivons notre vie ! »

Ils songèrent longtemps, l'un près de l'autre, elle, penchée vers lui et frôlant sa joue de sa chevelure soyeuse, lui, frissonnant, les yeux fixés sur son cou. Un moment, il voulut lui demander de l'emmener quelque part, en des lieux inconnus, où l'on donne son être à l'amour, loin des inimitiés, des haines féroces, des innombrables laideurs physiques et morales qui se dressent en face de l'homme d'action.

— Tu as peut-être raison, dit-il. Qui sait si trois ou quatre années d'ivresses brûlantes ne valent pas un demi-siècle de froids et sanglants succès. L'amour blesse parfois, mais il y a de ces blessures délicieuses qu'une éternité ne saurait cicatriser. Je vais garder dans ma chair, impérissable, la caresse de tes grands yeux et le frôlement de ton épaule. J'ai senti que tu m'aimais dès la première minute. Ma vie cherchait déjà l'être nouveau qu'elle voulait étreindre, et tu es venue. Tu m'as tendu tes lèvres et ton cœur ; tu as eu des sourires pleins de promesses. Toute ta beauté, les charmes de ton visage et la perfection de ton corps, tes sensibilités affolantes, tes pensées blanches comme des ailes de colombe, tu m'as donné tout cela, tu as laissé tomber sur mon épaule ta tête parfumée, tu as permis à ma lèvre de toucher à ta nuque. Oui, oui, nous irons très loin, tous deux, oublier dans un amour très grand les cruautés de l'existence. De beaux rêves se sont couchés dans mon être qui ne se réveilleront plus ; mais je sens en moi l'irrésistible travail de la vie ; tous mes désirs s'élancent vers un autre idéal. Je t'adore !

Marcel, cet homme de pensée et de réflexion, ne pensait plus, ne réfléchissait plus. Il avait parlé à Germaine les yeux dans les yeux, puis quand le silence se fut rétabli, il ressentit un grand froid dans son être, une frayeur qui l'arrêta : la pensée de Claire venait de se dresser tout à coup dans sa conscience. Il repoussa Germaine avec rudesse. Il ne voulut pas qu'elle fût sa maîtresse.

Les espoirs de Claire se pulvérisaient. Plusieurs fois, cependant, elle accompagna son frère jusque dans la demeure de sa rivale. Elle s'y montrait gaie, vive, spirituelle, comme d'habitude, faisant sur elle-même un de ces efforts qui causent à l'organisme une véritable douleur physique. Quand elle riait, elle avait la sensation d'une boule de plomb qui lui serait descendue dans la gorge. Son grand ami lui échappait, et elle souffrait d'autant plus cruellement qu'elle le voyait se désintéresser de l'œuvre de sa vie au moment même où elle allait être attaquée avec une violence extrême. Jusque-là, elle avait été heureuse de vivre à l'ombre de ce grand homme, créateur d'un monde nouveau et plus pur, satisfaite de rester vierge pour lui, de s'émouvoir sous son regard, de tressaillir à son approche.

C'était bien fini, maintenant. Valmont allait devenir une ville banale comme toutes les autres, et elle, une vieille fille séchée par l'âge et la déception.

Pour faire bonne contenance, la brave enfant, elle simulait l'amitié la plus sincère pour Germaine. Elle la visitait souvent, prenait plaisir à la faire chanter, écoutait ses récits de voyage, l'histoire de cette vie brillante et misérable à la fois, où la gloire est un fardeau et le plaisir une souillure.

Un soir, après avoir dîné ensemble au chalet de l'actrice, les deux femmes étaient revenues jusqu'à la demeure de Marcel. Claire y fit entrer sa compagne. Le froid avait vermillonné leurs joues, qui avaient le privilège d'être transparentes. Quand elles reçurent la lumière en plein visage, elles avaient une beauté jaillissante et rose. En les apercevant, Marcel eut une exclamation de plaisir : « Notre hiver est un artiste, dit-il. Il met aux joues le meilleur des cosmétiques : le sang. »

Ils causaient depuis dix minutes dans le boudoir rouge, lorsque le timbre du téléphone retentit dans la pièce voisine. La bonne vint annoncer qu'on demandait Claire. À peine avait-elle fini de répondre, qu'elle entendit distinctement le bruit d'un baiser. Cela lui fît l'effet d'un soufflet. Elle resta là, figée, comme une personne ivre, en sachant que sa présence devait faire. Elle songea que sa présence importunait Marcel et Germaine. En rentrant dans le boudoir, elle leur dit, très pâle : « Une de mes petites amies veut à tout prix que je me rende à son chevet de malade.

Vous me pardonnerez de vous fausser compagnie pour une heure ? »

Elle ment : mais il faut qu'elle sorte : elle a trop peur d'éclater en sanglots. Dehors, dans le vent et la neige, la silhouette de Claire se promène au hasard, sans but, sans pensée. Elle s'avance jusqu'au milieu du parc, dont les grands jets d'eau, taris par l'hiver et couverts de glace, portent la tristesse cristallisée des choses mortes. Il y a quelques mois, une pluie de diamants giclait dans le bruissement des feuilles et les cris gouailleurs des merles rouges. Aujourd'hui, silence et immobilité. Le *miserere* du vent lourd murmure sur le clavier des branches nues, où pendent, lamentables, de petits nids pleins de neige. Claire reste là longtemps, face au vent. Par moment, elle est secouée d'un grand frisson. Au bout d'une heure, quand une femme a franchi le seuil de la maison de Faure, la silhouette retourne vers l'abri de son malheur immense.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Félix Brunelle et Jean Boulanger étaient venus à Valmont pour conférer avec leur ami sur l'attitude à prendre dans la lutte que menait Didier et dont les coups seraient portés dans quelques jours. Marcel leur disait : « Vous êtes en minorité, donc le meilleur argument vous manque. »

— Nous n'avons pas perdu tout espoir, disait Jean. Je connais Didier pour un fourbe. J'ai la certitude qu'il est l'agent d'une ou de plusieurs grandes compagnies rivales de la tienne. Si nous trouvions un document, une preuve, quelque chose…

— Avez-vous fait des recherches ?

— Depuis trois semaines, nous avons fouillé ciel et terre.

— Et puis ?

— Rien !

— Rien ! Sur quoi comptez-vous ?

— Sur le hasard.

— Il va vous en faire de belles, cet individu… le hasard !

— Il est tout de même encore le meilleur détective, là où la perspicacité humaine a fait défaut. Mais toi, que fais-tu pour défendre ta peau ?

— Que voulez-vous ? Ils sont le nombre. Les acheter tous, Didier et ses moutons, je le pourrais ; mais il me répugne souverainement de faire le commerce de ce bétail. Le jour où je ne pourrai tenir debout qu'en achetant la canaille qui nous gouverne, je me laisserai tomber tout d'une pièce. »

Après quelques heures de discussion, les deux députés repartirent pour Québec, consternés de ne plus retrouver en Marcel l'homme d'imagination et de décision qu'ils avaient connu autrefois. Ils venaient de le voir louvoyant, indécis, déprimé. Ce changement eût été compréhensible chez un vieillard dont les facultés sont émoussés, mais chez un jeune homme en pleine vigueur, quelle énigme ! Dans le train, leurs yeux se rencontrèrent, et ils eurent un haussement d'épaules qui signifiait : « Comprends pas ! »

Le lendemain soir, au théâtre Lumière, de Valmont, la comédienne apportait son concours à un grand concert de gala. La petite ville allait l'entendre pour la première fois.

À l'heure dite, la salle était pleine de monde. Toute la société valmontaise, composée d'industriels, commerçants, ingénieurs, hommes de lettres et professionnels, remplissait les baignoires et les loges. Un demi-recueillement planait sur cette foule haletante.

Marcel était dans la première baignoire, à droite, en compagnie de Claire Dumouchel. La jeune fille était vêtue d'un beau bleu qui convenait merveilleusement à sa blondeur. Sur ses bras, sur sa gorge, sur sa fulgurante chevelure, il neigeait une lumière très blanche, et, du parterre, tous les yeux étaient attachés sur l'albâtre de cette chair aristocratique. Quelques moments avant la représentation, Germaine vint s'asseoir à côté d'eux. Elle était en mauve et portait, drapée sur son épaule une gaze qui scintillait comme une poussière de diamant. Quand elle aperçut Claire, elle fut presque dépitée de se sentir éclipsée par sa petite amie. « Mademoiselle, ne put-elle s'empêcher de dire, il faut qu'on m'applaudisse, ce soir ; à moi le triomphe de l'art ; mais vous, vous aurez mieux : le triomphe de la beauté. » Marcel examina sa sœur, et il fut charmé de constater que Germaine ne disait que la vérité.

L'orchestre s'était tu depuis un moment. L'artiste apparut sur la scène, le sourire aux lèvres. Les applaudissements crépitèrent. Tout l'élément mâle de cette foule fit monter une adoration vers cette grâce féminine. La voix de Germaine s'éleva, tendre, douce et poignante, égrenant les notes d'une romance canadienne. On vit tout de suite qu'elle avait le don d'émouvoir avec les moindres mots, les moindres gestes. Des battements de mains prolongés soulignèrent chacune des strophes de la romance.

Elle attaqua ensuite des sujets plus profonds et plus passionnés. Les jeunes gens avaient la bouche tendue vers elle, comme pour boire sa voix, toute sa voix, avec ses plaintes amoureuses, ses élans aigus comme des pointes de feu, ses ondes allongées comme celles d'une large cloche de cristal. À mesure que son âme montait au paroxysme de la douleur ou de l'ivresse, de la volupté ou du dégoût, de l'apaisement ou de la frénésie, son visage se transfigurait, et l'on y voyait le souffle fougueux de la grande passion. Tout son corps avait des frémissements spasmodiques.

Marcel la regardait, immobile et attentif au charme qui coulait en lui-même, avec cette voix qui s'exaltait dans la véhémence des passions extrêmes. Il se disait : « C'est pour moi seul qu'elle chante. » Il en éprouvait une sensation exquise sur laquelle il fermait les yeux pour la mieux savourer.

Germaine a chanté ses dernières notes. Des gerbes de fleurs jaillissent sur la scène, au milieu des bravos. Elle disparaît en envoyant des baisers à la foule. Marcel s'élance derrière la scène où il la trouve tout tremblante de son dernier effort. Elle lui dit : « Jamais je n'ai mieux chanté dans les grands centres du monde. »

— Je t'adore ! murmure-t-il. Tu as été... tu as été... Je ne sais plus... les mots ne me viennent pas, ne veulent pas dire ce que je sens là...

— Couvre-moi, je vais avoir froid. Il la couvre de son manteau.

— Maintenant, continue-t-elle, tu vas m'accompagner chez moi. Ma voiture m'attend. Viens !

Ils sont bientôt dans le *livoir* de la comédienne. Elle fait asseoir son ami dans une causeuse de velours. Comme il ne parle pas, elle lui dit : « Embrasse-moi, Marcel. » Leurs lèvres se joignent. Alors, elle lui enlace le cou de ses deux mains, et se penchant vers lui : « Nous partirons ensemble. Viens ! Nous irons dans des pays où il y a toujours du soleil et des fleurs. Nous nous embrasserons sous les palmiers. Tu es si beau, si beau ! Je renonce au théâtre... C'est toi que je veux, toi ! ... toi ! » Il lui répond en l'étreignant : « Je t'adore ! Je ne vois plus rien en dehors de toi, ma bien-aimée. Je te suivrai au bout du monde ! »

— Tu veux !

— Je veux !

À ce moment, Germaine n'est plus la créature de Didier : elle aime Marcel avec toute la passion et la sincérité dont une femme est capable.

## L'AMOUR VEILLE

Après le concert, Claire Dumouchel avait pleuré toute la nuit. Aux petites heures du matin, un apaisement se fit en elle. Comme elle avait à peu près épuisé sa capacité de souffrir, elle s'endormit, et, pendant qu'elle glissait doucement dans le sommeil, elle eut un indéfinissable pressentiment de bonheur. Elle s'imagina qu'elle dormait sous un pommier fleuri. L'arbre était tout blanc, au-dessus d'elle, secoué de bruits d'ailes et de chants d'oiseaux ; dans l'air embaumé, montait la radiation de la terre fraîche et jeune, réchauffée de toutes les espérances de l'humanité.

Elle s'éveilla tranquillisée ; mais elle ne pouvait s'expliquer le phénomène qui s'accomplissait en elle. Sa toilette terminée, elle se coiffa, se couvrit d'un manteau d'hiver, et sortit. Instinctivement, elle se dirigea vers la demeure de sa rivale. Celle-ci n'était pas encore levée. Elle fit asseoir la visiteuse à côté de son lit et causa.

— Vous ne m'en voudriez pas, Claire, de vous avoir enlevé votre frère Marcel pour quelques heures, après la soirée ?

— Comment aurais-je pu protester, au moment où tout Valmont voulait vous couvrir de fleurs ?

— Jamais succès de théâtre ne me causa tant de joie. J'ai été sensible à l'admiration des Valmontais ; mais je vous avoue qu'aucune approbation ne m'a enorgueillie autant que celle de monsieur Faure. Il a le goût inné de l'art. La sûreté de son jugement surpasse tout ce que j'ai vu. Il a la science, et, chose plus rare, l'originalité. Ses idées sont tellement personnelles, elles ont tellement pris le moule de son esprit, que je me suis laissée aller au charme de l'écouter durant des heures, sans fatigue, sans besoin de dormir, subjuguée par son étonnante supériorité. Vous êtes bien heureuse de vivre à ses côtés.

— Bien heureuse ! murmura Claire étranglée.

— Maintenant, dit Germaine, vous allez m'attendre dans la pièce voisine, je vais prendre mon bain.

La chambre où elle passa servait de cabinet de lecture à l'actrice. Quelques bouquins rares étaient rangés sur les rayons d'une bibliothèque appuyée au mur. Au centre, sur un petit secrétaire en acajou, s'étalaient des lettres et des documents. Machinalement, Claire jeta les yeux sur ces liasses. Elle les examinait depuis quelques instants, quand son regard tomba sur un papier violacé et scellé, entouré d'un mince ruban blanc. Elle lut sur l'enveloppe :

« Engagement entre Raoul Didier et Germaine Mondore. » Elle resta clouée devant ces deux noms liés l'un à l'autre.

La même femme en relation avec deux hommes si différents, Marcel et Didier, si ennemis, l'un, dieu, l'autre, démon, lui sembla abominable. Les lettres, tracées par une main masculine, dansaient devant elle, passaient du noir au blanc, du rouge au bleu, sautaient sur le papier comme des insectes secoués sur une toile. « Le secret est là, se dit-elle, la révélation d'une complicité. » Elle saisit le document.

À cette minute, elle sentit son cœur battre à lui rompre la poitrine. « C'est du cambriolage », pensa-t-elle. Un sentiment de crainte et de délicatesse la pétrifiait. Elle crut que ses mains devenaient impures. « Le sort en est jeté, dit-elle enfin. Je l'emporte, pour Marcel ! Pour Valmont ! » Elle tendit l'oreille. Un bruit de gouttelettes l'avertit que l'actrice était encore dans son bain. Elle remit ses habits en grand hâte et s'enfuit, les mains crispées sur le document. Elle ne marchait pas, elle volait. Elle entra chez Marcel tout essoufflée : « Marcel, dit-elle, j'ai à te parler. C'est grave. »

— Que me veux-tu, dit-il d'un ton bref ?

— Je viens de chez Germaine...

— Que t'a-t-elle dit ? ... Pourquoi cette émotion ? ...

— J'ai fait quelque chose de pas bien... mais c'est pour toi, parce que je... » Elle allait dire : « Je t'aime ! »

Elle ne put achever.

— Mais qu'y a-t-il ?

— Tiens ! Lis toi-même. J'ai volé ça. » Elle lui tendit le papier violacé et courut s'enfermer dans sa chambre, brisée par l'effort.

Les mains de Marcel tremblaient. Il dénoua fébrilement le mince ruban de soie, déplia le feuillet et lut :

> *« Ce dixième jour de septembre, 19..., Je, soussigné, Raoul Didier, promets à Germaine Mondore, artiste et comédienne, de lui payer la somme de 100 000 $, si elle participe de la manière suivante à la réalisation du projet ci-dessous exposé : Raoul Didier comptant arriver à la dignité de premier ministre, aux prochaines élections provinciales, qui auront lieu au cours de l'automne de 19..., et ayant donné sa promesse, moyennant finances, aux compagnies Wilkinson, Nathan et Coolidge, des États-Unis, qu'il passerait une législation de nature à désorganiser les grandes usines de Valmont, reconnaît que Germaine Mondore est capable de le seconder puissamment dans son œuvre, par les moyens suivants :*
>
> *« Marcel Faure étant la colonne principale de l'édifice valmontais, il serait à souhaiter que ses énergies et sa prévoyance fussent détournées de leur cours par une distraction puissante et continue, et cette distraction peut lui être procurée par Germaine Mondore. Celle-ci recevra la somme de cent mille dollars, si elle consent à employer contre lui l'arme de la séduction, si elle détourne sa vie et son cœur de son industrie et des actes du gouvernement, si, par des raisons persuasives et sentimentales, elle parvient à le désintéresser au moins partiellement de l'entreprise.*
>
> *« Germaine Mondore devra rester auprès de Marcel Faure aussi longtemps que Raoul Didier et ses partisans n'auront pas réussi à passer une législation établissant l'obligation pour tous de l'union ouvrière, la généralisation de la journée de huit heures, l'abolition des actions de travail et de toutes les institutions scolaires privilégiées. Cette législation doit décourager l'entreprise de Valmont et faire triompher ses concurrents.*
>
> *« Montréal, ce dixième jour de septembre, mil neuf cent xxx.*
>
> *Signé : Raoul Didier Germaine Mondore*

Marcel Faure avait dévoré cet infâme manuscrit qui lui dévoilait brutalement la complicité de l'actrice et des ennemis de Valmont. Il en resta anéanti, sans foi aucune. Hier encore, il était entier dans sa croyance et dans son idéal. Il avait suffi de quelques heures pour tout détruire. Il avait douté de son œuvre. Pourquoi avait-il douté ? Parce qu'une passion plus forte que son idéal avait absorbé ses facultés. À mesure que l'être est envahi par le sentiment exclusif et destructeur qu'inspire une femme aimée, il se fait, dans le cerveau, une transformation radicale des images et des pensées. Les raisonnements prennent la couleur de l'être de prédilection, chaque mot qui les forme montre sa photographie, chaque chaînon qui en relie les propositions porte un ruban détaché de ses cheveux. Cet être, nous l'avons dans le sang, dans les nerfs, dans les sens, il nous obsède, il imagine, il pense, il veut pour nous. Alors il arrive – pour qui n'est pas habitué aux crises sentimentales – qu'on voit faux et que l'œil confond les couleurs à la manière des *daltonistes*. Si, dans ces moments décisifs, on a la main à la locomotive qui conduit vers un idéal autrefois voulu, les signaux de la raison, loin de guider, mènent vers des buts dangereux, vers des sinistres. C'est ce daltonisme de la passion qui avait conduit Marcel au reniement de Valmont ; mais, après son renoncement, il lui restait du moins la foi en la femme. Le document volé chassait son cœur de ce dernier refuge. Plus rien ! Le vide partout !

Pour la première fois de sa vie, il devint amer et haineux. Tout son être rugissait contre la femme. « Ce sont de petites brutes égoïstes, menteuses et dissolues, se disait-il. Elles sont entrées trop loin dans la vie de l'homme, elles ont pris toute son âme dans leurs fines mains qui broient et qui déchirent ; elles ne se liment les ongles que pour mieux fouiller dans votre poitrine. Pourquoi ne sont-elles pas restées les esclaves qu'elles furent dans l'Antiquité ? Elles seraient ce qu'elles doivent être : des femelles. Elles contaminent notre vie sociale ; nos institutions financières, industrielles, éducationnelles et politiques sont aujourd'hui sous leur contrôle. Celles qui restent à la maison détestent le foyer et la famille ; elles ne veulent plus d'enfants. Rien de sincère, rien de stable, chez elles ; aucun principe n'est bien vissé sous leurs côtes de catins... Mais Valmont est sauvé ! Je tiens la vengeance ! »

Sans perdre plus de temps à tâter sa blessure, Marcel câbla à son ami Félix, à Québec : « Serai au Frontenac à 3 h. Sommes saufs. Marcel. »

Il était dix heures et demie. Le calme rentrait en lui peu à peu. Le lion se réveillait. Se souvenant qu'il fallait demeurer loyal et gentilhomme malgré tout, il décida d'aller avertir Germaine en personne de ce qui se passait.

Celle-ci avait été d'abord fortement intriguée par la fuite de Claire. Pendant une heure, elle se promena de long en large dans son cabinet de travail, cherchant une explication à la bizarrerie de son amie. « Pourquoi est-elle venue de si grand matin, cette petite ? Pourquoi a-t-elle déguerpi sans rien dire ? » Son regard s'arrêta sur le secrétaire d'acajou. Le document n'y était plus. Elle bouleversa enveloppes, papiers et liasses. Le contrat de Didier s'était envolé. Une horrible angoisse la saisit. Elle se sentait perdue.

La veille, quelques minutes avant la soirée, elle avait cherché et déterré le document, dans l'intention de le livrer à Marcel, qu'elle aimait vraiment. Elle l'avait placé sur son secrétaire, bien à la vue, afin de le trouver facilement. Le secret la rongeait depuis des semaines. Il remplissait toute sa tête ; elle avait l'impression qu'il y avait été incubé, qu'il y était vivant et cruel, lui becquetant la cervelle, et que le temps était venu où il allait lui faire éclater le crâne comme une coquille d'œuf. Il lui fallait tout dire ; la nuit qui se préparait allait être propice ; mais quand elle fut tout près de lui, le voyant si fort et si bon, elle n'osa pas, elle eut peur de le perdre. Elle crut qu'il valait mieux garder son secret et son ami, plutôt que de risquer de les perdre tous deux à la fois. Elle s'illusionna au point de s'imaginer que le bonheur lui serait possible quand même.

Marcel la trouva baignée de larmes. Elle baissa les yeux avec soumission, sous son regard dur. Ils restèrent quelque temps en présence, sans rien dire, elle, humiliée, lui, effrayant d'impassibilité. Elle lui dit, presque bas : Assieds-toi, Marcel.

— Vous me pardonnerez, mademoiselle, de ne pas m'asseoir. Je serai bref. » Il tira le manuscrit de sa poche, et, le lui montrant : « Vous connaissez ceci ? » Elle fit « oui » d'un signe de tête. « Il vous a été volé, ce matin. Comme il vous vaut cent mille dollars, je vous le rapporte ; mais, avant de vous le remettre, je vous fais une proposition : consentez-vous à me le vendre ? Je vous en donnerai cent mille dollars.

— Marcel ! Je t'en supplie, ne prolonge pas mon supplice.

— Laissez-moi parler. Je vous en donnerai cent mille dollars, pourvu que vous disparaissiez de Valmont d'ici ce soir et que vous n'y reparaissiez plus jamais.

— Mon ami ! Pardonnez-moi ! Je le sais, je suis une misérable, j'ai horreur de moi ; mais si tu savais combien j'ai souffert depuis un mois, depuis que je t'adore ! Si tu savais avec quelle cruauté et quel raffinement chacune des syllabes de ce pacte maudit résonnait dans ma conscience ! Tous les jours, je voulais t'avouer, ... je voulais te le donner, ce papier qui peuplait ma maison de terreurs. Je ne pouvais pas, je n'en avais pas le courage ! J'avais peur de te perdre, de te quitter ! ... Marcel ! Permets-moi de t'aimer ! ... » Elle s'était agenouillée, puis s'était traînée jusqu'à lui. Il la repoussa brutalement.

— Tu n'es qu'une courtisane et une comédienne !

— Marcel, reprit l'actrice en se redressant, laisse-moi te dire un mot, le dernier. Ne me dis plus d'injures. Je vais m'en aller... Tu ne me reverras plus... Quand je suis venue vers toi, il y a deux mois, je n'étais pas ce que je suis aujourd'hui. Il me faisait plaisir de venir dominer un homme tel que toi. Te dominer, parce que tu étais grand et fort, c'était ma seule ambition. Je t'admirais, je ne t'aimais pas. Aujourd'hui...

— Assez, s'il vous plaît. Je suis venu ici en homme d'affaires, non en don Juan. Répondez à ma proposition, ne vous perdez pas en effets de scène.

— Non ! Non ! Avant de répondre, je dirai tout. Je te jure que je suis sincère. Marcel, je t'ai aimé dès le premier jour. Jamais sentiment si profond ne m'avait prise. Depuis, tu as été ma seule pensée, la seule occupation de ma vie. J'oubliais même le théâtre, où est pourtant mon avenir ; je ne répondais plus aux lettres que je recevais. J'étais à toi, rien qu'à toi, je te le jure ! Et il me semblait que je devenais meilleure... Maintenant..., c'est fini..., tu ne me croiras plus... Adieu !... » Elle se voila la face. Elle pleurait. Elle ajouta : « Quant à ce document » s'il peut t'être utile, prends-le, je te le donne. Qu'il serve au moins à sauver Valmont, ton œuvre...

Marcel vit qu'elle était sincère. Il s'apitoya sur celle qu'il avait aimée quelques heures auparavant. Il lui dit, plus doucement : « Germaine, je te pardonne ! Mais il ne faut plus nous revoir. Nos vies sont incompatibles. Éloigne-toi au plus vite. Demain, il sera trop tard. »

— Je suis brisée ! Je n'aurai plus le courage de vivre ! Je voudrais mourir ! Ah ! Que c'est douloureux ! ... Adieu !

Le soir, le chalet de la comédienne ne s'illumina pas. Il ressemblait à une belle chose qui a vécu et dont l'âme s'est envolée.

## LE SOUFFLET

Il était nuit, et la séance se continuait, ardente et haineuse. Un des lieutenants de Didier dit à l'oreille du premier ministre : « Marcel Faure est dans la galerie.

— Il y a des gens qui aiment à se regarder mourir. Faure est un de ceux-là... Dis-moi, est-ce lui qui a commandé à la gauche de faire pareil tapage ?

— Possible ! Mais, voyez-vous ses amis, Félix et Jean ?

Comment peuvent-ils être si calmes, à l'heure décisive ?

— C'est vrai. Ils n'ont pas lâché une parole depuis le commencement du débat. Ils sont redoutables. J'ai toujours craint les chiens qui n'aboient pas.

— Ministre, j'ai peur que la séance se prolonge indéfiniment. Tout le monde veut parler. Le président est sur les dents.

— Je parlerai tout à l'heure. On m'écoutera, sinon...

Didier se lève enfin au milieu des acclamations de la droite et des imprécations de la gauche. La face impassible, le regard ironique, il dévisage cette foule hurlante, qui, bientôt, semble domptée par son assurance. Il commence :

« La société, fatiguée de combattre et rendue folle à force de contempler ses plaies et de lécher ses blessures, veut la paix et la guérison. La paix ! elle nous sollicite de toutes parts, et quand elle demande aux hommes de s'unir pour le travail et le progrès, de devenir la communauté universelle où la justice et la charité deviendront la loi unique, nous nous retranchons dans les férocités de l'atavisme, oubliant qu'il est inutile et insensé de mettre des entraves à la formidable évolution qui pousse les hommes vers l'égalité.

« On a dit de nous que nous sommes les démolisseurs de l'ordre et les destructeurs de l'équilibre social. Pour prouver cette assertion, il faudrait d'abord établir que la société actuelle jouit de l'ordre et qu'elle est plutôt équilibrée qu'équilibriste. N'est-elle pas convulsée de coliques et secouée par une fermentation de colères terribles ? N'est-elle pas depuis des siècles, selon l'expression d'un Clémenceau, « sur des pointes de rasoir » ? N'est-elle pas tiraillée, déchirée, ensanglantée, à époques fixes, par suite des doctrines anti-humaines, au nom desquelles les puissants du jour ne reculent devant aucune injustice, aucun crime ? N'est-ce pas au nom de l'ordre et de l'équilibre que les buveurs de sang de mil neuf cent quinze firent égorger vingt millions d'hommes ? (Protestations de la gauche. – Une voix : « Les bolchévistes ont parlé comme vous. »)

— Les bolchévistes ! Qui a fait le bolchévisme ? Qui sont les véritables assassins ? Ce ne sont ni les Trotsky ni les Lenine, mais bien les autocrates qui, méconnaissant les droits de l'homme, le respect dû à la liberté, ont mis les populations esclaves dans des pressoirs d'infamie, pour les fouler de leurs bottes sanglantes et en exprimer le jus écarlate qu'ils prenaient plaisir à boire dans des coupes d'argent. Le bolchévisme, il a germé sous le manteau de Catherine de Russie, et il s'est épanoui sous les jupes de la dernière tzarine, juste à temps pour que le dernier des tzars vînt s'y briser le crâne.

« Mais n'ayez pas peur ! Nous n'aurons pas besoin de promener le fer et le feu à travers les Amériques pour établir les dogmes sauveurs par lesquels le monde nouveau sera régénéré dans la paix et l'harmonie. L'Amérique est un continent de liberté, où la civilisation s'est implantée en terre vierge, où une tradition malsaine et vermoulue n'a pas eu le temps de prendre racine. Nous n'avons pas de passé, nous n'avons ni les pieds ni le cœur entravés dans des institutions contraires au progrès social. Nous ne grandissons que dans le présent et dans l'avenir, et, comme tels, nous ne craignons ni la liberté ni l'égalité ! » (Applaudissements à droite. – Des voix à gauche : « C'est un discours séditieux ! » – Une autre voix : « Des faits ! Des faits ! Assez de phrases ! »)

— Vous voulez que je vous parle d'expérience, continuait Didier. L'expérience, c'est nous qui la faisons. Fouillez l'histoire. Qu'y voyez-vous ? Une ascension graduelle des classes inférieures, une série d'étapes à chacune desquelles se rompt un des liens de l'humanité esclave. Mais, chaque fois que disparaît un anneau de la chaîne, le corps du monde se crispe, ses membres s'agitent, sa bouche crie comme celle d'un malade sentant le bistouri dans ses chairs. Nous sommes à une de ces étapes douloureuses, mais nécessaires, qui verra une fois encore le triomphe de la justice et du bon sens, et la défaite finale des Molochs de la finance et du pouvoir. »

Entrant dans le vif du sujet, Didier développa les raisons qui engageaient son gouvernement à décréter la journée de huit heures pour tous les ouvriers. Il eut des mouvements très pathétiques. Il s'apitoya sur le sort de l'humble père de famille, se levant à six heures du matin et besognant jusqu'à la fin du jour, usant ses forces et sa vie, ahuri par les hurlements d'une impitoyable mécanique, perdant son caractère et son originalité, maudissant la société qui le fit naître bête de somme et qui mit dans les mains des puissants le fouet qui le flagellait.

Touchant aux actions de travail, il répondit à cette objection que le partage des profits a toujours été demandé à grands cris par les ouvriers syndiqués. Il affirma que les ouvriers ont eu tort de faire cette demande, et que, depuis que le système a été mis en pratique, le capitaliste s'en est servi pour camoufler ses desseins de domination et d'écrasement. La coopérative, d'après lui, n'est qu'une forme nouvelle et plus raffinée de l'asservissement du travail. L'ouvrier repousse tout compromis qui menace sa liberté, toute alliance qui lui mettra au cou le collier dont il est question dans « le chien et le loup », de La Fontaine.

« Le système coopératif, s'écrie à la fin le premier ministre, nous n'en voulons pas d'autre que celui qui amènera la coopération des efforts du prolétariat universel contre le tsarisme républicain ou représentatif, contre toutes les formes de pouvoir, qui, sous le faux nom d'élu du peuple, cultivent le régime de la division par castes et des luttes de classes. De demi-mesures, nous n'en voulons pas ! De tactiques pouvant arrêter l'œuvre de l'internationalisme ouvrier, nous en voulons encore moins ! Vous, qui nous combattez, enfermez-vous dans un nationalisme étroit, mettez des frontières à votre amour de l'humanité, soyez les Grecs, pour lesquels les autres humains n'étaient que des barbares. Vous n'empêcherez pas l'ouvrier d'avoir le cœur large comme le monde et d'aimer toutes les patries qu'il a faites siennes ! » (Applaudissements à droite. – À gauche : « Juif errant ! »)

— Au lieu d'une patrie, vous les aurez toutes, oui, toutes les patries fondues en une seule, passées au creuset des mêmes souffrances, des mêmes travaux et de la même charité !

« Je respecte les traditions, l'histoire, les mœurs et les habitudes de chaque nation, je la trouve belle, cette radieuse diversité des races, des langues et des croyances ; je désire que chacun de nous garde un culte et une préférence pour la terre conquise, gardée, embellie et aimée par nos ancêtres ; mais il ne faut pas que l'amour du sol natal dégénère en fanatisme et devienne une menace pour les autres peuples qui ont droit à la vie et à l'amour. Ici, messieurs, commence la mission du syndicalisme international, qui, réunissant les ouvriers des divers pays dans une communauté d'intérêts et d'aspirations, résout le problème de la fraternité universelle, que la révolution de quatre-vingt-neuf avait entrevue sur les degrés de la guillotine, où fut décapitée la doctrine de l'impérialisme d'État. »

Dans la dernière partie de son discours, Didier s'attaqua aux institutions scolaires fondées par des particuliers et vivant en marge des écoles de l'État. D'après lui, c'est l'esprit international qu'on doit infuser à l'enfant, non pas l'esprit régional ou national, qui lui crée une mentalité étroite d'où naîtront tous les conflits de races et de nationalités.

En terminant, il s'écria : « Nous allons refondre la société sans verser une goutte de sang. Les pacifistes c'est nous ! Il se peut que, notre œuvre terminée, les passions humaines défigurent le monument que nous aurons élevé à la concorde et à l'égalité ; il se peut que le souffle de l'homme, vicié depuis tant de siècles, souille la pureté de notre pensée féconde. Qu'importe ! Nous aurons tout de même franchi une étape, et l'humanité, plus rapprochée des sommets, nous bénira ! (Applaudissements).

« Peut-être aussi sommes-nous les instruments de l'éternel esprit d'évolution qui anime l'âme des planètes et les conduit aux destinées que leur a tracé le doigt divin. C'est pourquoi, je ne saurais mieux terminer que par ces paroles de Renan qu'anime un souffle prophétique :

« Courage ! Courage, nature ! Poursuis comme l'astérie sourde et aveugle qui végète au fond de l'océan, ton obscur travail de vie ; obstine-toi ; répare pour la millionième fois la maille du filet qui se casse, refais la tarière qui creuse, au dernières limites de l'attingible, le puits d'où l'eau vive jaillira. Vise, vise encore le but que tu manques depuis l'éternité ; tâche d'enfiler le trou imperceptible du pertuis qui mène à un autre ciel. Tu as l'infini de l'espace et l'infini du temps pour ton expérience. Quand on a le droit de se tromper impunément, on est toujours sûr de réussir. Heureux ceux qui auront été les collaborateurs de ce grand succès final qui sera le complet avènement de dieu… Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes est l'aboutissement d'un travail séculaire. Pour moi, je ne me suis jamais senti plus ferme dans ma foi libérale que quand je suis resté des heures à écouter sonner les cloches de la ville d'Ys. »

Au dernier mot, les applaudissements éclatèrent. D'un bloc, la députation ouvrière et une partie des galeries se levèrent, électrisées par cette éloquence qui semblait le cri d'un monde inconnu et mieux inspiré. Puis l'enthousiasme apaisé s'effrita dans un ruissellement de murmures.

Un froid silence accueillit les premières paroles de Félix Brunelle, le *leader* de l'opposition. Les anti-socialistes eux-mêmes, affaissés dans la certitude de la défaite, disaient : « À quoi bon ? Ils sont le nombre. »

— Ce qui fait, ce soir, la force de nos adversaires, dit Félix, c'est l'accent de sincérité de leurs orateurs. Leurs paroles sont si convaincues, si musicales, si gonflées d'illusions généreuses, que l'Opposition, un moment perdue dans un dédale de vérités tronquées, bombardée de bulles crevantes, a été tentée d'abandonner la lutte et de crier au premier ministre : « Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix. »

« Mais nous nous sommes ravisés. Pourquoi ? Parce qu'il y a une Chimène et qu'il y a un prix, et que nous comptons que cette Chimène et ce prix empêcheront tous les honnêtes gens qui composent cette assemblée de voter une mesure dont le mobile est frappé à l'effigie de Sa Majesté le Roi. (Mouvement à droite. – Le visage de Didier s'assombrit.).

— « Pour une fois, le pays n'en voudra pas à l'Opposition d'avoir empêché une bande de comédiens de commettre une mauvaise action ». (Des voix : « À l'ordre ! »)

Le président – Je prie l'orateur de ne pas se servir de termes injurieux.

Félix – Contre quel mot vous insurgez-vous ?

« Comédien ? » Je le retire et je lui substitue ceci : Nous empêcherons une troupe d'artistes de commettre une mauvaise action. Sachez-le bien, ce n'est pas l'amour de la fraternité universelle, qui pousse nos adversaires à démolir l'une des plus admirables institutions canadiennes : c'est la soif du métal !

« Je suis heureux, ce soir, de faire du mal, beaucoup de mal, à la droite de cette illustre assemblée, et ce bonheur se double, chez moi, de la conviction qu'en la souffletant, je porterai aux ouvriers de mon pays un message de délivrance et de vraie liberté.

« Jamais je n'ai flatté les passions du peuple ; jamais je n'ai incité personne à la haine et à la révolte contre une société qui n'est pas parfaite, peut-être, mais qu'il serait désastreux autant que criminel de bouleverser. Je ne puis tout de même m'empêcher d'exprimer mon admiration pour le travailleur qui est toujours l'un des premiers rendus sur la scène du sacrifice et de l'abnégation. Il mérite, de la part du capital, une condescendance qui se traduise, non seulement par des paroles, mais par des actes. (Une voix : « Pourquoi parlez-vous de capital ? Vous savez bien que nous n'en voulons pas. »)

— Vous en voudrez ! Il est votre vie à tous ! Et, qui sait si, en combattant le capital, certains d'entre vous n'ont pas qu'un désir : se faire du capital ? En voulez-vous la preuve ? Écoutez bien ce que je vais vous dire.

« J'accuse le gouvernement, ou plutôt le chef du ministère, patron de la mesure proposée, d'avoir vendu son influence à des industries américaines aux dépens de l'industrie métallurgique et mécanique de Valmont. (Les bancs de la droite s'agitent. Didier est devenu cramoisi. Une bordée d'injures s'abat sur l'orateur qui ne bronche pas. Le président est affolé. Des voix de la gauche crient : (« Silence ! Silence ! Qu'on laisse parler ! ») !

— Vous brûlez tous de savoir, dit Félix. Je m'empresse de vous satisfaire, afin de ne pas trop prolonger le supplice du coupable. Voici : Il lut d'une voix forte et bien timbrée le contrat dans lequel Didier avait signé son arrêt de mort.

Aux déclarations foudroyantes que contenait cet écrit, la démence s'empara du premier ministre. Il était là, hébété, boulonné à son siège, incapable d'articuler une parole. Les cris de « Honte ! Honte ! » tombaient sur lui comme des coups de marteau. Des galeries frémissantes pleuvaient des colères. Enfin, le service d'ordre intervint, et l'on procéda au vote.

Le gouvernement était battu par huit voix. C'était le renversement du ministère.

Quand Didier se leva, il chancelait. Sa voiture l'attendait à la porte de l'hôtel du gouvernement. Il allait y monter quand une femme l'arrêta : « Didier ! Un instant ! »

— Ah ! Germaine ! Tu es une misérable ! Tu m'as trahi ! Va-t'en !

— Je ne m'en vais pas ! Et toi, reste ! J'ai deux mots à te dire.

— Parle ! Dépêche-toi !

Alors, elle s'approcha si près de lui qu'il sentit son haleine. Instinctivement, il eut peur et il recula d'un pas.

« Je suis contente de te voir tomber. Je ne croyais pas qu'on pût trouver tant de délices dans la vengeance ! Je n'ai aimé qu'un homme au monde, Marcel Faure. Je l'ai perdu par ta faute. »

— Hystérique ! murmura-t-il en s'éloignant.

— Arrête ! dit-elle impérieusement. Il faut que je t'humilie davantage. Il se retourna, et, au moment où son visage était droit vers elle, il reçut un violent soufflet sur la bouche.

Germaine Mondore s'enfuit dans la nuit.

## LE RETOUR

Pendant la bataille parlementaire où le document volé par Claire Dumouchel joue un si grand rôle, la jeune fille se prépare à quitter la maison de Marcel Faure. Le train qui doit la conduire à Montréal va passer une heure après minuit. Elle ne se sent plus la force de rester près de son bien-aimé. Elle lui écrit le billet suivant :

> *Mon cher Marcel,*
>
> *Les événements qui viennent de se dérouler et qui ont failli détruire ton œuvre m'ont profondément affligée, mais ne crois pas qu'ils soient la cause de mon départ de chez toi. Si je m'en vais, c'est que je n'ai plus le courage de garder le secret que m'a confié ta mère, au moment de mourir. Ce secret, je te le livre avant de partir, afin que tu ne penses pas que je sois devenue folle.*
>
> *Je ne suis pas ta sœur. Je suis la fille illégitime de l'ancienne servante de la maison de ton père, Odile Dumouchel, et de Clément Prévost, son séducteur. Je suis née en Floride, lors d'un voyage qu'y firent ensemble ma mère et la tienne. Madame Faure, qui aimait maman comme son enfant, voulut bien passer pour ma mère, afin de couvrir l'honneur de la fille séduite.*
>
> *J'ai nom Claire Dumouchel. Pour t'enlever tout doute sur la vérité de ce que t'écris, ouvre l'enveloppe ci-jointe, qui contient mon certificat de baptême et indique ma véritable origine. N'étant pas ta sœur, je t'aime d'amour depuis des années. J'observais continuellement ton regard, espérant que tu aurais l'instinct de me sentir étrangère ; mais ta dernière aventure m'a ravi toute espérance.*
>
> *Tu me diras que j'aurais dû parler plus tôt. Je ne pouvais m'y décider sans avoir la certitude que tu m'aimerais. Imagine la gêne dans laquelle je me serais trouvée, si, en te dévoilant le secret, je m'étais aperçue que tu ne pouvais pas m'aimer ! …*
>
> *Je m'en vais. Tu ne me reverras plus. Bientôt, je serai loin, gagnant ma vie du travail de mes mains. Ne me cherche pas. C'est inutile. Je pleurerai souvent en pensant à toi.*
>
> *Adieu ! Mon bien-aimé !*
>
> Claire Dumouchel

La jeune fille passe dans toutes les pièces qu'elle a ornées et où elle a vécu, aimé, rêvé. Elle s'arrête devant une photographie de Marcel posée sur la tablette de la cheminée. Elle la porte plusieurs fois à ses lèvres, et, le courage lui manquant, elle pleure. Elle continue son inventaire pour mieux recueillir et emporter ses souvenirs. Elle s'attarde dans le boudoir rouge, où elle a causé plus longuement avec Marcel, où elle a lu ses plus beaux livres, où elle a espéré ses meilleurs romans. En regardant un grand fauteuil de velours, elle se rappelle le baiser qu'elle a reçu un soir de juin, quand son ami était rentré, très tard, avec Félix. Puis elle se rend à la chambre de Marcel. À la porte, elle hésite, comme si elle craignait de l'y trouver. Elle entre. Sur la table de toilette, il y a toute une série de ses portraits, à elle, la montrant à diverses époques, à partir de sa première communion. Au milieu, se dresse le buste de Germaine. Elle en devient plus triste.

Minuit sonne. Il faut se préparer au départ. Elle monte à sa chambre et vérifie les effets qu'elle emporte : une robe de rechange, un costume, un manteau de printemps, des sous-vêtements, des souliers de travail, quelques souvenirs. Elle vivra désormais très pauvre.

Le train arrivera dans un quart d'heure. Elle croit qu'elle va défaillir. Elle touche son front, il est fiévreux. Elle se lève dans un suprême effort et s'enfuit. Dehors, elle se tourne une dernière fois et envoie des baisers vers la maison.

Tout est fini. Claire est partie vers l'inconnu.

……

Au sortir du parlement, Faure fut acclamé par ses amis.

Ceux-ci le conduisirent au Château, où, pendant une partie de la nuit, on lui fit fête. Le champagne pétillait dans les coupes blondes, et l'esprit, dans les crânes tièdes. Jean et Félix, ayant recouvré leur entrain d'autrefois, causaient intarissablement. Marcel, délivré de l'oppression de la veille, se laissait aller à cette joie qui le reportait quinze ans en arrière. Il ne rentra à Valmont qu'à dix heures du matin.

Au seuil de sa porte, Monique s'élança vers lui : « Monsieur Faure, dit-elle, il était temps que vous veniez. Si vous saviez ce qui nous arrive ! … Mademoiselle est partie cette nuit. Personne ne sait où elle est allée. »

— Hein ? Qu'est-ce que tu me chantes ? Claire est partie ? Mais… Elle est peut-être allée visiter une amie ?

— Non monsieur. On l'a vue prendre le train de nuit.

— Qui ça ? Où ?

— Le cocher Brulé, le chef de gare et d'autres.

— Elle ne t'a rien dit, hier soir ?

— Rien. Je l'ai crue couchée dès dix heures.

— Il y a du mystère. Entre ! Je vais m'informer.

Selon son habitude, quand il arrivait de voyage, il alla droit à son cabinet de travail. Ses yeux tombèrent tout de suite sur les deux enveloppes à lui adressées par la main de Claire. En les voyant il appréhenda un malheur. Il lut tout d'une haleine. En apprenant la fuite et le secret de Claire, sa consternation et sa surprise furent à leur comble. Lui qui, depuis quelques jours, avait éprouvé les émotions les plus fortes et les plus contradictoires, crut qu'il allait succomber à ce nouveau coup reçu en pleine poitrine. En un instant, toute l'histoire des dernières années se déroula dans sa pensée. Il revit l'œil de Claire se rivant longtemps sur le sien, la rougeur de son front, chaque fois qu'il y portait les lèvres, le frémissement de ses nerfs, quand il caressait sa chevelure. Il comprenait tout, maintenant. Elle avait fait le charme de la maison. Il n'avait jamais pu la regarder, elle, si belle et si vibrante, sans se sentir ému. Lui aussi, il l'aimait. Le sang de ses veines parlait, quand il disait aux amis : « Je voudrais rencontrer une femme qui ressemblât à Claire. »

Pas de temps à perdre : il fallait retrouver coûte que coûte l'absente bien-aimée. Il n'y avait que deux endroits où elle eût pu s'échouer : Québec et Montréal. Elle était trop connue dans la vieille capitale pour y trouver un refuge et demeurer inaperçue. Elle était donc dans la métropole. À cette heure même, elle devait parcourir les bureaux de placement de la grande ville. En prenant le premier train, Marcel pouvait arriver assez tôt pour la retracer.

À une heure, ce même jour, Faure partait pour Montréal. Dans le train, il lui sembla que la locomotive restait sur place, tant il avait hâte d'être au terme.

Au cours de ce douloureux voyage, ses réflexions l'amenèrent à mieux comprendre les phénomènes psychiques qui avaient régi son existence. La solitude de la chair est incompatible avec la vie d'un homme du monde jeune et normal. Il venait d'en faire l'expérience. Pendant les dix années où tant d'idées et tant d'œuvre avaient jailli de son intelligence et de sa volonté, il avait cru que le secret de sa force résidait dans ses abstentions vis-à-vis le sexe. Si l'action continuelle où tourbillonnaient ses facultés n'avait pas trouvé d'entraves, pensait-il, c'est qu'il n'avait jamais été troublé par la vue d'une femme. Il s'était leurré. S'il avait agi avec ardeur et passion, c'est qu'il avait eu, à ses côtés, un amour fait à l'image de son idéal, c'est que, sans le savoir, il avait sa préférée ; mais, sa chair étant restée seule, il avait été faible, un jour. Germaine, femme de génie, avait eu assez d'empire pour lui donner l'illusion d'un amour vrai et lui faire oublier un instant la beauté modeste et pénétrante de Claire. Marcel disséquait ses sensations avec netteté, et, de les voir si clairement, il entrevoyait des bonheurs qu'il n'avait jamais soupçonnés. Il était content de savoir qu'il ne suffit pas, pour être ferme dans la poursuite d'une grande idée, de multiplier les monuments de bienfaisance et de répandre le bien-être dans les masses. Tout cela, c'est l'extériorisation de l'être. Les satisfactions qui en naissent sont incomplètes. Il faut à l'homme quelque chose de plus rapproché, de plus soi-même, deux âmes poussées l'une vers l'autre pour les fusions suprêmes.

Le train entra dans Montréal à huit heures du soir. Dès que Marcel fut sur le quai de la gare, il courut à l'hôtel le plus rapproché, espérant que le nom de Claire fût inscrit dans le registre. Il n'y trouva rien qui pût le guider.

Les bureaux étant fermés depuis deux heures, force lui fut d'attendre au lendemain pour continuer la chasse.

Levé de grand matin, il chercha obstinément pendant douze heures. Dans les bureaux qu'il visita, on lui signala plusieurs jeunes filles dont la description correspondait à la fugitive. L'un des employés lui demanda : « Cette jeune fille que vous cherchez, est-elle jolie ? »

— Je la trouve jolie.

— Elle est blonde, élégante, distinguée, et elle a, dans la voix, une manière de musique que vous remarquez ?

— C'est pas mal cela.

— Alors, ce doit être elle que j'ai placée chez l'avocat Valbon, rue Sherbrooke. Allez voir.

Il y alla. À l'adresse indiquée, il y avait une grande maison de pierre. Il y demanda Valbon et on lui indiqua le deuxième. Une jeune fille brune le reçut. Il en fut dépité.

— A-t-on engagé, hier, une jeune fille blonde, élancée, d'environ vingt-cinq ans ?

— En effet, … mais elle paraissait plus jeune.

— A-t-elle donné son nom ?

— Oui monsieur : Jeanne Dumoulin.

— Puis-je la voir ?

— Elle est repartie au bout de deux heures en disant qu'elle était souffrante.

— Elle n'a pas fait connaître son adresse.

— Non monsieur.

Au sortir de ces bureaux, Marcel réfléchit quelques minutes. Si elle n'est pas restée chez Valbon, se dit-il, c'est qu'elle a craint d'y être découverte. Un bureau, c'est un pont d'Avignon : tout le monde y passe. Vraisemblablement, Claire s'était réfugiée dans une famille, pour y faire l'office de servante ou d'institutrice. En pareil cas, les recherches devenaient difficiles : il y a, dans Montréal des centaines de mille foyers. Un officier de police passait près de lui ; il lui demanda conseil. Quand il eut écouté Marcel, il lui dit : « Je ne vois qu'un moyen : lisez les colonnes des petites annonces du « Midi », sous la rubrique : « Jeunes filles demandées ».

Il se rendit aux bureaux du « Midi » et demanda les exemplaires des jours précédents.

Il parcourut les petites annonces. Après avoir dévoré des lignes et des lignes de cet énervant caractère que les typos appellent « non-pareil », il s'arrêta tout à coup, convaincu qu'il avait son affaire : « On demande une jeune fille instruite et distinguée pour enseigner le français à un garçonnet et à une fillette de langue anglaise, dans famille privée. S'adresser : 3 000 rue Union ». Sans plus chercher, il mit le journal dans sa poche et sauta dans le premier tramway.

Marcel sonna à la porte d'une vaste maison de pierre brune, enfoncée derrière une rangée d'arbres. Une toute jeune servante vint lui ouvrir. « Puis-je voir l'institutrice qui s'est engagée ici, hier ? »

— Monsieur voudra bien attendre. Je vais demander immédiatement mademoiselle Michaud. C'est bien cela, n'est-ce pas ?

— Exactement. Faites venir.

— Votre nom ?

— Mon nom… Dites que vous ne me l'avez pas demandé. Surtout, ne lui faites pas mon portrait. » Il lui glissa une pièce de cinquante centins.

Pendant dix minutes, il attendit, inquiet, fiévreux, le front humide. Enfin, une lourde porte de chêne s'ouvrit : Claire était devant lui.

— C'était toi, Marcel ! dit-elle d'une voix blanche. Il s'élança vers elle et l'étreignit, lui baisant le front et la bouche, laissant tomber sur son visage de grosses larmes de mâle vaincu par l'émotion. « Ma petite Claire, murmura-t-il, je t'aime ! Je t'ai toujours aimée ! »

……

Féerie des eaux bleues et des mousses vertes ! Parfum des foins sauvages voguant en plein azur et emporté dans les souffles de juillet en fleurs ! Cercle de collines baignées de clartés adoucies, penchées au bord d'un lac qui frissonne sous la tiédeur d'un vent chargé de caresses ! Chansons des feuilles amoureuses bruissant dans l'air dolent et spiritualisé dont les mille doigts invisibles et lascifs touchent les chevelures soyeuses des arbres et des brunes paysannes ! Asile des orgies rêveuses et charnelles où les hommes et les femmes s'attendrissent à la vue des fleurs ivres de soleil, aux gammes alanguies des oiseaux, à la plainte voluptueuse des insectes pâmés ! Sentiers moelleux et humides, que l'on aime à parcourir, las de trop vivre, de trop sentir, de trop aimer, où l'on s'attarde à savourer la pression des doigts enlacés, dans la moiteur de l'ombre des branches criblée de rayons qui ressemblent à des barres d'argent volatilisé !

Marguerites blanches à cœur d'or, petites étoiles immaculées détachées des cieux nocturnes et épinglées sur la terre par les mains d'une Vénus immortelle ! Verdure mélancolique des sapins sombres d'où s'exhale un arôme qui fait mieux aimer ! Nénuphars et lys sauvages, ceinture de la coquetterie des ondes douces et inassouvies des tendresses de l'air et de la terre ! Romances des vierges champêtres égrenant sur la glèbe chaude les espoirs, les souffrances et les amours des humbles, faisant monter vers l'aube la poésie sublime des besognes abscondes et surhumaines !

C'est dans ce décor pacifique, au bord du Grand Lac, dans des Laurentides, que deux jeunes mariés sont venus passer une journée de leur lune de miel. Arrivés le matin, ils ont parcouru les sentiers, se sont penchés sur les ruisseaux, ont sillonné le lac dans une embarcation de pêcheur, entraînés tous deux dans le somnambulisme d'un grand espoir réalisé.

Les paysans les ont regardés, et les femmes, les poings sur les hanches, ont dit à leur mari : « Quel beau couple ! Il a une fière mine, l'homme ! » Les maris ont répondu : « La petite femme est belle aussi. On n'en voit pas comme ça sur les images. » On les a suivis des yeux, longtemps, jusqu'à ce qu'ils disparussent sous bois.

Ils se sont assis sur la mousse, à l'ombre des peupliers. Les flots du lac, légers comme des tressaillements de muscles qui jouissent, meurent à leurs pieds. Elle s'appuie la tête sur l'épaule du mari, et ses cheveux lourds et blonds noient l'oreille et le cou de son bien-aimé. Il colle sa bouche sur les tempes de sa femme. Elle tressaille. Il lui baise les yeux, et sa bouche boit deux larmes.

— Quoi ? Tu pleures, Claire ?

— Je suis si heureuse ! … Si heureuse ! … Marcel ! …

## FIN

*Marcel Faure,*
un roman de Jean-Charles Harvey (1891-1967),
est paru à Montmagny, en 1922.

ISBN : 978-2-89854-827-7
© Vertiges éditeur, 2026
Dépôt légal – BAnQ : deuxième trimestre 2026

– 2 828ᵉ lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org